

PLUS DE 100 DISQUES CHRONIQUES...

ROCK STYLE

Lisez la différence !

N° 13 - Fin d'année 95 25 Frs

OZZY OSBOURNE
BEATLES
QUEEN
NITS + KENT
JOHN WETTON
THE STRANGLERS
BIG COUNTRY
GANG OF FOUR
LE REFERENDUM 95 !

EXCLUSIF !

SUPERTRAMP

ROGER HODGSON
évoque sa carrière



L'événement au Zénith !

Ange



Thiefaine, Marillion,
et les autres sur scène
pour la der des ders !

M 5020 - 13 - 25,00 F-RD

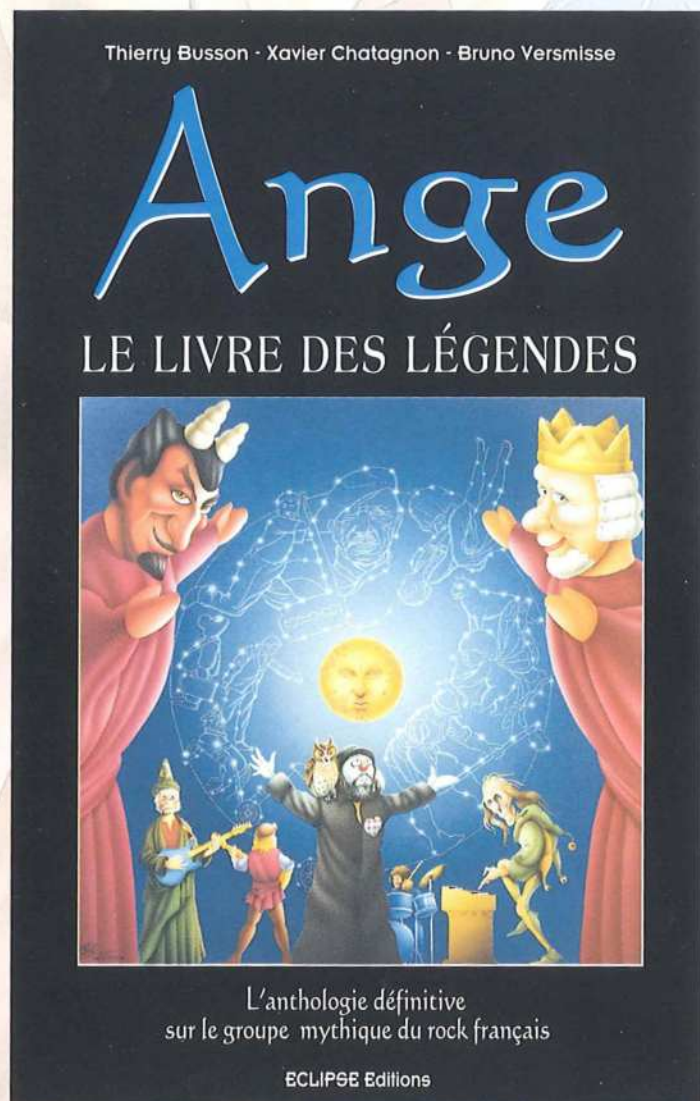


Thierry Busson (Rockstyle), Xavier Chatagnon (Rock'n'Folk) & Bruno Versmisse (Bockstyle)
présentent :

ENFIN !

L'ANTHOLOGIE DÉFINITIVE

SUR LE GROUPE MYTHIQUE DU ROCK FRANÇAIS



Des interviews inédites des musiciens

Des photos exclusives ou rares

**La discographie intégrale, les livres,
les vidéos commentés...**

Des anecdotes jamais publiées

Un reportage sur les faos

**Illustration originale
de Phii Umbdendstock**

**Publiée pour la première fois,
l'intégralité des
pochettes de disques !**

**Le complément indispensable
au nouvel album live d'Ange**

**288 pages
pour enfin tout savoir sur Ange !**

BON DE COMMANDE

à retourner à ECLIPSE EDITIONS, 23 B rue Jean Wyrsh, 25000 Besançon
Tél : 81 53 84 51



Je désire recevoir exemplaire(s) de «**ANGE, Le livre des Légendes**»
au prix de 159 FF , Frais de port + emballage (France) : + 30 FF (Pour l'étranger : Frais de port : + 60 FF) soit FF
Total de la commande : FF

Je joins mon règlement par chèque ou mandat international à l'ordre de **ECLIPSE EDITIONS**

NOM & PRÉNOM :

ADRESSE :

CODE POSTAL & VILLE : PAYS :

(Délais d'envoi : 1 semaine après réception de la commande)

edito

Les grèves n'auront épargné personne. Et surtout pas Rockstyle, tributaire des services postaux entre nos journalistes parisiens, les Maisons de disques, et la rédaction installée à Besançon. Ce numéro aurait dû sortir début décembre ! Vous l'avez entre les mains seulement aujourd'hui... Voici donc la raison principale de ce retard conséquent dans la parution de notre magazine qui, maintenant que les événements sociaux reprennent une dimension « humaine », retrouve sa périodicité bimestrielle.

1995 appartient au passé. L'année aura été relativement intéressante. De grands albums, de superbes concerts, et quelques retours inattendus. La rédaction de Rockstyle a retenu une poignée de disques, représentatifs des tendances musicales dont nous nous faisons l'écho à longueur d'année. C'est aussi à vous de voter, d'élire vos héros 95, de plébisciter les albums qui vous ont marqués. Rendez-vous page 10...

1995, c'est aussi l'année où Ange jette l'éponge. Qui, à part Rockstyle, pouvait une dernière fois rendre hommage à ce groupe primordial ? En offrant une dernière couverture aux belfortains, la rédaction voulait à nouveau marquer sa différence. En toute humilité. On nous dira que l'on parle peut-être trop souvent de ANGE. Cette fois-ci, et par la force des choses, c'est la dernière...

Rendez-vous dans deux mois pour un numéro 14 qui va décoiffer. D'ici là, toute l'équipe de Rockstyle se joint à moi pour vous souhaiter une excellente année 1996 !

- Thierry Busson -

P.S. : Désolé pour l'interview d'Iron Maiden dans le numéro précédent. Une erreur technique a quelque peu « effacé » la fin des propos de Blaze Bailey. On ne recommencera pas ! Promis !

Le rock selon Berth...

opération **Des couilles en or qui se perdent**

Joe Dassin, Village People, Boney M, Patrick Juvet, La Compagnie Créole, Garcimore, Casimir, Dave, Mike Brant...

Les stars des années 60/70 font toutes un come back compil. Toutes ? Hélas non, d'autres véritables fleurons de la culture française n'ont, à l'heure actuelle, toujours pas eu droit au leur pourtant amplement mérité. Il faut intervenir auprès des médias, des producteurs et des maisons de disques pour qu'enfin on sorte des placards ceux qui un jour nous ont fait rêver. Renvoyez vite les bulletins de réhabilitation à la maison, nous transmettrons à qui de droit.

RÉMI BRICKA

Souvenez-vous de l'homme orchestre : un costume blanc immaculé, une colombe sur l'épaule, un lapin dans la grosse caisse, le chapeau qui clignotte... Un immense bonhomme doublé d'un musicien hors pair... Le roi du bricolage, sobre, puissant et beau!...



(cochez ici) Oui, je veux que vous interveniez auprès des personnes compétentes pour que je puisse enfin trouver dans le commerce l'intégrale audio et vidéo sur CD rom de Rémi Bricka.



PATRICK TOPALOFF

Encore aujourd'hui, on fredonne tous cet immense succès : "Ali be good il a gagné beaucoup d'argent, Ali be good il s'est fait refaire la moitié de ses dents... Good Good... Ali be good... c'est toi... Ali Presley!"

(cochez ici) Oui, je veux pouvoir réentendre dans le confort du son digital la chanson Ali Be Good de Patrick Topaloff. Et pourquoi pas dans une version raï remix sponsorisée par Butagaz ?

SOEUR SOU'RIRE

où est-il le temps où le monde épiscopal pouvait cotoyer celui du show business sans craindre de voir déferler sur lui les foudres de la bêtise des journalistes stupides véreux et aigris en mal de nouveaux sons toujours plus forts et plus sauvages ? Soeur Sourire, une voix d'une beauté vraie!...

DOMINIQUE-NIQUE-NIQUE
SEN ALLAIT TOUT SIMPLEMENT



(cochez ici) Oui oui vite, je veux l'intégrale en coffret 100 % sapin de l'œuvre unique de Soeur Sourire avec son livret enluminé sur papier bible. Merci mon Dieu d'intervenir auprès des personnes compétentes.

S O M M A I R E

Rockstyle n°13

ROCKSTYLE Magazine
2, Allée des Glaieuls
25000 Besançon
Tél : 81 53 84 51
Fax : 81 60 72 38

**Directeur de la publication
& Rédacteur en chef**

Thierry Busson

Rédacteur en chef adjoint

Henry Dumatray

Secrétaire de Rédaction

Nicolas Gautherot

Rédaction

Marc Belpois

Frédéric Delage

Laurent Janvier

Nathalie Joly

Hervé Marchon

Ombeline

Jean-Philippe Vennin

Bruno Versmisse

Conception & réalisation

SCS (Jean-Philippe & Louis)

Photographes

Photo couverture :

Christian Montajol

Médaille Ange couverture :

Virginie Touvre

Anne-Laure Estève

Illustrations

Berth

Eric Martelat

Ont collaboré à ce numéro

Christian André

Jean-Noël Coghe

Christian Décamps

Christophe Goffette

Xavier Chatagnon

Pascal Vernier

PUBLICITE

ACC- Guy Berdah

16(1) 46 36 52 08

ABONNEMENTS

Rockstyle / Service abonnement

2, Allée des Glaieuls

25000 Besançon

IMPRIMERIE

Imprimerie «Real Graphic»

90000 Belfort

DISTRIBUTION

NMPP

ROCKSTYLE est une publication

et une marque déposée de

"Eclipse Editions".

Magazine bimestriel - 6 numéros

par an.

Dépôt Légal : à parution

Commission paritaire : en cours

ISSN : 1248 - 2102

La rédaction de ROCKSTYLE

Magazine n'est nullement respon-

sable des textes, photos et illus-

trations qui engagent la seule res-

ponsabilité de leurs auteurs. Les

documents et matériels sonores

ne sont pas restitués et leur envoi

implique l'accord de l'auteur ou de

son représentant pour leur libre

publication. Le fait de citer des

marques et des contacts au sein

du numéro ne peut être assimilé à

de la publicité. Toute reproduction

des textes, photographies, illus-

trations publiés dans ce numéro

est interdite. Ils demeurent la pro-

priété de ROCKSTYLE Magazine.

Tous droits réservés dans le

monde entier. Toutes les photos

sans crédits possèdent des droits

réervés.

A l'affiche :

Les Elles 8 • La Souris Déglinguée 9 • Big Country 12 • Ian
Moore 14 • Gang of Four 15 • John Wetton 20 • Stranglers 22
• The Nits 36



PAGE
16

The Beatles

PAGE
24



Ozzy Osbourne

PAGE
30



Roger Hogdson

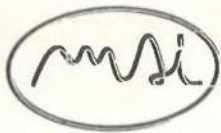


PAGE
40

Ange

Rubriques :

Poème de Christian Décamps 6 • Référendum 10 CD
Reviews 44 • Flashback 56 • Abonnement 58 • CD Rétro 59
• Images 60 • Backstage 66 • Anciens numéros 67



PROGRESSIVE & MELODIC ROCK

SAGA



BNA014

GENERATION 13

Avec ce superbe album concept "GENERATION 13", SAGA, le groupe phare des années 70 met d'accord toutes les générations.



DOVECD8

OZRIC TENTACLES BECOME THE OTHER

Et voici leur 14e Cd (!!)
Ambiance hypnotique transe
psychédélique accords magiques.
Pas de doute, c'est du OZRIC.



O26156

THE LIGHT ON A NEW HORIZON

Ce nouveau groupe américain, a pour lui l'énergie du YES des années 80 et le charisme de KANSAS. Du solide !



SKAN 8201 AR

NO NAME THE SECRET GARDEN

2e Cd des Luxembourgeois sans nom.
Dans la lignée de l'actuel Marillion.



CLSD101

PÄR LINDH PROJECT GOTHIC IMPRESSIONS

Retour de l'orgue Hammond et des moogs ! Ce groupe suédois remet au goût du jour le Rock symphonique de EMERSON LAKE PALMER. Grandiose !



KDCD1061

ILUVATAR CHILDREN

Sans aucun doute un des meilleurs albums de Rock Progressif de l'année. Gros Son, Excellente Production, Voix Superbe. Musique carrée, inventive efficace. Du grand art !



LEE SAUNDERS A PROMISE OF PEACE

Hymne à la paix d'un LEE SAUNDERS, digne héritier de Roger WATERS du mythique THE WALL.

SHOP 33 - Les Pro Du Prog' -

LEADER INCONTESTE DE LA VENTE PAR CORRESPONDANCE

- Sélectionne les meilleurs Cds dès leur sortie
- Vous informe régulièrement (Additifs mensuels)
- Nombreux avantages : Promo, carte d'adhérent
- Conseil et retour possible
- Prix attractifs, Service rapide

● CATALOGUE GRATUIT (1000 références Cd + Lps) ●

par tél : 56 94 51 63/56 77 58 57 - par fax : 56 92 59 85

par courrier : SHOP 33 - 47 Cours de la Marne - 33800 BORDEAUX

**POUR LEURS 10 ANS DE COLLABORATION,
MSI & SHOP 33 OFFRENT UN DOUBLE CD COMPILATION
A TOUT NOUVEAU CLIENT.**

*Offre valable pour toute commande passée à SHOP 33, dans la limite des stocks disponibles

MEDIA SYSTEME INTERNATIONAL SA

"BAUDRIN" - LABASTIDE CASTEL AMOUROUX - 47250 BOUGLON



Un pied dans la marge...

PETIT POÈME EXISTENTIEL

.... Le jour où j'partirai par la porte des chiottes,
 En tirant la chasse d'eau sur ma vie, peu importe !
 Vaut mieux mourir sans suite que de mourir sans fin,
 Mourir sa vie durant... Dupond ou bien d'ailleurs...
 Est-ce vraiment important ?
 Oublier les oublis, confectionner les autres comme on voudrait
 qu'ils soient : l'un en soie, soit en lin, c'est pas toujours coton !
 Est-ce vraiment important ?
 Mourir sans dire adieu,
 Dire bonjour au peut-être comme quand t'es amoureux.
 Sourire à la fenêtre aux gens qui te r'gardent pas,
 Etre ou ne pas paraître... Roudoudou ! Flagada !
 C'est dur de ne pas être quand on est déjà là !
 Est-ce vraiment important ??

Le jour où j'partirai par la porte des chiottes,
 J'veux laisser au miroir des regrets, des envies
 Que la vie nous balance en sacs de confettis...
 Des casques qui soulagent,
 Des masques qui affligent... A force de planquer des nuages,
 On se fige, on s'éclabousse de haine, de mensonges véritables
 Que sécrètent en secret les dessous pantoufflards, les non-dits
 Qui accablent.....Et l'on attend, prudent, que les autres
 Décident du sort de l'inutile.

Le jour où j'partirai par la porte des chiottes,
 En tirant la chasse d'eau sur ma vie, sur mes potes,
 Je boirai tout l'amour, l'amour que j'ai pour eux,
 Pour que la mort soit douce quand je fermerai les yeux...

Est-ce vraiment important ??

Christian Décamps.
 Décembre95

NEWS

... Le chanteur de **BLIND MELON**, Shannon Hoon, a succombé à une overdose.... Putain de drogue ! ...

... Entre **SILMARILLS** pour l'énergie brute et **FFF** pour la bonne dose de funk injectée aux entournures de ses éruptions hard, **MYKERINOS** se jette dans un rock fusion énergétique et décoiffant. Originaires de Cambrai, les quatre membres de ce groupe ne font pas dans la dentelle et les éructations de Cyril Guérin voltigent sur la basse slappée de V. Crapet, la guitare épidermique de E. Legrand et la batterie survoltée de P. Naviez. Leurs influences ? **LIVING COLOUR**, **RED HOT CHILI PEPPERS**, **FISH-BONE**, **BODY COUNT**... Slurp ! Rien que du torride qui démenage. Si un souçon d'amateurisme subsiste parfois, **MYKERINOS**, avec sa première démo 8 titres, est sur la bonne voie. Celle qui lui permettra de trouver un label intéressé. - Contact : Xavier Bisiaux (27.78.54.88) - 12, rue de Rancourt - La Terrière - 59266 Honnecourt S/Escaut...



... Le fameux «Radio Gnome Trilogy» de **GONG** est enfin réédité dans sa continuité. Sous la forme d'un coffret de belle allure, les trois albums de la trilogie sont enfin rassemblés dans une même boîte. «Flying Teapot», «Angel's Egg» et le définitif «You» devaient, au départ, faire l'objet d'un seul et même concept. David Allen, Steve Hillage, Didier Malherbe, Pierre Moerlin et les autres fous furieux du space rock psychédélique signent avec «Radio Gnome» une trilogie idéale pour fumer la moquette. Les fans de **GONG** découvriront un livret expliquant l'histoire du concept, présentant une galerie de portraits pour le moins étonnante, voire «ésotérique» : vous saurez donc tout sur Fred The Fish, Banana Amanda, Zero The Hero ou The Cock Pot Pixie, le pilote en chef de la Théière Volante ! Ce livret inédit contient également des notes farfelues et une présentation des musiciens de ce projet loufoque. Une belle réédition que les amateurs de **GONG** ne manqueront sûrement pas...

...LE GUIDE DE LA MUSIQUE édition 96 vient de sortir. Indispensable aux professionnels de la musique mais également aux amateurs à la recherche d'un contact quelconque, cet outil, toujours aussi facile d'accès, frôle les 900 pages ! Comme chaque année, le Guide fournit toutes les adresses des tourneurs, des médias, des maisons de disques, des artistes et distille des tonnes d'autres renseignements sur le métier. Plus que recommandé, cet ouvrage est la référence pour tous ceux qui ont besoin d'informations sur la musique. Carrément vital !...



...PIGS (3 different ONES) est une association qui édite un magazine sur **PINK FLOYD**. La présentation de l'ouvrage est d'une clarté à toutes épreuves et bénéficie d'une impression en format A4 d'une excellente qualité. Au sommaire du n°2 : photos inédites, reportages, discographie intégrale, articles de fond, reportages, etc. Pour en savoir toujours plus sur le groupe de David Gilmour, une seule adresse : PIGS (3 different ONES) - 105, rue de l'Abbé Groult - 75015 Paris...

...«L'Echo des Côtelettes» est un journal édité par le label Boucherie. Tous les trois mois, il donne des nouvelles des artistes du label et de ses divisions (Chantons sous la truie, Acousteach, Abathrash) avec beaucoup d'humour. On peut le recevoir «at home» en s'abonnant pour un an (4 numéros) contre un chèque de 100 Frs à l'ordre de «L'Echo des Côtelettes» - 15 bis, rue du Plateau - 75019 Paris. En cadeau pour tout nouvel abonné, un CD gratuit à choisir dans le catalogue du label. Chouette !!!!...

...Sylvain Taillet, Directeur artistique chez WEA, lance un appel aux programmeurs et animateurs radio afin de dénicher la perle rare provinciale. L'occasion est donc à saisir. Rockstyle, souhaitant apporter un soutien à cette opération, invite tous nos partenaires radio qui n'auraient pas reçu l'information, à cause des grèves, à se manifester. Faites connaître les groupes que vous aimez en leur demandant d'envoyer une démo à WEA - Sylvain Taillet - 102, avenue du Pt

«DANCE OF THE RAINBOW SERPENT»

Coffret 3 CD (Sony-1995)

CD 1 - «Heart» : «Evil ways» / «Soul sacrifice» / «Black magic woman/Gypsy queen» / «Oye como va» / «Samba pa ti» / «Everybody's everything» / «Song of the wind» / «Toussaint l'Overture» / «In a silent way» / «Waves within» / «Flame sky» / «Naima»

CD 2 - «Soul» : «I love you much too much» / «Blues for Salvador» / «Aqua marine» / «Bella» / «The river» / «I'll be waiting» / «Love is you» / «Europa» / «Move on» / «Somewhere in heaven» / «Open invitation»

CD 3 - «Spirit» : «All I ever wanted» / «Hannibal» / «Brightest star» / «Wings of grace» / «Se eni a fe l'amo-kere kere» / «Mudhone» / «The healer» / «Chill out» / «Sweet black cherry pie» / «Every now and then» / «This is this»

Supervisé par Carlos Santana lui-même, ce magnifique coffret est un raccourci saisissant de la carrière du guitariste. Avec ces 3 CD, ses notes biographiques, et ses photos superbes, «Dance Of The Rainbow Serpent» est le complément essentiel à la discographie déjà importante de Santana.

Trois parties distinctes séparent les morceaux : le premier CD a été baptisé «Heart» (le cœur). On y trouve la version de «Soul sacrifice» enregistrée en 69 à Woodstock (déjà présente sur l'album «Viva Santana !»), le célèbre «Black magic woman» de Peter Green, couplé à «Gypsy queen», ou les notoires «Oye como va», «Samba pa ti», «Toussaint l'Overture». Sur le deuxième CD, nommé «Soul» (l'âme), Santana aligne les tubes : «I love you much too much» et «Europa», certainement ses deux instrumentaux les plus célèbres. Mais également le somptueux «Aqua marine» (tiré de «Marathon»), le chaloupé «I'll be waiting» de 77, le FM «Open invitation» (ces deux titres chantés par Greg Walter).

Enfin, le troisième CD, «Spirit» (l'esprit), fait la part belle aux collaborations diverses. Et là, on s'aperçoit que Carlos Santana a joué avec le gratin du blues, du rock et du jazz. Eclectique... En premier lieu, on retiendra ses deux duos avec John Lee Hooker, dont le fantastique «The healer», tropical et sensuel. Uniquement présents jusqu'à maintenant sur les albums de Hooker, «The healer» et «Chill out» trouvent une place judicieuse sur «Dance Of The Rainbow Serpent». Le funky «Sweet black cherry pie» avec Larry Graham était, lui aussi, indispensable. Quant à «Every now and then», blues cosmique et totalement inédit avec Vernon Reid (de LIVING COLOUR), il permet aux deux guitaristes de se livrer à une joute effarante de maîtrise. Un réel bijou.

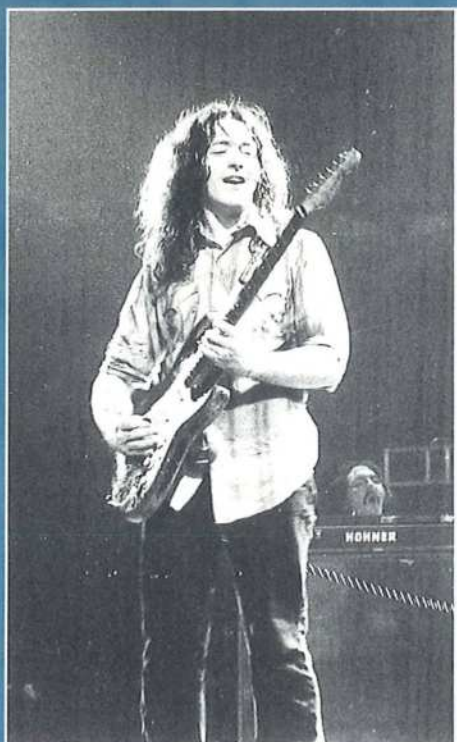
Au total, 34 titres magnifiques se succèdent. Plus de trois heures de musique enfiévrée au rythme de la guitare limpide du maître, des percussions endiablées, et des participations de quelques uns des meilleurs musiciens au monde : on croise, aux détours des chansons, Neil Schon, John Mc Laughlin, Vernon Reid, John Lee Hooker, Jimmie Vaughan, Booker T. Jones, Alan Pasqua, Larry Graham, Wayne Shorter, Kim Wilson ou la section cuivres Tower Of Power... Un casting de rêve !

«Dance Of The Rainbow serpent» est donc indispensable pour assimiler l'art de Santana. La musique est à l'image de l'habillage de ce coffret : colorée, spirituelle et profondément vivante. L'hiver étant là, il n'y a peut-être rien de mieux pour se réchauffer que ces trois heures de rock sud-américain...

(Christian André)



UNE RUE «RORY GALLAGHER» A RIS-ORANGIS (91)



La première rue Rory Gallagher au monde est due à l'initiative du «Plan», à Ris-Orangis. Le «Plan», c'est un fantastique club, l'un de ces clubs trop rares, où l'on rencontre une passion, un amour fou pour la musique. Il existe dans ce club, au sein des l'animent, une foi, une authenticité qui n'est pas sans rappeler les clubs des débuts, ceux des années 70. A Dourges, par exemple, dans le Pas-de-Calais, il y avait le «Piblokto», un club créé par un instituteur. Ce club a été le premier à accueillir un jeune groupe irlandais, appelé TASTE. Et une sacrée complicité est née entre ce prof, dont on prélevait chaque mois sur le salaire une somme d'argent pour payer les dettes (cette musique à l'époque, ça ne payait pas !) et ce jeune guitariste, Rory Gallagher.

Le «Plan», c'est un peu le «Piblokto». Ce ne sont plus les mêmes circonstances, mais l'essentiel est là. Le «Plan», c'est une entreprise d'insertion qui, par le biais d'un club, d'un bar, d'un restaurant, aide des jeunes à s'en sortir. Mieux, il leur communique ce grain de folie qui provoque les grandes choses. Pour le dixième anniversaire du «Plan», ses animateurs ont fait un rêve : accueillir sur la scène du «Plan» Rory Gallagher. Lui, parce qu'il correspond le mieux au travail que le «Plan» effectue auprès des jeunes. Lui, parce qu'il incarne une certaine forme de pureté, un refus de la concession, une simplicité, une gentillesse... Tout ce qui caractérise Gallagher. Ce rêve, que les gens du «Plan» croyaient inaccessible, il s'est réalisé à la mi-décembre 94. Rory a accepté. Sans doute a-t-il retrouvé la fougue des clubs de ses débuts. Peut-être a-t-il songé au «Piblokto» ! L'un a été son premier concert en France, l'autre a été le dernier !

La disparition de Rory, quelques mois plus tard, a peiné, attristé les responsables et les amis du «Plan». «Il faut faire quelque chose». L'idée est venue simplement. La rue qui abrite le «Plan» n'a pas de nom. Donnons-lui le nom de Rory Gallagher. Une demande a été introduite auprès de la municipalité. Le Maire, un jeune, ne devait pas forcément connaître Gallagher. Mais le «Plan» a fait un travail d'information extraordinaire, et le Conseil Municipal, dans sa diversité, et à l'unanimité, a voté pour la rue Rory Gallagher. L'inauguration - très officielle - a eu lieu un soir d'octobre. Avec des centaines d'amis. Cérémonie avec ruban et plaque dévoilée. La maman de Rory était là, accompagné de Donal, de Tom le roadie, et d'amis très proches. NINE BELOW ZERO assurait la partie musicale. Little Bob avait tenu à faire le déplacement du Havre. Un représentant de l'Ambassade d'Irlande était là, pour remercier Ris-Orangis de cette initiative, le tout étant filmé et enregistré par la télé et la radio irlandaise. La presse française était en partie absente. A l'exception de RTL. Mais c'était bien naturel.

(Article et photo : Jean-Noël Coghe)

LES ELLES



Loin des sentiers battus aux refrains 1000 fois entendus, "LES ELLES", groupe de quatre nanas from Normandie osent regarder vers de nouveaux horizons. Seulement deux instruments pour servir des ritournelles aux histoires farfelues. Rencontre avec Pascaline, voix principale de ce quatuor hors styles.

(par Nathalie Joly)

Pourrais-tu présenter le groupe, je crois que vous venez d'univers différents ?

Avec Sophie, la pianiste, on se connaît depuis six ans, on a déjà monté un premier spectacle avec des chansons réalistes et des chansons de Boris Vian et de Gainsbourg. J'écris les textes et les mélodies et Sophie harmonise. Et puis il y a Christine, la violoncelliste qui ne faisait pas du tout de chanson, elle vient plutôt du rock donc elle se sert un peu du violoncelle comme d'une basse. Et il y a la choriste, Sarah, qui a plutôt une formation de comédienne, donc ça fait un petit mélange. Je crois que chacun a amené son vécu. Moi, j'ai chanté dans la rue donc il y a ce côté là qui revient, mes parents font du cirque donc il y a un peu ce côté là. Et puis il y a un côté plus classique parce que la pianiste a une formation classique et un côté rock grâce à Christine.

De quel groupe ou artiste vous sentez-vous en filiation ?
Aucun pour l'instant. Il y a des gens qui font des choses que j'aime beaucoup, il y a Dominique A., les Têtes Raides mais on peut pas dire que l'on soit proches d'eux. Il y a des moments où je me dis que ça pourrait se rapprocher un peu de ce que faisaient Brigitte Fontaine, Areski et Higelin au tout début.

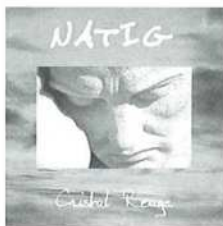
Penses-tu qu'en France, en ce moment, il y a un public qui est prêt pour ça ?

Oui j'en suis sûre parce que les spectacles qu'on a fait devant des gens qui étaient là pour voir un truc dont ils ne connaissaient rien ont accroché. Les plus durs à convaincre sont les programmeurs radio, les diffuseurs de spectacles qui sont vachement plus frileux. C'est vrai qu'on a du mal à nous caser. Le disque vient de sortir donc on ne sait pas encore trop, mais on les sent, à priori, plus frileux que le public lui-même.

Premier album : " LES ELLES " (Boucherie Productions / Chantons sous la truie)

NEWS

Kennedy - 75016 Paris...



...NATIG est un groupe franc-comtois qui a sûrement un bel avenir devant lui. Avec son premier CD «Cristal Rouge», il met en scène une dizaine de chansons pop, teintées de rock FM, servies par une production de qualité. Avec un chant en français, des textes de qualité et un professionnalisme évident, les quatre musiciens de NATIG peuvent avoir de l'ambition. Ce CD auto-produit est dis-

ponible à «Arkos Management» - 10, rue Léonard de Vinci - 25000 Besançon - Tél : 81 52 22 49...

...Rééditions en CD chez «Chantons sous la truie» de certains albums de Gabriel Yacoub : «Pierre de Grenoble» (73), «Trad. Arr.» (78) et «Elementary Level Of Faith» (87). Du tout bon !..



... Lisez François Pilisson ! Cet auteur de BD, très talentueux, vient de sortir le huitième volume des aventures de Tristan, «Les Conquérants du Soleil» chez Dargaud. Insatiable, le dessinateur vient de créer une nouvelle collection chez Soleil Productions, «La Tartare», une nouvelle série avec un peu plus de sexe et de violence. De la BD de grande qualité...

... Le 36.15 INFOCONCERT (36 15 - 36 17) est un service qui annonce tous les concerts, tous styles musicaux confondus. Une mine d'informations pour tous ceux qui aiment sortir le soir. Et dès le mois de janvier, un nouveau fichier vous donnera tous les renseignements sur les associations, les festivals, les studios, les artistes. A consulter vivement...

... Les lauréats du FAIR 96 sont :DNC, DSB, LES ELLES, Chris Gonzalez, HINT, KATERINE, KICKBACK, MAD IN PARIS, MAROUSSE, MIOSSOC, OYENED JACK, PORTOBELLO BONES, SHAI NO SHAI, SPICY BOX, THUILLIER BRASS TRIO. Sans négliger la qualité intrinsèque de chaque groupe, il existe d'autres artistes aussi méritants qui représentent des styles musicaux jamais récompensés

PIERRE DESPROGES «LA SCÈNE»

(Coffret 2CD Epic/Sony-1995)

Desproges ? C'est qui ce type ?? Question brûlante sur les lèvres ignares d'un quidam lymphatique qui aurait vaguement eu vent d'un Petit Rapporteur ou d'une minute cyclopédique. Desproges ? C'est qui ce type ?? Un être rare d'une tendresse inouïe. Pierre (c'est son prénom !) se carapace de caustique pour mieux nous prendre au rire ou voire, souvent, blesser les humeurs mollassonnées de quelques sinistres et autres nantis. Desproges ?? Il ouvre les yeux à ceux qui ferment leur cul, ces constipés de la vie emballés ça et là dans le format grotesque de leurs torpeurs quotidiennes et sordides. Cet embaumeur de mots-jeux tisse la caricature musclée d'une société bâtarde, manipulée par des marionnettistes de haut-viol, ces gens de l'invisible qui "hypocritent" le monde comme on tonde le mouton. Rabelaisien râblé, l'absurde est son champ de tir. Par le biais phonique de ces deux compact-disques, il arpente, de long en large et en cercles vicieux, les scènes du Fontaine et du Grévin, théâtres lutéciens testamentaires de sa verve inimitable. Passer à côté d'une telle merveille satirique n'aurait pour conséquences qu'une poussée de boutons honteux en surface de votre cortex larmoyant. Ce coffret est plus qu'un produit, c'est une nécessité. Essayer, c'est découvrir et après une écoute, vous aurez rendu larmes de rire dans la souffrance de ne pas l'avoir connu plus tôt. Dans la vie, que nous reste-t-il à part Desproges ?



- «La poésie et le cul !!»

Et maintenant, qu'est-ce qui va nous faire, Maître ?

(Christian Décamps)

La souris déglinguée

par Marc Belpois

Avez-vous toujours en vous une part de cette rage qui vous animait à vos débuts ?

En fait, nous n'avons jamais cherché à porter une étiquette punk ; c'est le public qui nous en a apposé une. Et il faut bien se dire qu'il y a toujours plus enragé que soi. Je me souviens qu'en 79, le guitariste d'OBERKAMPF considérait L.S.D. comme un groupe folk...

Quel regard portes-tu sur l'actuelle vague punk US ?

Je ne suis pas cette vague de près. Mais je m'en méfie. Je suis assez réticent par rapport au punk américain en général. Car si à l'origine beaucoup de choses sont venues des États-Unis, notamment avec les RAMONES, le mouvement punk s'est réellement développé à Londres à partir de 77. J'ai d'ailleurs moi-même été spectateur de tout ça, aux États-Unis comme en Angleterre. Et j'ai une préférence, pas forcément objective, pour les citoyens britanniques.

Vous avez longtemps traîné une réputation ambiguë, largement due à un public que l'on a décrit comme «douteux»...

Il faut remettre les choses à leur place. En 82, il y avait d'une part STARSHOOTER et TRUST qui se cassaient la gueule, TÉLÉPHONE cartonnait, et BIJOU était dans son trip sixties remis au goût du jour. Le paysage musical de la France était alors celui de nos grands frères ; des mecs qui écoutaient principalement LED ZEP, les STONES et AC/DC. Nous avons été les premiers à nous auto-produire. On avait déjà découvert comment fonctionner sans le support commercial des grosses compagnies. On a donc sorti un disque de punk-rock radicalement différent de ce qui était proposé à l'époque. C'était totalement en phase avec l'Angleterre, et parfois même en avance, puisque certains morceaux pouvaient s'apparenter à du psycho-billy, sauf que le terme n'avait pas encore été inventé. Les thèmes des textes n'avaient rien à voir avec ceux d'alors, genre Téléphone avec «J'suis parti de chez mes parents», etc.... Nous décrivions le même univers, mais apparemment, nous ne voyions pas la même chose. Mais à cette époque, toute la France était en retard : le public, la presse, les maisons de disque. Nous n'avons donc pas bénéficié d'un public «normal». Il était socialement complètement déphasé avec ceux qui achetaient des disques de TÉLÉPHONE, STARSHOOTER, TRUST, BIJOU ou BALAVOINE ! On a eu effectivement un public riche en couleurs. Mais il faut leur rendre justice. Trop de travestissements ont fait du public banni de LA SOURIS des sortes de monstres dans le genre blond, ariens, aux yeux bleus, alors que ça n'était pas ça. Juste des personnalités turbulentes, qui venaient de toutes les frontières du monde. Et puis, cette réputation de notre public perdue également parce que les gens ont une espèce de fascination pour tout ce qui est douteux...

Il a souvent été écrit que LSD était un pion capital sur l'échiquier du rock français : que sans vous les BÉRUS ou LA MANO n'auraient pas été ce qu'ils ont été. Qu'en

penses-tu ?

Ça n'est pas à moi de répondre à ça. C'est plutôt flatteur ; mais tout ça tient parfois à peu de choses. Je me souviens d'un concert à l'Olympia en 78 qui réunissait STARSHOOTER, METAL URBAIN, et pleins d'autres groupes français. J'étais persuadé que MÉTAL URBAIN allait dominer la soirée. Ils ont commencé à jouer, avec un son dément ; ils présentaient des choses très originales, et puis... manque de pot, après deux chansons, le musicien au clavier, certainement bourré, se prend sur scène les pieds dans son jack en dansant un pogo. Son clavier tombe à la renverse, la boîte à rythme était déprogrammée, c'était fini... Ils s'étaient eux-mêmes tué. Ce jour là, ils ont manqué une chance de changer les données du rock

Contrairement à ce qu'elle a toujours prétendu, La Souris n'est pas Déglinguée. Pour preuve, son exceptionnelle longévité. Voilà maintenant seize ans qu'elle vadrouille dans les méandres du paysage musical français, et pointe régulièrement le bout de son museau dans la lumière de l'actualité. Elle y dépose son dixième album, «Tambour Et Soleil». L'occasion de revenir avec Taï-Luc, son passionné et passionnant chanteur, sur cette légendaire formation hexagonale.



français.

D'après toi qui a traversé la décennie précédente, et la moitié de celle-ci, les relations entre l'industrie du disque et les artistes ont-elles changées ?

Les décideurs des maisons de disques sont aujourd'hui certainement moins incultes. Je me souviens qu'en 80, un mec de Polydor s'est montré particulièrement intéressé par l'une de nos démos qui regroupait des morceaux punks. Il était désolé parce qu'il ne pouvait rien pour nous : il venait de signer un groupe punk du nom des FORBANS ! Ça nous a bien fait rigoler... Les mecs sont plus renseignés aujourd'hui. Le problème c'est qu'il y a toujours un énorme décalage. En 87, CBS nous faisaient du pied. Ils ne voulaient pas ce qu'on leur proposait mais ce qu'on avait été en 79... Les maisons de disques mettent des années à assimiler l'évolution de la musique. Il faut attendre que ceux qui avaient ton âge à tes

débuts aient des postes suffisamment importants dans les maisons de disques pour qu'ils te disent ça serait bien si... Mais on a évolué depuis... C'est très différent dans les pays anglo-saxons.

L'univers de la rue, largement décrit à tes débuts, ne l'est quasiment plus aujourd'hui...

De 79 à 81, je n'entendais pas ce que je voulais entendre : le vécu post-adolescent, celui des teenagers attardés. J'étais complètement en phase avec l'univers des punks des Halles, du Gibus et du Golf Drouot. A partir de 81, j'ai commencé à beaucoup voyager. Ma vision du monde s'est élargie après m'être aperçu que le béton armé, l'asphalte, le bitume ne représentent que 2% de la surface globale du monde. 98% du globe terrestre est recouvert par la savane, la toundra, la steppe, ou les terres vouées à l'agriculture, comme les rizières en Asie... Il faut respecté un peu les proportions ! Et puis il y a toujours ce fameux décalage. Les gens commencent seulement à comprendre les textes sociaux écrits en 79. Mais maintenant, je fais dans le mondial. Nous sommes un groupe urbain, mais à la différence de nos contemporains et de nos petits frères, nous n'en sommes pas fiers. Sans être maoïste, je fais une schématisation avec d'un côté les villes, de l'autre les campagnes. Les villes sont faites de «parasites» qui travaillent dans le secteur tertiaire ou secondaire, sans produire de bien essentiels ; simplement des articles futiles. Je crois que tout est affreusement centralisé non pas seulement à Paris, mais dans toutes les grandes villes de France. On ne parle que de ce qui se passe dans les grandes mégapoles, alors que tout ce qui est essentiel est produit ailleurs...

Les chansons de «Tambour Et Soleil» évoquent directement ou non l'Asie...

Mon père est vietnamien, je suis à moitié asiatique... J'y suis biologiquement et génétiquement attaché. Mais c'est un thème que j'évoque depuis longtemps. Je ne tiens pas à écrire mes mémoires à quarante ans. C'est pourquoi je fais du témoignage en temps réel. Et si mes chansons traitent de la France et de l'Asie, c'est parce que

c'est mon expérience.

Les voyages t'ont certainement donné une opinion à propos des difficultés de la France à exporter sa musique ?

Je crois que c'est au départ une question politique. La France n'a jamais fait partie des vainqueurs de la Seconde Guerre Mondiale. Et même si De Gaulle a tout fait pour la faire apparaître comme une puissance victorieuse, elle est désormais considérée à l'étranger comme un pays vaincu et collaborationniste. Sa crédibilité s'est complètement amoindri. Les guerres sont faites pour être gagnées. Et le commerce ne se développe que s'il est impérial... Je crois d'autre part que si aujourd'hui, la France n'est pas en mesure de rivaliser avec d'autres grandes puissances, s'est parce qu'elle est passablement endormie ; et pas seulement les directeurs artistiques des maisons de disques ; mais la France tout entière. ■

REFERENDUM 95

NATHALIE JOLY

1. DAVID BOWIE «*Outside*»
2. PINK FLOYD «*Pulse*»
3. ALAIN SOUCHON «*Défole Sentimentale*»
4. TOTO «*Tambu*»
5. JEAN-YVES LIÈVAUX «*Et Na Na Na...*»
6. THE JAYHAWKS «*Tomorrow the Green Grass*»
7. ROBEN FORD AND THE BLUE LINE «*Handful Of Blues*»
8. DOMINIQUE A. «*La mémoire Neuve*»
9. THE STRANGLERS «*About Time*»
10. VÉRONIQUE SANSON «*Comme Ils l'Imaginent*»

3 Chansons de l'Année :

1. «*Imagine*» JOHN LENNON
2. «*Miss Sarajevo*» THE PASSENGERS.
3. «*Politiquement Correct*» JEAN-PATRICK CAPDEVIELLE

- *Bonheur de l'Année* : Les Doobies Brothers sont passés par ici, espérons qu'ils repasseront par là.

- *Malheur de l'Année* : (arnaque de l'année ?) Un nouveau Beatles ?? Et ma sœur ! Elle fait les chœurs ?

OMBELINE

1. LES ESSENCES

- RED HOT CHILI PEPPERS «*One Hot Minute*».
- P.J. HARVEY «*To Bring You My Love*».
- PRODIGY «*Music For The Jilted Generation*».
- THURSTON MOORE «*Psychic Heart*».
- MASSIVE ATTACK «*No protection*».

2. LES ETHERS

- ALICE IN CHAINS.
- GARBAGE.
- DAVID BOWIE «*Outside*».
- ELECTRAFIXION «*Burned*».
- FAITH NO MORE «*King For A Day*».

3 Morceaux de l'Année :

- RED HOT CHILI PEPPERS «*Warped*».
MASSIVE ATTACK «*Karmacoma*».
THURSTON MOORE «*Psychic Hearts*».

- *Bonheur de l'Année* : Quatre secondes de Perry Farrell en chair et en os dan le film «*The Doom Generation*».

- *Malheur de l'Année* : SEULEMENT quatre secondes !

BRUNO VERSMISSE

1. ANGE «*Rideau !*»
2. DECAMPS & FILS «*Vesoul*»
3. MARILLION «*Afraid of Sunlight*»
4. VANDEN PLAS «*Colour Temple*»
5. JEAN-FRANÇOIS COEN «*Same*».
6. CLAWFINGER «*Use Your Brain*»
7. PRIMUS «*Tales From a Punchbowl*»
8. ECHOLYN «*As The World*»
9. SHADOW GALLERY «*Carved In Stone*»
10. WHITE ZOMBIE «*Astro-Creep 2000*»

3 Chansons de l'Année :

- «*Capitaine Cœur de Miel*» DECAMPS & FILS, Vesoul.
«*Au Delà Du Délire*» ANGE, Rideau !.
«*Sous Survives*» VANDEN PLAS-Colour Temple.

- *Bonheur de l'Année* : Le petit bébé de Sophie Marceau...

- *Malheur de l'Année* : C'est pas moi le papa !!

JEAN-PHILIPPE VENNIN

1. NEIL YOUNG «*Mirror Ball*».
2. THE TEA PARTY «*The Edge Of Twilight*».
3. MIKE SCOTT «*Bring'em All In*».
4. SOUL ASYLUM «*Let Your Dim Light Shine*».
5. BRUCE SPRINGSTEEN «*The Goast Of Joad*».
6. MARILLION «*Afraid of Sunlight*».
7. PAT METHENY GROUP «*We Live Here*». / JOE SATRIANI.
9. KING CRIMSON «*Thrak*».
10. Tous les autres bons albums de l'année : IRON MA (enfin), DUTRONC «*Brèves Rencontres*», BLUE MOUNTAIN «*Day's*», HERVÉ PAUL «*Né en Province*», FOO FIGHTER «*Fighters*» (No Future ?), RENAUD «*A la Belle de Mai*», «*Morning Glory*», les live de THIEFAINE, BASHUNG, S...

3 Chansons de l'Année :

- «*Long Way to the Night*» MIKE SCOTT
«*Connor People*» PULP
«*Rappelez-moi de Vous Oublier*» DUTRONC

- *Bonheur de l'Année* : Que les Beatles n'aient été que ce qu'il ne reste que trois fois où ceux qui restent pilleront

- *Malheur de l'Année* : «*Free as a Bird*». Parce que le morceau n'est pas bon. Demain j'arrête. Juré.

MARC BELPOIS

1. MINISTRY «*Filth Pig*»
2. MASSIVE ATTACK «*No Protection*»
3. CHEMICAL BROTHERS «*Exit Planet Dust*»
4. SONIC YOUTH «*Washing Machine*»
5. JUSTER «*What I See What I Think*»
6. DIRTY DISTRICT «*Welcome to the next District*»
7. SUGAR RAY «*Lemonade and Brownies*»
8. NE ZHDALI «*Whatever Happens, Twist !*»
9. G//Z/R «*Plastic Planet*»
10. KORN «*immortal*»

- *Bonheur de l'Année* : Aucune petite galère exaspérante, genre les pare-chocs d'un poids-lourd lancé à pleine vitesse.

- *Malheur de l'Année* : La sortie des «*Morts-Vivants* : The Return of John Lennon dans le rôle principal.

NICOLAS GAUTHEROT

1. SONIC YOUTH «*Washing Machine*»
2. P.J. HARVEY «*To Bring You My Love*»
3. LAURIE ANDERSON «*The Ugly One and The Jewels*»
4. THURSTON MOORE «*Psychic* ♥»
5. BJÖRK «*Post*»
6. RED HOT CHILI PEPPERS «*One Hot Minute*»
7. THE BLUE UP ? «*Spool Forks Disk*»
8. NINE INCH NAILS «*Further Down The Spiral*»
9. CUT THE NAVAL STRING «*Takis*»
10. PRIMUS «*Takes From The Punchbowl*»
10. ex-aequo VOÏVOD «*Negatron*»

3 Morceaux de l'Année :

- «*Go Go Saddam Hussein*» POCKET FISHERMAN.
«*Ethyl my Love*» THE MUFFS.
«*Psychic* ♥» THURSTON MOORE.

- *Bonheur de l'Année* : ?

- *Malheur de l'Année* : !

FRÉDÉRIC DELAGE

1. JETHRO TULL «*Roots to branches*»
2. KING CRIMSON «*Thrak*»
3. NEIL YOUNG «*Mirror Ball*»
4. MARILLION «*Afraid of Sunlight*»
5. MIKE SCOTT «*Bring' em all in*»
6. ANGE «*Rideau*»
7. AC/DC «*Ballbreaker*»
8. KING CRIMSON «*B Boom live*»
9. ALAIN SOUCHON «*Des foules sentimentales*»
10. LES GARÇONS BOUCHERS «*Ecoute petit frère*»

3 Chansons de l'année :

1. MIKE SCOTT «*Bring' em all in*»
2. KING CRIMSON «*Dinosaur*»
3. ANGE «*Le soir du diable*»

-*Bonheur de l'année* : l'élection de Jacques Chirac à la Présidence de la République (mais non, je déconne !)

-*Malheur de l'année* : Orange et Toulon

HENRY DUMATRAY

1. PINK FLOYD «*Pulse*»
2. FOO FIGHTERS «*Foo Fighters*»
3. AC/DC «*Ballbreaker*»
4. OZZY OSBOURNE «*Ozzmosis*»
5. FAITH NO MORE «*King for a day, fool for a lifetime*»
6. PARADISE LOST «*Draconian times*»
7. ALAIN SOUCHON «*Des foules sentimentales*»
8. GAMMA RAY «*Land of the free*»
9. LES SHERIFF «*Allegro Turbo*»
10. QUEEN «*Made in Heaven*»

3 Chansons de l'année :

1. AC/DC «*The furor*»
2. PINK FLOYD «*Comfortably numb*»
3. FAITH NO MORE «*Evidence*»

-*Bonheur de l'année* : pouvoir continuer à faire ce que je fais

-*Malheur de l'année* : ne pas avoir interviewé Pink Floyd

THIERRY BUSSON

1. MARILLION «*Afraid of Sunlight*»
2. PINK FLOYD «*Pulse*»
3. ANGE «*Rideau*»
CHRISTIAN DÉCAMP «*Vesoul*»
4. THE GATHERING «*Mandylion*»
5. PARADISE LOST «*Draconian Times*»
6. SPRINGSTEEN «*The Ghost Of Tom Joad*»
7. QUEEN «*Made In Heaven*»
8. JETHRO TULL «*Roots to branches*»
9. Poppa Chubby «*Booty And The Beast*»
10. AC/DC «*Ballbreaker*»

3 Chansons de l'année :

1. PINK FLOYD «*Comfortably numb (live)*»
2. MARILLION «*Beyond you*»
3. THE GATHERING «*Strange machines*»

-*Bonheur de l'année* : l'équipe de Rockstyle

-*Malheur de l'année* : un ami qui s'en va...

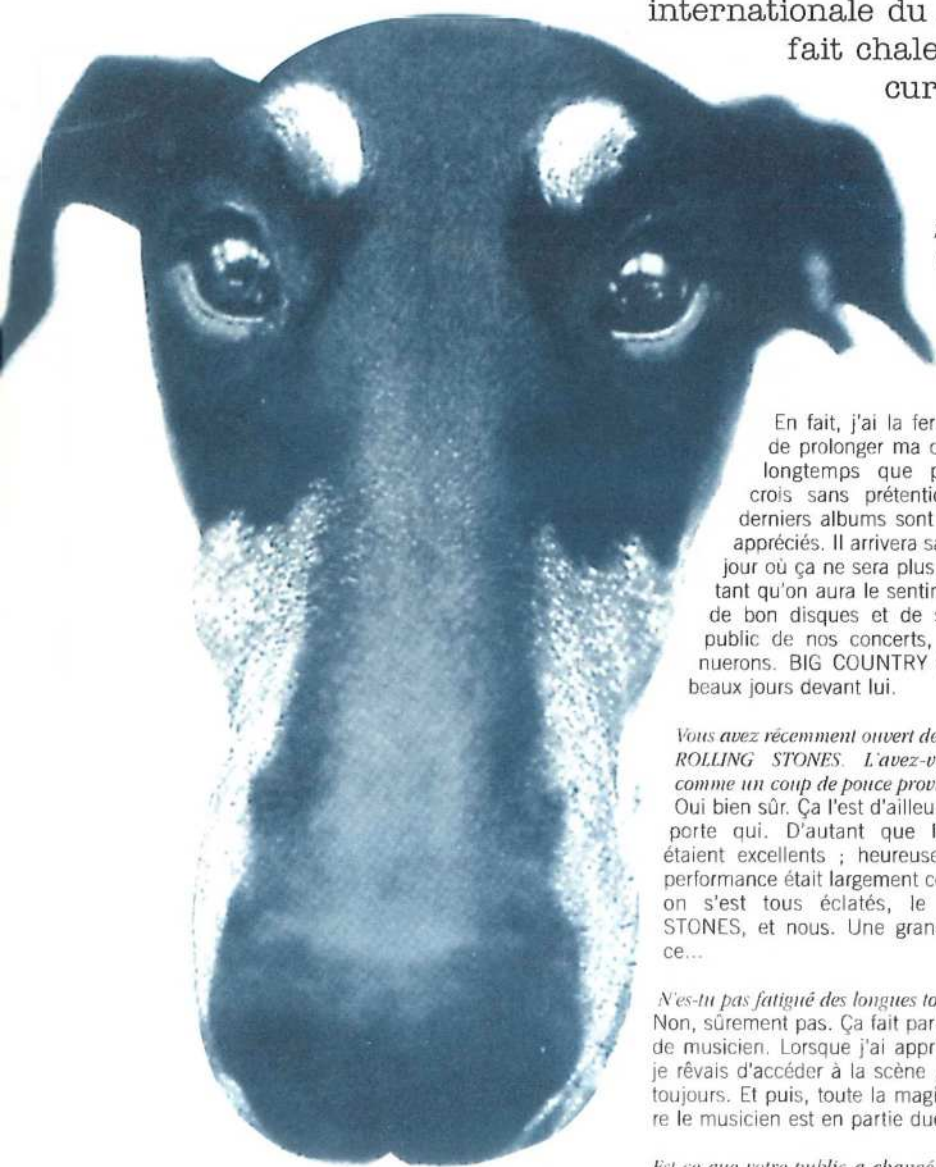
Comme les journalistes de Rockstyle, éliez vos groupes préférés en votant pour vos 10 meilleurs albums de l'année.

- | | |
|----------|-----------|
| 1. _____ | 6. _____ |
| 2. _____ | 7. _____ |
| 3. _____ | 8. _____ |
| 4. _____ | 9. _____ |
| 5. _____ | 10. _____ |

Bulletin à découper et à renvoyer à : Rockstyle Magazine - Référendum 95 - 2, allée des Glaieuls, 25000 BESANÇON

Big Country

Stuart ADAMSON, chanteur-guitariste de BIG COUNTRY, n'est pas rancunier. Son physique de beau gosse ne monopolise plus vraiment la une des magazines, et les sommets des charts conquis par son groupe la décennie passée semblent désormais inaccessibles. Et alors ? Y'a pas de quoi en vouloir au monde entier... Peu soucieux des tendances musicales à la mode, BIG COUNTRY poursuit joyeusement son aventure. Il accouche régulièrement de chansons qui lui sont caractéristiques, souvent teintées d'évocations écossaises. Entre deux répétitions pour la prochaine tournée internationale du groupe, Stuart ADAMSON satisfait chaleureusement notre maladive curiosité.



Big Country a déjà quatorze années derrière lui. Jouez-vous les prolongations ?

En fait, j'ai la ferme intention de prolonger ma carrière aussi longtemps que possible. Je crois sans prétention que nos derniers albums sont sincèrement appréciés. Il arrivera sans doute un jour où ça ne sera plus le cas. Mais tant qu'on aura le sentiment de faire de bon disque et de satisfaire le public de nos concerts, nous continuerons. BIG COUNTRY a encore de beaux jours devant lui.

Vous avez récemment ouvert des concerts des ROLLING STONES. L'avez-vous ressenti comme un coup de pouce providentiel ?

Oui bien sûr. Ça l'est d'ailleurs pour n'importe qui. D'autant que les STONES étaient excellents ; heureusement, notre performance était largement correcte. Bref, on s'est tous éclatés, le public, les STONES, et nous. Une grande expérience...

N'es-tu pas fatigué des longues tournées ?

Non, sûrement pas. Ça fait partie du métier de musicien. Lorsque j'ai appris la guitare, je rêvais d'accéder à la scène ; et j'en rêve toujours. Et puis, toute la magie qui entoure le musicien est en partie due à la scène.

Est-ce que votre public a changé au cours des ans ?

Notre public est aujourd'hui très hétéroclite. Il comprend des teenagers qui nous découvrent et des gens plus âgés qui nous sont restés fidèles. Je suppose que notre musique attire ceux qui ne désirent pas se rassembler derrière des slogans ou un mouvement de mode. C'est un espèce de melting pot.

Revenons à votre carrière. «The Seer», votre troisième album, est généralement considéré comme nettement plus commercial que les précédents...

Je ne pense pas. Peut-être que cette réputation est due à son atmosphère plus romantique ; en tout cas moins dure et agressive que nos deux premiers albums. Mais ça correspondait à une évolution naturelle.

Espères-tu, avec ce nouvel album, rééditer vos exploits dans les charts ?

Oui, bien sûr. C'est ce que tu espères à chaque fois que tu enregistres un nouvel album. Mais si cette époque était fantastique, je n'en suis pas nostalgique. Je ne suis pas de ceux qui regarde sans cesse en arrière. Plutôt de ceux qui sont intimement persuadés que la prochaine chose qu'ils feront sera encore supérieure aux autres.

Vous avez pourtant récemment sorti «The Radio 1 Sessions», un album qui rassemble des enregistrements de 1982, 1983...

C'était à l'initiative de la BBC. Ça n'était donc pas une sortie officielle de BIG COUNTRY. La BBC édite de nombreuses sessions radiophoniques de groupes qu'elle accueille dans ses locaux. J'imagine qu'ils ont soudain découvert qu'ils pouvaient se faire du fric avec...

Comme réagis-tu à certaines critiques qui prétendent que ce nouvel album est bon, mais qu'il s'ajoute aux autres, sans réellement créer de surprises ?

Ceux-là ne l'ont pas vraiment écouté. Il est pourtant très différent du précédent, «The Buffalo Skinners». La façon dont nous avons composé et joué les chansons est particulière à cet album. Ma voix sonne différemment ; les guitares sont moins présentes. En outre, le songwriting et l'approche des arrangements ont évolué. «Why The Long Face» a une approche beaucoup plus personnelle. Non vraiment, ces deux albums ne se ressemblent pas.

Le folklore écossais est souvent évoqué dans la musique de BIG COUNTRY. Êtes-vous très attaché à vos origines ?

Non, ça n'a rien de primordial. Vous le remarquez avant tout parce que le folklore écossais n'est pas très populaire à l'extérieur de nos frontières ; vos oreilles n'y sont pas habituées. Le folklore américain est par contre totalement intégré à leur musique sans que personne n'en fasse la remarque... Disons que mes origines font partie de moi, et que j'aime faire entendre d'où je viens. Mais je tiens à rester libre par rapport à cet état de fait. Je n'ai pas l'étoffe d'un ambassadeur de l'Écosse.

Dans «Message Of Love», tu chantes «We need a message of love/Something that we can be sure of...».

Nous vivons dans un monde très superficiel. Les gens ont besoin d'autres choses que de slogans publicitaires, ou de fric pour que tout se passe pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Dans «I'm Not Asbamed», tu dis ne rien regretter de ce que tu as fait. C'est sérieux ?

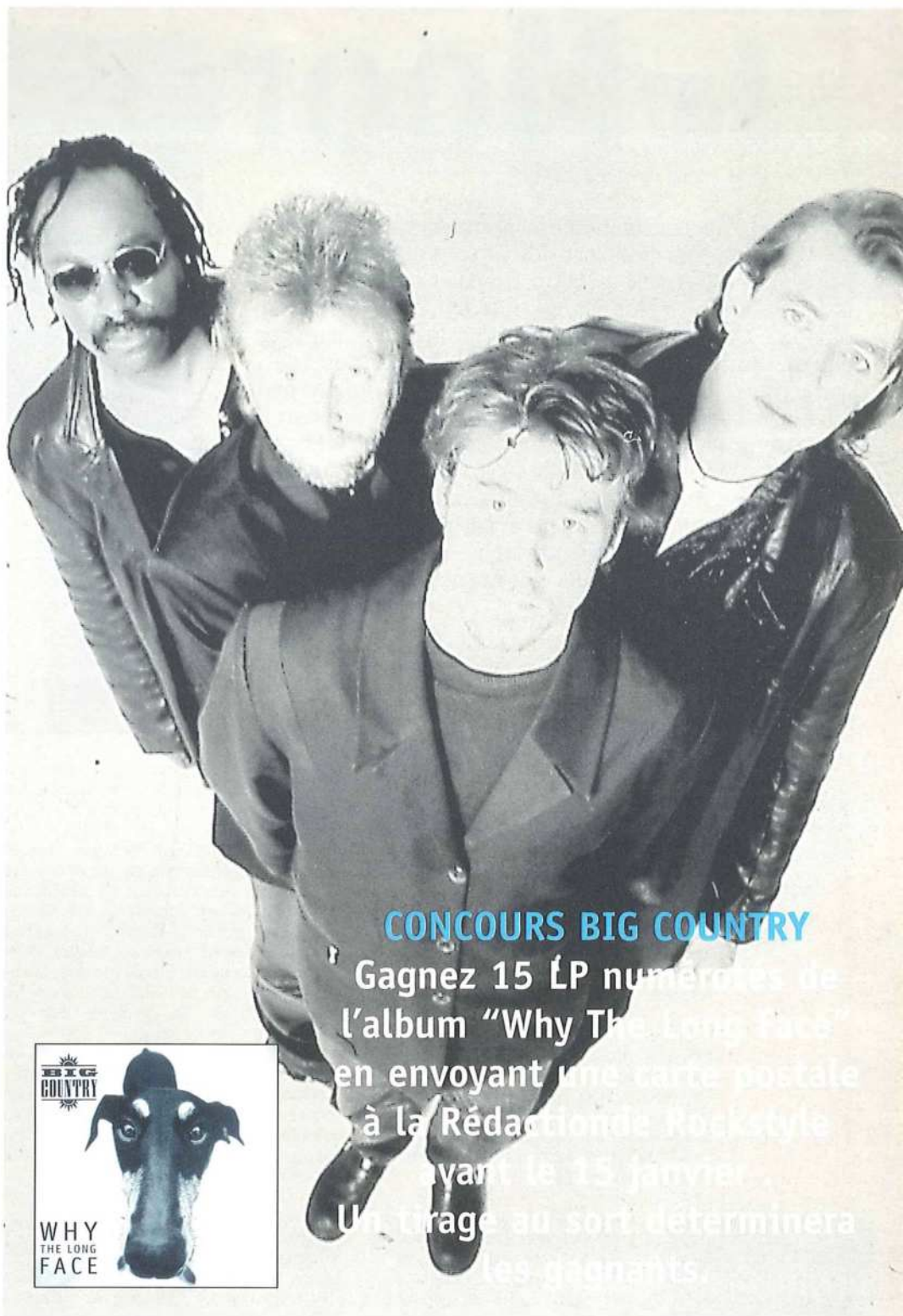
La plupart de mes chansons ne sont pas strictement autobiographiques. Elles traitent parfois de choses que je n'ai pas vécues, même si elles reflètent ma personnalité. Ceci dit, je suis effectivement à peu près heureux de tout ce que j'ai fait.

Lors de votre dernière tournée, vous n'avez pas fait escale en France. Vous nous boudez ?

Non, ne croyez pas ça ! Nous n'avons pas pu nous y produire pour des raisons indépendantes de notre volonté. Mais nous souhaitons sincèrement jouer à nouveau dans votre pays. D'autant que nous ne sommes pas venus depuis plus de deux ans. Notre prochaine tournée européenne est prévue fin septembre. Elle débutera par l'Irlande ; nous devrions tourner en France pour plusieurs dates fin novembre. Évidemment, rien n'est encore définitif...

D'autant que la France est moins populaire à

Les gens ont besoin d'autres choses que de slogans publicitaires, ou de fric pour que tout se passe pour le mieux dans le meilleur des mondes.



CONCOURS BIG COUNTRY

Gagnez 15 LP numérotés de l'album «Why The Long Face» en envoyant une carte postale à la Rédaction de Rockstyle avant le 15 janvier. Un tirage au sort déterminera les gagnants.

l'étranger depuis les fameux essais nucléaires. L'une de tes chansons est d'ailleurs intitulée «Post Nuclear Talking Blues»...

Oui (rires). C'est en effet particulièrement d'actualité. Mon opinion sur la question reflète celle du plus grand nombre : la reprise des essais nucléaires est une décision stupide parce que nous avons suffisamment de connaissance en la matière pour nous en passer. Ça prouve simplement que nous n'avons pas beaucoup de poids par rapport aux décisions de nos gouvernements. Mais ça ne modifie absolument pas mon sentiment envers les Français qui, j'en suis sûr, sont eux aussi contre ces tests.

A ce propos, je crois savoir que Bruce Watson, le guitariste de BIG COUNTRY avait un job de nettoyeur de sous-marin nucléaire avant d'in-

tégrer le groupe...

Oui, c'est tout à fait vrai (rires). C'est bien la preuve que nous sommes tous concernés par le nucléaire. En Écosse comme en France. Chacun doit prendre ses responsabilités.

- DISCOGRAPHIE -

- «The Crossing» (1983)
- «Steeltown» (1984)
- «The Seer» (1986)
- «Peace In Our Time» (1988)
- «Greatest Hits» (1990)
- «No Place Like Home» (1991)
- «The Buffalo Skinners» (1992)
- «The Radio 1 Sessions»
- «Why The Long Face» (Castle/1995)

Ian Moore

Les guiboles fermement plantées dans des bottes texanes, la taille et le poignet parés d'une ceinture et d'un bracelet texans, Ian Moore affiche fièrement la couleur : il est un Texan pur jus. Mais pas un guide touristique ; ne comptez pas sur lui pour visiter religieusement la musique des experts de la six cordes d'Austin, sa ville d'origine, d'Albert Collins à Johnny Winter en passant par Stevie Ray Vaughan. Car outre le blues, Ian Moore ne crache pas sur la soul, le funk et autres... A l'occasion de la sortie de *Modernday Folklore*, son troisième album (dont un live), et de concerts parisiens, il débite son franc-parler de cow-boy, s'emporte, sort de ses gonds... Et c'est tant mieux.

Alors Ian, y-a-t-il erreur sur la marchandise ou es-tu le nouveau leader de la scène d'Austin. L'investigateur d'un renouveau du blues Texan ?

C'est ce que prétendent certains journalistes pour se rendre intéressant et intéresser les gens. Mais à mon sens, il n'y a pas de leader à Austin ; seulement des musiciens ayant chacun leur propre style. D'ailleurs, nombre d'entre eux développent un blues nettement plus conventionnel que le mien. J'aime à penser que je suis moins "la nouvelle révélation d'Austin" qu'un musicien apportant une touche originale au blues traditionnel ; quelqu'un qui ne craint pas de briser les tabous. Parce qu'il faut avoir conscience que le blues a malheureusement un caractère sacré pour certaines personnes. J'essaye de passer outre ces diktats ridicules.

A l'instar de nombreux autres musiciens talentueux d'Austin... Difficile de percer dans une ville autant prodigieuse en virtuoses ?

Oui et non. Il est effectivement difficile d'y creuser son trou. Mais à partir du moment où tu y es apprécié, tu es adopté pour le reste de ta vie. J'ai l'impression que nous avons été définitivement acceptés à Austin.

D'après toi, pourquoi y a-t-il géographiquement des sons blues distincts : le son d'Austin, le son de Chicago, etc ?
Chicago est une ville où il fait froid avec une densité de population importante. Le Texas est plus étendu et macho ; bref les styles changent en fonction de leurs origines géographiques. Comme je suppose qu'en France, il existe des styles musicaux distincts au nord et au sud. Et puis, le Texas est un État particulièrement individualiste. La culture texane est profondément ancrée en chacun de nous. Elle transparait dans notre musique.

Tu es souvent considéré comme un excellent musicien mais qui ne parviendrait pas toujours à se démarquer de références telles qu'Hendrix ou Stevie Ray Vaughan...

Évidemment, je ne suis pas d'accord avec ça. Il serait beaucoup plus facile pour moi de faire des choses simples et basiques ; me contenter de balancer trois accords de guitare, comme certains le font. Mais, comme les peintres ou

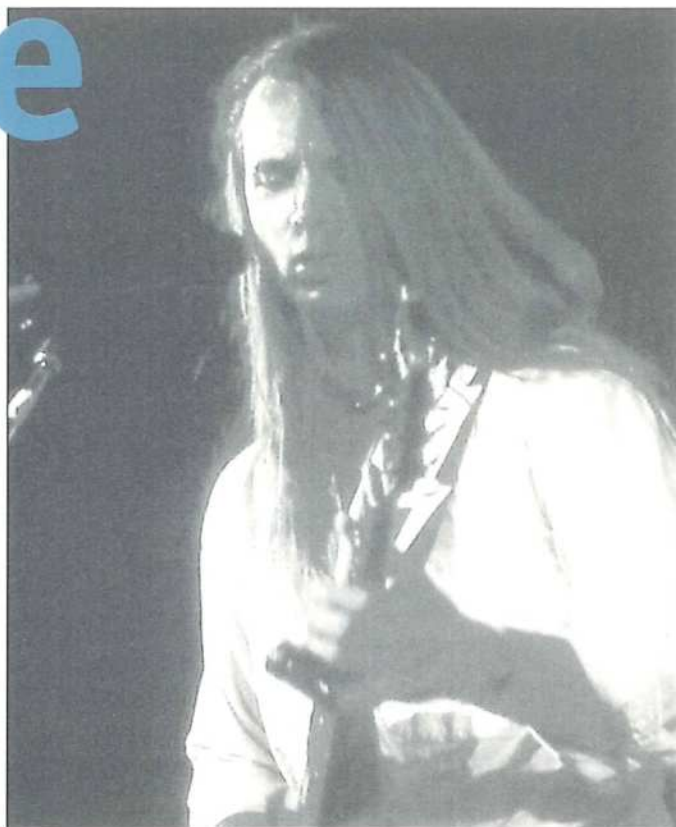
les écrivains, j'accorde une grande importance à l'étude des "maîtres". Je ne suis pas assez prétentieux pour penser que ma musique est meilleure que toute les autres. J'ai donc bien l'intention d'apprendre le maximum de mes aînés pour, ensuite, développer mon propre style. Tout ça est très important pour moi... Et je reste convaincu d'être l'un des musiciens actuels de blues qui s'éloigne le plus de ses "maîtres". Je crois que mes albums s'améliorent chronologiquement. Ce qui est logique : le premier album des Beatles sonne comme beaucoup d'autres de l'époque, tandis qu'«Abbey Road» ou «Revolver» sont des œuvres uniques. De la même manière, Nirvana sonnait à ses débuts comme un paquet d'autres groupes de l'époque. Si tu les avais connus à ce moment là, tu aurais pensé : Nirvana est un bon groupe mais il sonne comme n'importe quel autre. Ce qui, bien entendu, est faux. La différence avec ma musique, c'est qu'elle est influencée par des musiciens plus connus.

Revenons à ta carrière. Tu as commencé la guitare suite à un accident à l'âge de 14 ans...

A cette époque, mes relations avec mes parents n'étaient pas au beau fixe. Ma famille était un peu flippée. Mon père déconnaissait pas mal et ma mère buvait beaucoup. Mon frère et moi étions au milieu de ce tourbillon. Et un jour ma mère m'a rendu fou ; je lui ai sauté dessus, elle m'a repoussé, je suis tombé sur la table, j'ai cassé un verre, un tendon de ma main a été sectionné. C'est pourquoi j'ai laissé tombé le violon, que j'étudiais depuis l'âge de six ans, pour la guitare ; après ça ma mère n'a plus jamais bu !

Autre chose. Est-ce toujours avantageux d'avoir ton physique de beau gosse ?

(Il sort un peu plus de ses gonds) C'est surtout un problème pour vous, les Français !. Vous adorez les vieux croûtons, merde. L'applaudimètre est ici en fonction de l'âge du musicien. Je m'en fous du physique des musiciens. Ce qui m'importe c'est de pouvoir jouer sur scène avec n'importe qui. Si j'avais à faire du bee bop je serais nul, mais en ce qui concerne le blues, le rock'n'roll et le funk, je



peux jouer avec n'importe qui. Et le jour où je ne le pourrai plus, je ne deviendrai certainement pas une espèce de pantin à la East 17, crois moi.

Tu n'est pas très tendre avec la France...

Le problème est que vous avez du mal à accepter le fait que je puisse être un bon musicien de blues tout en étant âgé de seulement 26 ans. Ça vous semble contradictoire. Prenons par exemple Lenny Kravitz. Il est très bon mais il s'attache beaucoup au style. Il porte des vêtements top et des dread locks ; mais si moi je faisais ça, je serais ridicule, de la merde. Lui le fait bien. Je préfère être jugé en tant que musicien. Donc, j'en ai rien à foutre de ceux qui me jugent en fonction de mon âge.

Tu penses donc que le public français a une perception du blues différente du public américain ?

Oui. Me trouver face à un public français est pour moi une nouvelle expérience ; comme être avec une femme pour la première fois... Et puis les Américains sont plus blasés. Ils baignent dedans depuis toujours. Le blues et la soul sont totalement intégrés aux gens. D'ailleurs, beaucoup de groupes viennent en Europe parce qu'ils ne trouvent pas de reconnaissance aux States. Lorsque Charlie Parker jouait du bee bop, personne aux States ne voulait l'écouter. C'est à Paris qu'il a été reconnu. Je pense que la distance qui sépare les deux continents donne une sensibilité différente aux gens. Vous avez apprécié la musique de Parker, et je vous en félicite, parce que nous ne vivons pas dans la même culture. Nous avons des appréciations des choses différentes.

«Vous, les Français, vous adorez les vieux croûtons, merde !»

- DISCOGRAPHIE -

«Ian Moore» (1993)
«Live from Austin» (Epic-1994)
«Modernday Folklore» (Capricorn/Epic-1995)

Gang of four



Cet album fait référence à la manière dont les gens s'expriment dans les talk-shows, et qui leur sert de caïbaris. Pour eux, dévoiler leurs douleurs les plus profondes au grand public remplace les relations personnelles. Les textes des chansons sont très cyniques.

Je ne pense pas. Être cynique, ça veut dire faire les choses sans bonnes intentions. Je trouve déprimante la façon dont se développe la culture. A moins d'être conscient du phénomène de restriction des relations personnelles et des aptitudes individuelles, on ne peut empêcher cette évolution vers un isolement toujours plus grand des personnes. Je crois que nous sommes, plus encore qu'avant 1968, les observateurs passifs du développement de la société. Nous regardons, nous contemplons au lieu d'intervenir. Je ne pense pas que mes paroles fassent preuve de pessimisme - mais plutôt d'un triste réalisme.

Pourquoi être revenus après quatre ans de silence ?
Andy (le guitariste) et moi avons constamment travaillé ensemble durant cette période. Cet album est issu de notre travail sur une musique de film. Nous avons écrit un certain nombre de musiques pour programmes télévisés. Pour nous, Gang Of Four, c'est quand on fait des disques de rock. Dans les années quatre-vingts, quand nous nous retrouvions, nous faisons des disques d'acid house. En tant que producteurs. Les Stereo MC's ont enregistré dans mon studio. Andy a fait le premier album des Chili Peppers. On est très occupés à d'autres choses que le Gang. Nous sommes des musiciens sérieux, pas seulement pop. Nous n'avons jamais été des musiciens pop.

Qu'est-ce qu'un "musicien pop" ?
Par exemple, Duran Duran.

David Bowie est un musicien pop.
Non. Il n'a rien fait de populaire à part "Let's Dance". Il a eu quelques disques dans les charts, c'est vrai. Un groupe pop est un groupe qui aligne ses disques dans les charts, mais dont, dans quelques années, personne ne sera capable de citer un seul titre. Un musicien sérieux a tendance à écrire une musique qui transforme la vie, d'une certaine façon. Dans les paroles, ou la musique, ou la combinaison des deux. Ça va des Beach Boys à Portishead. Un vrai musicien essaie d'écrire quelque chose qui ne soit pas déterminé par l'accueil que lui fera le public.

Tu n'as jamais souhaité le succès ?

Je l'ai souhaité, mais je me suis rendu compte en fin de compte qu'il s'agissait d'un phénomène très complexe. Faisant la musique que nous faisons, nous ne pouvions pas nous attendre à vendre des millions de disques. Les Talking Heads n'auraient jamais cru vendre autant d'albums. Ils ne pouvaient espérer le même succès que Def Leppard, qui à son tour ne pouvait espérer avoir le succès de Michael Jackson. Il y a des échelles dans la conscience de ce à quoi l'on peut s'attendre selon la musique que l'on joue. Notre musique n'est pas accessible à tout le monde. En même temps, les groupes qui se réclament de nous, les REM ou Chili Peppers, ont réussi à vendre des millions de disques.

Est-ce que ça ne te rend pas un peu amer. le fait que ces groupes qui se disent influencés par le Gang Of Four, vendent aujourd'hui plus que vous ne vendrez jamais ?

REM a joué en première partie de nos concerts avant même d'obtenir un contrat chez IRS. Je connaissais Flea (bassiste des Red Hot Chili Peppers) avant même que les Peppers n'existent. Al Jourgensen, de Ministry, avait 14 ans quand je l'ai rencontré pour la première fois. Il m'a remercié il y a quelques années, pour lui avoir dit comment monter un groupe. Je ne crois pas que le fait qu'ils aient vendu des millions de disques rendent la musique de Gang Of Four plus acceptable. Si tu mets tous tes idéaux, toute ton énergie, tout ton talent à faire une musique dont tu sois fier, tu ne comptes pas. Le Velvet Underground n'a pas gagné de royalties avant 1984, soit 22 ans après qu'ils aient publié leur album. Je crois que nous commençons tout juste à gagner des royalties sur nos disques. Il aura fallu 16 ans. Si quelqu'un ne se juge que par la quantité d'argent qu'il peut gagner, et non la qualité de son travail, il peut sombrer très rapidement.

Il ne s'agit pas d'argent, mais de reconnaissance de votre travail par le grand public.
Nous sommes reconnus, puisque REM et les Chili Peppers...

Ils font partie des artistes, pas du public.
Mais j'aime le fait de pouvoir aller dans un bar sans être reconnu. Je n'aimerais pas spécialement être une personnalité. L'autre jour, dans un pub à Londres, deux personnes sont venues me demander un autographe. C'est... agréable, mais ce n'est pas le genre de trucs auxquels j'aimerais avoir à faire face trop souvent. Andy a travaillé avec Michael Hutchence. Voilà : Michael Hutchence ne peut PAS aller dans un pub.

Au moment où vous faisiez vos albums, étiez-vous conscient de leur importance dans l'histoire du rock ? Pensiez-vous qu'ils pourraient influencer

II

est des gens qu'on se doit d'appeler musiciens plutôt que rockers. Jon King, chanteur et parolier de GANG OF FOUR, fait partie de ceux-là : parce que son intelligence dépasse de loin sa bestialité sur scène. Quand au GANG OF FOUR, il semble que l'expression "illustres inconnus" ait été inventée pour eux. Illustres, parce qu'ils furent et sont encore des créateurs époustouflants, modèles de REM et des RED HOT CHILI PEPPERS. Inconnus, parce que leur talent reste confidentiel. Jon King fait le point sur ce paradoxe.

de futurs grands groupes ?

Non. Nous faisons ce que nous avons envie de faire, c'est tout. C'est quand tu ne te contentes plus de suivre ton instinct que les choses tournent mal. Quand tu commences à réfléchir à ce que les gens vont penser de ton album, tu fais des albums de merde.

Mais tu peux faire ta propre musique et en même temps, avoir conscience qu'elle est nouvelle et différente.

Oui, c'est vrai. Nous avons voulu faire quelque chose qui ne ressemble à rien d'autre. Il y a eu une liste des choses à faire et ne pas faire. Je prends des décisions par rapport aux paroles : je ne vais pas utiliser de mots américains, ni d'adjectifs, de références à la nourriture ou à l'argent, de mots se terminant par -ion... Pour ne pas ressembler à tous les autres ! Parce que sur tous les albums tu as "Pensez à la constitution / Car il n'y a pas de révolution..."

Gang Of Four a démarré en même temps que le mouvement punk. Que reste-t-il de l'esprit punk dans la musique que vous jouez aujourd'hui ?
On a commencé en même temps que le punk, mais on n'a jamais eu l'impression de faire partie du mouvement. Je trouve que le punk était très... conservateur. Quand tu écoutes les Sex Pistols...

C'est du Chuck Berry.

Exactement. Si tu n'avais pas les paroles sarcastiques de John Lydon, ce serait du Black Sabbath. Les Sex Pistols sont complètement ringards. Ce n'est que du rock'n'roll. Ce qui est ironique, quand tu penses qu'ils clamaient que le rock'n'roll était mort. Nous, on était plutôt amis avec les groupes de pop, comme les Slits. On jouait une musique qui n'était pas vraiment du rock'n'roll, parce qu'on y ajoutait une espèce de dub reggae - mais ce n'était pas non plus du reggae. On ne ressemblait à personne. Ce qu'on jouait faisait penser à... un boucan monstrueux. Pour moi, l'esprit punk, c'était la mentalité "fuck you" de John Lydon. Et Public Image Ltd. était un groupe beaucoup plus radical que les Pistols.



Anthology

part 1

A lors que l'épouvantable «Free as a bird» (voir encadré), le nouveau vrai-faux single des BEATLES, entâche une légende qui n'avait pas besoin de ça, «Anthology» est sorti dans les bacs. Ce double-album a le mérite de faire revivre les premières heures des Fab Four. La plupart des morceaux, présentés comme des versions alternatives, font le bonheur des fans qui, jusqu'à maintenant, les connaissaient sous forme de bootlegs. Revisitons un peu ce catalogue unique, annonciateur de deux autres volumes à paraître courant 96...



«Abbey Road», le laboratoire des BEATLES, dans lequel travaille encore et toujours l'in-fatigable George Martin. Les BEATLES ne sont plus là, mais lui entretient le jardin secret du studio n°2. Voilà bientôt deux ans que les rumeurs circulaient, annonçant le retour des BEATLES en studio. Récemment, de fortes spéculations ont circulé dans les médias concernant le contenu du projet «Anthology». C'est à la période de Noël que les BEATLES, ou leurs représentants, ont pris l'habitude de livrer un album. L'année dernière, ce fut le «Live At The BBC». Cette année, EMI nous offre le premier volume de la collection «Anthology». Ce double CD (disponible également sous forme de double K7 et d'un triple-LP), contient pas moins de 60 titres extraordinaires. Des inédits et des titres rares, des versions studio alternatives, des enregistrements télé, radio, ou provenant des archives personnelles des membres du groupe. Parmi ces titres, «Free as a bird», une chanson inédite de John Lennon mise en forme par les trois autres

BEATLES survivants.

Le projet «Anthology» comporte également une série de 8 vidéos de 75 minutes chacune, comprenant des documents provenant de diverses sources publiques et privées. Deux autres volumes, «Anthology II» et «Anthology III» verront le jour en 96. L'album «Live At The BBC» nous avait dévoilé la puissance du groupe sur scène. Les BEATLES avaient rôdé tous ces morceaux sur les scènes de Hambourg jusqu'au début de 1962. Le premier tiers de ce nouvel album nous propose d'ailleurs de replonger dans cette ambiance «concert dans les caves». «My Bonnie», le tout premier 45T enregistré à Hambourg en 1961 avec Tony Sheridan, et un instrumental signé Harrison/Lennon, «Cry for a shadow», en sont des principaux témoignages. Pete Best tenait encore sa place derrière la batterie. Puis, vient une série de morceaux plus standards du répertoire des BEATLES, des prises de studio inédites et non retenues pour la commercialisation, quelques ver-

sions live télé et radio également. Les 34 premiers titres nous entraînent jusqu'à Noël 1963, avec des extraits de l'album «With The Beatles». Le second CD commence très fort avec une excellente version live de «She loves you» enregistrée le 4 novembre 1963 devant la Famille Royale. John, avant d'entamer le dernier morceau de cette soirée, lança la célèbre phrase : «Le public du poulailler, tapez dans vos mains. Les autres, agitez vos bijoux». Comme dans chaque disque, une place est laissée à Ringo, qui nous livre ici «I wanna be your man» et «Boys» version live et stéréo. La dernière partie de l'album est constituée en grande partie de démos, de versions alternatives très différentes des disques officiels. On notera également l'importance laissée à l'album «BEATLES For Sale», sorti à Noël 1964. Cet album, souvent considéré comme le moins abouti de tous, ne proposait que quelques titres signés Lennon/McCartney. Ce sont ces titres que l'on retrouve dans des versions expérimentales.



Cette anthologie s'avère être une pièce de choix pour nombre de fans et collectionneurs. Le plus étonnant dans l'histoire des BEATLES, c'est que le nombre d'albums

qu'ils enregistrèrent ensemble au cours des années 60 se limite à 14, chiffre auquel on ajoutera quelques 22 45T. Tout ceci ne représente qu'une douzaine d'heures de musique. Pourtant, les bandes des archives

d'Abbey Road en totalisent plus de 400 ! Monsieur George Martin, please, offrez-nous encore de beaux cadeaux de Noël !

QUELQUES TITRES TIRÉS DE "ANTHOLOGY"

-How do you do it-

Ce morceau est une reprise de Mitch Murray qui, selon George Martin, avait un réel intérêt commercial. Mais pour leur premier 45T, les BEATLES voulaient une composition signée Lennon/Mc Cartney. Martin leur répondit «que le jour où ils écriraient un morceau aussi bien, il serait OK pour l'enregistrer». Finalement, le 4 septembre 1962, les BEATLES enregistrent ce titre dans le studio n°2 d'Abbey Road. Mais le résultat n'est pas génial. C'est un autre groupe managé par Brian Epstein, GERRY & THE PACEMAKERS, qui enregistra finalement ce titre en janvier 63. Cette version devint n°1 dans les hits anglais comme l'avait prédit George Martin...

-I saw her standing there-

«Love me do» était une des toutes premières compositions signées Lennon/Mc Cartney, mais écrite essentiellement par Paul. George Martin décrivait ce morceau comme «un rock'n'roll bouillonnant, qui fonce, chargé d'énergie, irrésistible». Toute cette énergie transpire dès l'intro, avec le décompte de Paul : «1,2,3,4...» A l'écoute des bandes des séances d'enregistrement, on constate que Paul n'effectue ce décompte qu'à la neuvième prise. Dans les précédentes, il se contente de marmonner. Les BEATLES ont du mal à trouver le bon temps et Mc Cartney s'empêtre dans les paroles. On entend Martin faire la remarque à Paul, qui s'esquive en disant : «Ouais, ça va quand même trop vite...».

-Love me do-

George Martin n'appréciait que très peu cette chanson. Il faut bien reconnaître que ce n'est pas ce que les BEATLES ont fait de mieux. L'enregistrement fut plutôt laborieux. Il fallut 15 prises pour avoir la section rythmique. Les voix demandèrent beaucoup de temps également. Mc Cartney jugeait Ringo Starr pas assez bon sur cette chanson, et le

Pas d'accord, messieurs !

Passé encore cette soi-disant Anthology, dont on nous promettait qu'elle fourmillerait d'inédits. Mais on a mal compris : ce n'était pas de chansons inédites dont il était question, mais de versions inédites de compositions déjà connues. Aaaaah, d'accooooord. En tout cas pour ce qui est de ce premier des trois volets annoncés, puisqu'il paraît que le plus intéressant reste à venir. Ben tiens, pouvaient pas le dire plus tôt ? Qu'est-ce qu'ils vont trouver à raconter, la prochaine fois ? N'empêche. Les dites versions sont toujours antérieures à celles qui furent gravées sur le vinyle, car non abouties ni satisfaisantes pour le groupe. On nous parle alors de l'émotion procurée par la découverte des sept, huit étapes de tel titre jusqu'à sa version finale. L'argument lui-même tient debout, mais tous les fans sont-ils spécialistes et passionnés à ce point ? Les Fab Four ont-ils touché avant tout un large public par la richesse doublée de simplicité de leurs compositions et leur look de gentils garçons au début de leur carrière, ou un public de musiciens musicologues aptes à tout décortiquer, tout démonter et remonter comme un vulgaire mécano ? Et même si cette frange de "clients" (puisque c'est comme ça qu'on considère ceux qui achètent aujourd'hui) existe et a toujours existé, a-t-elle, seule, construit la légende ? Allons, un peu de sérieux. Mieux vaut s'enfiler, encore et encore le "Double Blanc" ou tous les disques sortis à partir de "Revolver" plutôt que se pencher sur ces soi-disants trésors de guerre retrouvés un beau matin, quelle chance, dans une malle au fond d'un grenier poussiéreux. Vingt-cinq ans, un quart de siècle tout rond plus tard, en plus ! Le ciel a décidément bien fait les choses et pourtant, les gars n'ont pas toujours été tendres avec lui. Enfin, surtout LUI.

Passé encore sur la version édulcorée du pendant vidéo de l'affaire (c'est le terme qu'on utilise en économie de marché, je crois), qui présente les quatre de Liverpool sous leur meilleur profil. Oublié les frasques, les provocations, les petites phrases, les menaces de mort, les filles même. Oublié Julian Lennon, fils indigne puisque de Cynthia. Bref, le retour à l'image BCBG des premiers jours, quand il fallait rallier toutes les minettes de la terre. Mais qui veut-on convaincre aujourd'hui ? Cette image façonnée costard-cravate n'était, déjà, qu'une façade, une figure de style comme a pu être celle des "ennemis" STONES. Gentils garçons contre sales gosses, jeunes prolos qui en veulent contre enfants gâtés bourgeois, et branleurs en plus.

Mais "Free As A Bird", ça ne passe pas. Déjà, le procédé : prenez la voix du Mort et mixez-la, enrobez-la de matière gluante après avoir laissé mijoter (ou macérer ?) des années durant. Si vous n'avez plus rien de comestible au frigo, servez-vous directement dans ses réserves, au Mort. De toute façon, elles ne serviront plus. Et pis, faut pas gâaaaaâcher. N'oubliez pas d'arracher le cœur, et de garder la substantifique moelle qui rapportera. Signez l'œuvre Lennon, Mc Cartney, Harrison et Starr. La veuve emmerdera pas, elle a rien contre, la veuve. Elle a jamais rien eu contre. Elle a elle-même déjà chié des disques posthumes, et pris des films super 8 perso, tournés en vacances, pour faire des clips.

Là est le pire. Là on ne rit plus. En osant faire "Free As A Bird", morceau de Lennon pour Lennon ; en osant le sortir, Mc Cartney, Harrison et Starr ont ramené les BEATLES au niveau d'OFFSPRING... Non seulement tous, les trois bouffons et LUI, sont morts il y a vingt cinq ans mais LUI est disparu une deuxième fois, à jamais, il y a ... quinze ans. Encore un compte rond, de ceux qu'on a l'habitude de fêter. Si en plus le destin les aide...

(Jean-Philippe Vennin)

Quelques anecdotes sur les BEATLES

- Paul a, encore collée sur sa basse Hoffner, la liste des chansons interprétées lors du dernier concert des BEATLES en 1966. Cette basse a été achetée à Hambourg pour 30£.

- La «Mother Mary» dans la chanson «Let it be» n'a rien à voir avec la Sainte Vierge, comme le veut la légende. Elle fait simplement référence à la mère de Paul, qui lui est apparue dans un rêve.

- A l'époque de l'écriture du film «Help», les BEATLES demandèrent que soient ajoutées des scènes aux Bahamas et en Autriche. Afin de pouvoir bronzer et skier.

- En 1967, le promoteur new-yorkais Si Bernstein offrit 1 million de dollars aux BEATLES pour rejouer sur scène lors d'un concert unique. En 1976, son offre était de 230 millions de dollars !

- Selon le «Livre Guinness des Records», les ventes mondiales des BEATLES en 1985 dépasseraient le milliard d'unités.

- Dans les 2 semaines qui suivirent la sortie de «I Want To Hold Your Hand» - 1^{er} N°1 du groupe au USA - les ventes moyennes dans la ville de New-York étaient de 10.000 unités à l'heure.

- Le premier instrument de Paul était une trompette qu'il échangea par la suite pour une guitare parc que, selon Paul, "je me suis dit que je ne pourrais pas chanter du Rock&Roll avec cette chose dans la bouche".

- A la demande de John, "A Day In The Life" (le dernier titre de l'album Sgt Pepper...) contient un sifflement d'une fréquence de 15 kilo-cycles, uniquement audible des chiens et destiné à les rendre fous.

- La chanson "Lucy In The Sky With Diamonds" ne fait pas référence au LSD. John l'a écrite après que son fils Julian soit rentré de l'école avec un dessin représentant sa camarade Lucy O'Donnell, âgée de quatre ans, volant dans le ciel et entourée d'étoiles. Lorsque John lui demanda ce que représentait son dessin, Julian lui répondit : "c'est Lucy, dans le ciel avec des diamants".

- Le prix du billet pour le concert des Beatles au Shea Stadium en 1965 était de 5\$ auxquels il fallait ajouter 65 cents de taxes diverses. Lors du concert, devant 56.000 fans, les Beatles jouèrent 12 chansons en 30 minutes et quittèrent le stade dans une voiture blindée.

- Les Beatles enregistraient souvent plusieurs titres en une journée. Tel fut le cas le 14 juin 1965 lorsque "Yesterday", "I'M Down" et "I've Just Seen A Face" furent mis en boîte en moins de huit heures.

- En 1995, un consortium d'hommes d'affaires américain a offert à Paul, George et Ringo la somme de 33.330.000\$ d'avance chacun pour juste 10 concerts aux Etats-Unis. Sachant qu'un concert dure environ 90 minutes, chaque Beatles aurait touché 37.036\$ par minute. Les 3 refusèrent l'offre, indiquant qu'ils ne pouvaient jouer sans John.



11 septembre 1962, on fit d'autres prises avec le batteur de studio Andy White, qui joua également sur «P.S. I love you». Ringo se trouva relégué au tambourin. «Love me do», avec «P.S. I love you» en face B, arriva dans les bacs le 5 octobre 1962. Le disque se plaça 17^{ème} dans les charts anglais, rien de très bouleversant, d'autant que ce relatif succès était dû au fait que Brian Epstein en avait lui-même acheté dix mille exemplaires !

«Eight days a week»

Extrait du 33T «BEATLES For Sale», sorti en 45T aux Etats-Unis. Les meilleurs titres que

George Martin souhaitait sortir en 45T étaient «No reply», «I'm a loser» et «Eight days a week», début de la face B de l'album. «Eight days a week» se distingue par une astuce trouvée en studio. : souvent les disques finissaient par une baisse progressive du volume sonore. Ici, on inversa l'idée ; ce fut la première chanson pop avec une intro à la montée sonore progressive. George Martin aimait ce procédé très simple, mais ô combien efficace !

Documentation : «Recording Sessions» de Mark Lewisohn / «L'Art des Beatles» de Mark Heastgaard.



John Wetton

par

lui-
même

Bassistes-chanteur de King Crimson, UK puis Asia, John Wetton avait plané sur les décennies 70 et 80 en même temps que ces trois groupes phares du rock dit progressif, ou mélodique. Ayant disparu de la circulation depuis une dizaine d'années - excepté un come-back raté avec Asia et une paire d'apparitions solo -, il nous est revenu ces dernières semaines en ouverture de la tournée européenne de Saga. En petit comité : lui et une guitare acoustique. Après un abord méfiant de part et d'autre, l'homme s'est révélé infiniment gentil et, sans aucun doute, sincère. En fait, c'est une profonde mutation qui s'est produite en lui, tant musicalement qu'humainement. C'est ce qu'il nous raconte...

"Ça a été une bonne idée pour moi, de tourner avec Saga. A plusieurs niveaux. D'un point de vue professionnel, j'avais passé deux ans à faire "Battle Lines", ce qui a été plus long que je le pensais. J'ai tourné en 94 au Japon, et je ne pouvais trouver quelqu'un en Europe ayant suffisamment confiance en mes capacités de faire des concerts. J'en ai fait quelques uns en Amérique et au Québec, et je ne pouvais toujours rien faire en Europe. Je n'y avais pas joué depuis sept ans, et sans doute... douze en France, je crois. Tourner avec Saga s'est fait à l'initiative de notre label commun aux Etas-Unis et m'a donné l'occasion de rejouer devant un public qui est celui de Saga, bien sûr, mais qui n'est pas très différent du mien. Assez similaire, même, vu mon passé avec King Crimson, Asia... Cela m'a donné une bonne opportunité de me replacer "sur le marché", duquel j'étais absent depuis un long moment. Ça a été bon d'un point de vue personnel également, parce que très peu de gens pensaient que je serais capable de jouer pendant vingt-quatre jours, à cause de ma voix qui, d'après eux, ne tiendrait pas. Mais tout est OK et j'ai prouvé que j'en étais capable. Il y a un proverbe qui dit "If you are unemployed, you will never get work !" (rires). Tu DOIS sortir et chercher un travail. Quelqu'un t'en proposera forcément. C'est chouette pour moi, après tout ce temps passé en studio, de me retrouver sur scène, devant un public... Et ça me paraît meilleur que ça n'a jamais été auparavant. Pour ça, j'ai arrêté de fumer, et je me demande comment fait Michael : à chaque fois que je le croise, il a une cigarette à la bouche ! (rires) Tout ça a pu paraître étrange à certaines personnes mais pour moi, c'est naturel. Très naturel.

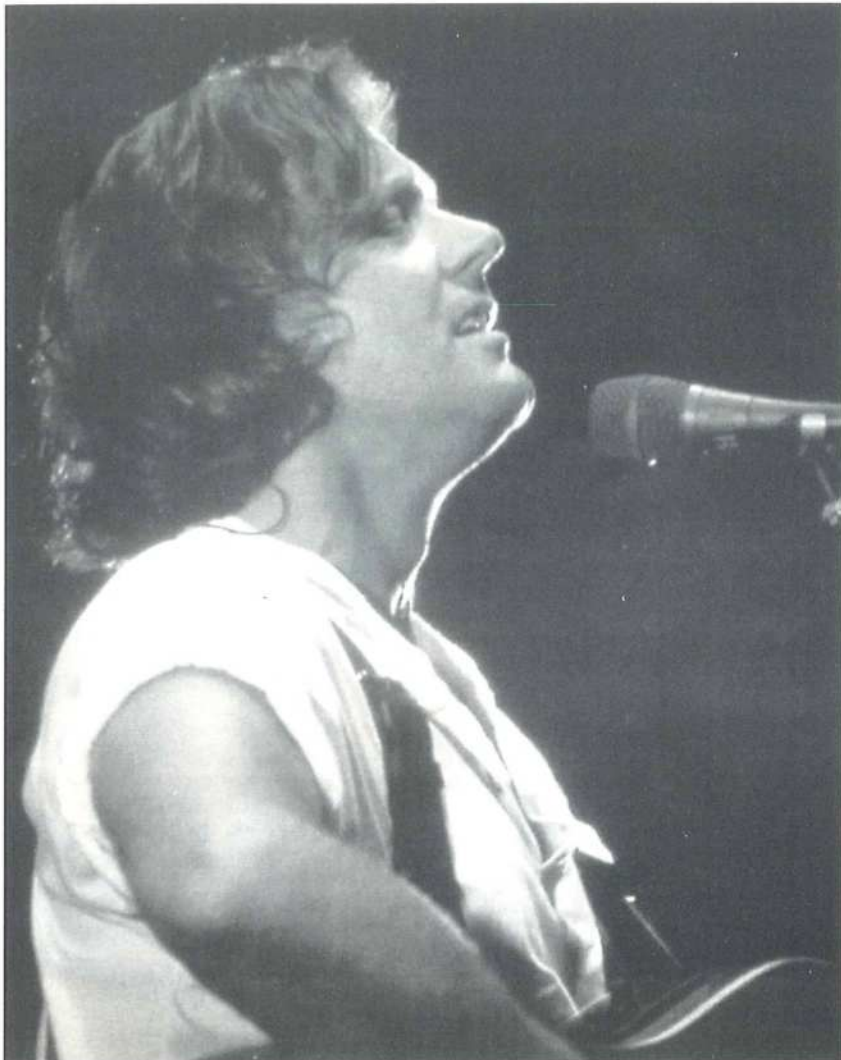
Jouer en acoustique, seul avec ma guitare, je l'ai fait pour deux raisons. D'abord, parce que la tournée passe par de très petites salles, et que l'espace est réduit sur scène. Ensuite, parce que je voulais prouver que ça pouvait marcher ici aussi, après l'avoir fait en Amérique. Là-bas, ça a marché parce que j'expliquais aux gens, au début du show, qu'ils allaient entendre le squelette de chaque chanson. Les versions jouées pouvaient leur sembler différentes de celles qu'ils connaissaient, mais c'était en fait les versions premières, de base. Et cela leur a plu, apparemment, car l'émotion et l'histoire des chansons étaient beaucoup plus fortes ainsi. On dit souvent qu'on se sent plus en confiance avec un groupe derrière soi, mais je n'ai plus besoin de ça.

Quand j'ai rejoint King Crimson, c'était le groupe dont je rêvais de faire partie. Et quand cette "version" du groupe a commencé à exister, Bill Bruford et moi pensions que ce serait pour toujours ! Nous étions très

motivés et avons travaillé très dur. Et une fois terminé "Red", l'album, j'ai pensé : «Oui, c'est celui-là. C'est le disque que nous devons faire.» Ça reste aujourd'hui mon préféré, je peux l'écouter tout le temps ! Mais en 74, deux ans après que nous ayons commencé ensemble, tout était fini. Et je me suis retrouvé planté là, en colère, frustré... Ce n'est pas moi qui suis parti ou un autre, c'est l'ensemble qui s'est dissout. King Crimson est réapparu en 1980, je crois, mais ça n'a plus jamais été pareil, ce fut même complètement différent, selon moi. Mais cette expérience reste la plus heureuse que j'ai connue dans un groupe. Ce fut une période très satisfaisante. La musique était géniale, le son était génial et les gars étaient tous très intéressants, même si c'était parfois difficile de s'entendre. Le contact était très bon avec Robert Fripp, vraiment au top, et il l'est toujours. Nous parlons encore davantage maintenant que quand nous jouions ensemble. Nous parlons plus que nous ne l'avons jamais fait en trente ans ! (rires)

J'ai vu King Crimson en concert cette année, au Royal Albert Hall, à Londres. L'une des choses que j'ai le plus ressenties est le peu de communication qu'il y avait entre le groupe et le public. Adrian Belew était le seul qui semblait jouer pour le public. Il n'y a eu de réel contact que lors de la toute dernière chanson qu'ils ont jouée, "Walking on Air", je crois. Le reste du temps, j'ai trouvé qu'il y avait trop de distance, comme un mur entre les musiciens et la salle. C'est ce que j'ai ressenti, en tout cas. Sinon, la musique était plus... je ne dirais pas commerciale, mais... structurée. C'est ça, structurée. Plus que je m'y attendais. Je dirais qu'elle ressemblait à un chaos total, qu'elle semblait pouvoir leur échapper à tout moment... Mais à chaque fois, dans ce chaos, comme ils s'approchaient du point limite, tout semblait pouvoir arriver mais ils récupéraient la situation d'un coup, hop !... Et juste après, ils étaient capables de te balancer une ballade toute simple, tranquillement. J'ai adoré ça. Les temps ont changé, je crois qu'il était plus facile de jouer ce genre de truc pendant les seventies. Je ne sais pas pourquoi, mais les gens semblaient être plus ouverts à cette espèce de... désorganisation. Aujourd'hui, il y a tous ces groupes comme Dream Theater, qui font aussi une musique très technique. Ce n'est pas ma tasse de thé, mais je crois comprendre pourquoi ils sont populaires. Ils sont très bons dans ce qu'ils font, autant qu'a pu l'être King Crimson. Ils représentent une sorte d'alternative à ce qui marche en ce moment, et un certain retour au rock progressif des années 70. Cette sorte de fusion avec le Métal est logique car quelque part, il y a toujours eu un lien entre ces musiques. Beaucoup de guitaristes de heavy-metal ont toujours aimé le progressif, et rêvé de faire partie d'un groupe progressif. Je ne suis pas fan, ni de Métal, ni de progressif aujourd'hui, mais tout ça est bien... Je suis sans doute trop vieux maintenant. Si j'avais vingt-et-un ans, j'apprécierais sans doute Dream Theater car quand j'avais cet âge-là, j'étais dans des trucs fusion style Herbie Hancock, Mahavishnu Orchestra, Miles Davis... Cette sorte de funk jouée par des musiciens fantastiques. Je crois qu'on peut transposer ça aujourd'hui avec des gars comme Steve Vai, par exemple.

Si Robert me demandait, maintenant, de rejoindre King Crimson ? Encore faudrait-il qu'Adrian Belew soit parti, pour ça ! Et puis, il n'y a pas beaucoup de chant dans leur musique, en ce moment... Et ils ont déjà deux bassistes ! (rires) Sérieusement, je ne



sais pas ce que je ferais. Non, je ne sais pas...

Après King Crimson, UK est arrivé comme une solution de remplacement dans ma vie. Et je n'ai jamais retrouvé la même chose, les mêmes sentiments. Il y eut de bonnes, de très bonnes périodes. Mais à cette époque, vers 78-79, les choses étaient en train de changer complètement autour de nous. Nous étions sur le point de passer à une autre décennie et ce changement allait être très important aussi en matière de musique. Il y avait désormais le punk d'un côté, la disco de l'autre... En fait, UK est arrivé trop tard. C'était un groupe qui aurait dû exister trois ou quatre ans plus tôt. Et l'histoire s'est très vite terminée... jusqu'à maintenant. Car nous allons faire un nouvel album de UK, avec les membres d'origine du groupe : Bill Bruford, Allan Holdsworth, Eddie Jobson et moi-même. Il sortira l'année prochaine, et il y aura peut-être une petite tournée ensuite...

J'étais malgré tout très heureux au moment d'entamer les égyptes. En extase ! Avec Asia, j'avais tout ce que je voulais : une nouvelle et enthousiaste maison de disques (NDLR : Geffen), les musiciens avec lesquels j'avais envie de jouer (NDLR : Steve Howe, ex-Yes ; Geoff Downes, ex-Buggles et Yes ; Carl Palmer, ex-Emerson, Lake & Palmer), moi au micro, et de bonnes chansons. Je ne me doutais pas à quel point les choses allaient horriblement mal tourner ! (rires) Auparavant, les gars d'Atoll, des Français, étaient venus me trouver pour me demander de produire leur album. J'ai dit OK, je suis allé chez eux, écouter leur matériel, ils sont venus chez moi en Angleterre et nous avons

commencé à travailler. Et finalement, avec l'aide de Polydor France, nous avons enregistré ensemble, à Paris, trois chansons que j'avais composées. Chez Polydor, ils ont dit qu'ils n'aimaient pas et n'en ont pas voulu. Un an plus tard, avec Asia, j'en ai vendu huit millions, de ces trois chansons ! (rires) Et puis, en 93, j'ai reçu un fax de Bernard Gueffier, de Muséa, qui me demandait si je ne voyais pas d'objections à ce qu'il utilise les bandes pour mettre les chansons comme bonus tracks sur un CD d'Atoll. Je lui ai répondu qu'il n'y avait pas de problème, à condition qu'il explique bien sur le disque que ces titres avaient été enregistrés en trois jours, et sur un huit pistes ! (rires) Pas que les gens croient que c'était le résultat de quatorze années de travail ! (rires) Ils étaient de Metz, je crois, Atoll. Et je ne sais pas du tout ce qu'ils sont devenus.

Avec Asia, donc, nous avons eu tout de suite une paire de hits, et tout est alors devenu un gigantesque business. Quand tu vends beaucoup dès le début, ta maison de disques investit beaucoup sur toi, tu te retrouves prisonnier d'un système, d'une structure. Et si le deuxième album ne se vend pas aussi bien que le premier, alors... gros problème. Et j'ai eu ce problème. J'ai eu ce tort... J'étais le fautif, j'étais le problème. Très mauvais, tout ça... J'ai retenté le coup avec ce groupe en 89 et 90, mais c'était... c'était comme un cheval mort à traîner... Ça n'était plus du tout la même chose (NDLR : John s'était une première fois "absenté" du groupe en 84, remplacé le temps d'une tournée par Greg Lake. C'est ensuite que Steve Howe mit les bouts à son tour).

C'est à ce moment que j'ai décidé de faire quelques changements dans ma vie. J'ai arrêté un certain nombre de choses que j'avais l'habitude de faire, j'ai cessé de boire, de fumer... Et j'ai voulu revenir à une musique avec laquelle j'aurais un vrai contact émotionnel. Il y a toujours de l'émotion dans la musique, mais cela faisait un moment que les choses que j'enregistrais ne m'en procuraient plus suffisamment. Et je me suis dit qu'il me suffirait peut-être de jouer seul, avec un piano ou une guitare. Au cours des dix dernières années, j'ai vu beaucoup de concerts, mais très peu m'ont apporté ne serait-ce qu'un peu d'émotion. J'ai vu la plupart des grands shows comme ceux de Pink Floyd et en sortant de là, je m'apercevais que je ne savais rien de plus de ces gars qui étaient sur la scène. Que c'était une perte de temps pour moi d'aller à ces concerts, car je n'y trouvais pas ce que je recherchais. Et puis j'ai vu des gens comme Joni Mitchell, puis Don Henley, des Eagles. C'était génial ! Eux ne faisaient que chanter des chansons, sans rien autour. Pas de super production, de grand spectacle... Mais c'était émotionnellement grand ! Les gens en ont assez, depuis quelque temps, des musiques faites à partir de programmations, de samples, et tout ça... Au cours des cinq dernières années, je n'ai pas fait une seule interview radio sans qu'on me demande à la fin de chanter une chanson, seul avec ma guitare. Je suis allé aussi en Californie. Là-bas, il y a ce qu'ils appellent "The National Academy of Songwriters." Et tous les ans, ils font un concert dans lequel celui qui a écrit une chanson vient, et la chante, seul, devant deux cents autres songwriters. Pas la personne qui l'a enregistrée, celle qui l'a écrite. C'était... tellement bien ! Tu redécouvres dans ces conditions le vrai sens de chansons que tu connais pourtant très, très bien. Il y avait une fille qui avait composé un hit pour Bette Midler. Et elle la chantait merveilleusement bien, seule au Grand Piano. Elle a raconté comment elle l'avait écrite, et c'est à ce moment que m'est

Je pense être mieux maintenant que je l'étais il y a dix ans.

venu le vrai sens de la chanson. C'était brillant. Il y a une force terrible dans le fait que celui qui a écrit une chanson chante cette chanson. On se rend compte qu'il n'y a pas besoin de superproduction, pas besoin de big band. L'idée de la chanson est tellement mieux mise en valeur ainsi... Et ce que j'ai ressenti en sortant de là, c'est qu'il ne me servirait vraiment rien de continuer avec Asia. Je me sens parfaitement mieux maintenant que je sais ne plus avoir à me cacher derrière un groupe. Et c'est un sentiment très agréable de savoir que je me moque de jouer pour vingt personnes, deux cents personnes ou n'importe. Ce qui est important, c'est que je me sens bien. C'est la principale différence avec ce que c'était devenu, avant. C'est LA différence. Il y a une dizaine d'années, si on m'avait demandé de jouer ici, seul avec ma guitare, je ne l'aurais pas fait. D'un point de vue personnel, cela représente un grand pas. Je pense être mieux maintenant que je l'étais il y a dix ans. Un grand changement s'est opéré en moi, et j'apprécie cela énormément."



Vingt ans, cela fait vingt que THE STRANGLERS répandent leur rock bien spécial qui les fait reconnaître entre mille. Avec l'arrivée en 1990 du nouveau chanteur Paul ROBERTS et l'entrée officielle dans le groupe de John ELLIS à la guitare, l'équipe des hommes en noir a flotté un peu puis a su trouver un nouveau souffle et étonner avec «About Time». Entretien avec Jean-Jacques BURNEL, le félin bassiste leader de toute cette histoire, avec des interventions de Paul et de John :

En quoi le changement de line-up, il y a cinq six ans a-t-il changé quelque chose ?

Jean-Jacques BURNEL - Ça n'a pas changé grand chose ça les stranglers changent tout le temps. En fait, depuis 20 ans peut-être, les Stranglers, c'est cinq ou six groupes différents. Nous avons cherché des styles, exploré un peu, parfois ça a été plus réussi que d'autres, il y a eu au moins cinq ou six différentes périodes dans les Stranglers. Un changement de line-up ne va pas forcément changer le son et vice-versa.

Le départ de l'ancien chanteur a-t-il fait bésiter les membres qui restaient par rapport à la continuité du groupe ?

JJB - Non. Moi seul ai eu des doutes. Lorsque Hugh est parti, John jouait déjà dans le groupe de temps à autres depuis 1979, il a toujours été un complice. Paul nous suit depuis 1977, il connaît toute l'histoire du groupe et la plupart des chansons par cœur, mieux que les membres. Donc l'évolution s'est faite très facilement. La seule question était «est-ce que ça vaut la peine de continuer ?». Et bien sûr, ça valait la peine de continuer vu que d'abord le

nom m'appartenait, que j'avais chanté un tiers des morceaux et que Hugh ne jouait pas beaucoup de guitare à la fin. Est-ce qu'une équipe comme Marseille OM change de nom juste parce que Papin quitte l'équipe ?

Les Stranglers : groupe d'amis ou simplement une association de musiciens ?

JJB - Ce n'est pas seulement un groupe d'amis. C'est un groupe de gens de même esprit qui ont une mission. La mission, c'est d'abord de préserver l'ouverture d'esprit sur toutes les possibilités et d'essayer de provoquer un peu de pensée et de sensualité à travers la musique. Nous voyons que la musique, de nos jours, c'est seulement l'image. Si tu grattes la surface, il n'y a rien. Avec les Stranglers, si tu grattes, tu trouves une autre peau, les Stranglers, c'est comme un oignon.

Sur l'album, quel sens peut-on donner au titre : "About time" ?

JJB - "About Time", c'est un jeu de mots. Ça veut dire "il était temps" ou "il est temps" or ça veut dire "au sujet de temps, "concernant

le temps. Le jeu de mots est commode parce qu'en fait, tous les deux ont un sens.

Comment s'est passée la composition de cet album ?

JJB - La composition, c'est toujours une personne a une idée et dès que cette idée arrive au sein du groupe, elle est transformée ou elle n'est pas acceptée, parfois il y a des idées qui ne touchent personne donc on les laisse tomber dans une boîte. C'est toujours collectif. Et si quelqu'un a une étincelle, si l'idée est acceptée, nous sommes comme des loups, on se jette dessus comme sur une carcasse et on la dévore.

Vous avez traversé depuis le début différents courants musicaux, tu dirais que vous les avez plutôt suivis, subis ou créés ?

JJB - Nous n'avons jamais été conscients de suivre quoi que ce soit bien qu'il y ait eu parfois une synchronicité avec ce qui se passait en dehors. Par exemple, en 75-76, lorsque l'on n'avait pas encore de contrat et que nous tournions dans les pubs, il y avait le nouveau mouvement punk et les seules choses en

the stranglers

commun que nous avons avec eux, c'était les cheveux courts, d'ailleurs les Clash sont venus nous voir et ils avaient encore les cheveux longs à l'époque, les Pistols aussi. Mais nous, on avait les cheveux courts, on ne portait pas de patte d'éléphant et on chantait des morceaux courts. Plus tard dans les années 80, nous étions le premier groupe, punk d'abord, à avoir des synthétiseurs et des ordinateurs, cela nous a permis d'explorer le côté synthétique de la musique. Et en fait je crois que nous étions le premier groupe à se servir de synthétiseurs et de guitares acoustiques, les guitares acoustiques, c'est venu au début des années 90, dix ans plus tard. Nous on s'en servait déjà avec des synthétiseurs dans "Feline".

Il y a toujours eu dans votre discographie une unité de son et de composition, d'où cela vient-il ?
 JJB - Ca tient d'abord, je crois, à l'humanité des individus concernés. Bien que l'on essaye différents styles de musique ou différentes voies musicales, c'est les mêmes personnes qui écrivent les morceaux. Stylistiquement, ce sont les mêmes personnes qui jouent de la batterie, de la basse, des claviers, et souvent la même personne qui chante. Maintenant, c'est vrai que côté guitare, nous avons un guitariste beaucoup plus performant que Hugh et qui écrit énormément de chansons, John. Et aussi Paul. Au lieu d'avoir deux personnes qui amènent les morceaux et deux autres qui les peaufinent, nous avons trois ou quatre personnes qui créent les morceaux. Alors cela nous donne beaucoup plus de richesse en composition. Et d'ailleurs "About Time", c'est l'album le mieux reçu de toute notre carrière. C'est pas la plus grande vente, mais c'est le meilleur accueil en vingt ans.

Est-ce qu'il vous est déjà venu à l'idée d'édition un CD Rom. est-ce que vous vous intéressez aux nouvelles technologies ?

John Ellis - Le problème avec le CD Rom, c'est que cela coûte très cher à réaliser. Je crois que pour le moment, beaucoup de gens se jettent dessus simplement pour dire qu'ils ont un CD Rom. Pour les Stranglers, si nous devions en faire un, nous aimerions faire quelque chose de plus créatif que juste des clips de nos chansons.

JJB - Ceux qui sont sortis pour l'instant ne sont pas très bons. On voudrait faire quelque chose de très bien et on ne fait pas une course pour être les premiers. Vu que c'est une question de moyens très importants, la façon de combattre le problème des moyens, c'est d'être créatif et de prendre son temps, mais nous sommes prêts à le faire. On est activement en train d'en discuter en ce moment.

Vous avez une réputation de mauvais garçons, est-ce toujours aussi vrai ?

JJB - Ca n'a jamais été aussi important que ça a été mentionné. Personne n'aime la violence mais nous n'avons pas été intimidés par elle non plus. Quand nous avons commencé, il n'y avait pas de public pour les Stranglers, pour le genre de musique que l'on faisait à l'époque, il nous fallait créer ce public. Parfois, il fallait se mettre dans la gueule des gens, quand on se faisait huer, jeter de scène ou quand les flics étaient appelés par le propriétaire de la salle pour nous éjecter, on continuait. Donc on a eu une éducation très dure et brute. Alors maintenant on a un sens de "mission" que beaucoup d'autres groupes n'ont pas été obligés de trouver en eux.

Boy George a dit des Stranglers que c'était des hippies qui s'étaient fait couper les cheveux pour faire du blé ?

JJB - Peut-être on avait un certain côté hippie, oui, parce qu'on était idéalistes et qu'on avait des idées presque missionnaires. Mais je crois que les punks étaient des hippies, ils étaient idéalistes, ils étaient des hippies avec des cheveux courts. Pour faire du blé, oui, on joue, on essaye de vendre des disques pour faire du blé, c'est sûr. Mais heureusement, jusqu'à maintenant, ça n'a pas été la première motivation sinon on aurait pas fait la moitié des choses qu'on a faites, on aurait léché beaucoup plus de culs, on aurait pas fait autant de bêtises suicidaires commercialement, on aurait pas donné des centaines de milliers de singles, les donner au lieu de les vendre. On a fait tout ça. Et même quand on a eu des creux dans notre carrière, nous n'avons pas abandonné ce que l'on faisait parce qu'on y croyait toujours.

Comment vous était venu le nom de Stranglers (étrangleurs) ?

JJB - En 1974, c'était à l'époque du film "The Boston Strangler", on débutait et c'était un nom assez dur qui restait dans la cervelle. A l'époque, c'était plein de groupes sans l'article "the" comme Queen, Kansas, tous ces groupes comme maintenant d'ailleurs, Blur, Oasis, mais nous, on voulait être "THE".

Comment est-ce que vous voyez l'émergence de la nouvelle pop anglaise, avec des groupes comme BLUR ou OASIS ?

Paul ROBERTS - C'est très "british", je ne pense pas que cela convienne particulièrement pour l'Amérique. Je trouve qu'il y a des choses intéressantes mais je ne pense pas que l'on puisse réellement comparer certains de ces groupes avec les KINKS ou les BEATLES.

JJB - On a déjà tout entendu dans les années 60 quand on était gosses. On a acheté nos premiers disques des YARDBIRDS ou des KINKS, après on a vu les phénomènes à la fin des sixties avec le bluesboom anglais, la

Les Stranglers ont un fan-club français officiel :

S.I.S. France

c/O Eric DOCHEZ

11 Quater rue Durin

59300 VALENCIENNES

**Envoyer une enveloppe timbrée
pour tous renseignements**

musique psychédélique alors on a déjà vu tout ça. Les kids qui ont seulement 16-17 ans, ils n'ont pas entendu ça à part à travers les disques, ils n'ont pas vécu ça donc pour eux, BLUR c'est nouveau. J'aime bien ça mais ce n'est pas un nouveau mouvement, ils sont les premiers à l'admettre. Ce n'est pas des mouvements qui viennent de la rue aussi spontanément qu'avant. Ils sont beaucoup moins naïfs que nous. A côté, il y a de très bons groupes qui ne vont pas réussir car il faut être beaucoup plus cynique qu'avant.

J.E. - Je me trompe peut-être mais je pense qu'aujourd'hui, c'est dominé par le marketing et par les maisons de disques. Il y a une autre différence, les nouveaux groupes sont plus au courant de ce qu'il faut faire pour faire avancer leur carrière, il y a un nouveau professionnalisme.



Est-ce que les membres des Stranglers ont d'autres activités musicales ?

JJB - Oui, on fait plein d'autres trucs, John a fait beaucoup de musiques de télévision, il travaille aussi pour des expositions de peinture, il a une très belle complicité avec plusieurs peintres. Paul aide des groupes à se produire en Angleterre et écrit des morceaux pour eux, et moi, je continue à faire des productions.

- DERNIER ALBUM -

«About Time»

(When! / Castle Communications-1995)



OZZY OSBOURNE

Ozzy n'a pas encore une âme de retraité. Confisquez-lui son micro et ses camarades de jeu : il s'emmerde. Trois petites années après nous avoir fait ses adieux, il revient avec un nouvel album, «Ozzmosis». La légende erre dans les couloirs d'un palace parisien, ses bracelets clinquant au rythme de sa démarche balourde et hésitante. Dès la première question, «Ozzy le tourmenté» s'emballe, régurgite dans l'urgence un flot de paroles...

Après la tournée «No More Tours» en 1992, tu déclarais que tu mettais un point final à ta carrière...

A ce moment là, c'était effectivement ce que j'avais décidé de faire. Je ne pouvais plus continuer comme je le faisais. Je possédais tout ce dont je rêvais, le succès, l'argent... mais je n'en profitais pas. Travailler était mon unique occupation. Ecrire des chansons, les enregistrer, et partir en tournée. J'étais pris dans un tourbillon infernal. Si bien que je ne savais plus dans quel but je m'agitais sans cesse ; où j'allais et pourquoi. Pour couronner le tout, je ne m'amusais plus guère. Et il arrive un moment où il faut savoir prendre du recul pour continuer à écrire de bonnes chansons. C'est pourquoi, pour la première fois de ma carrière, je me suis accordé un break. Je le pensais définitif. Je ne voulais plus vivre dans la frustration causée par des obligations

inhérentes à mon métier. Il me fallait trouver une nouvelle motivation ailleurs. J'ai donc retrouvé mon chien, ma femme, mes enfants, ma moto, mes voitures, mes jouets... et ma saleté de magnétoscope... La première année, je n'ai rien foutu. Je déambulais dans ma maison. Et puis j'en ai eu marre. Je n'avais pas vécu sans un groupe depuis si longtemps ! Alors j'ai pris le temps d'écrire les chansons de ce nouvel album.

J'ai enregistré «Ozzmosis» deux fois parce que j'ai foiré la première version. Maintenant je suis de nouveau sur la route. Mais il y a une grande différence entre avoir à le faire et vouloir le faire.

J'imagine que ce break a eu le mérite d'alléger la pression qui accompagne généralement l'écriture d'un album ?

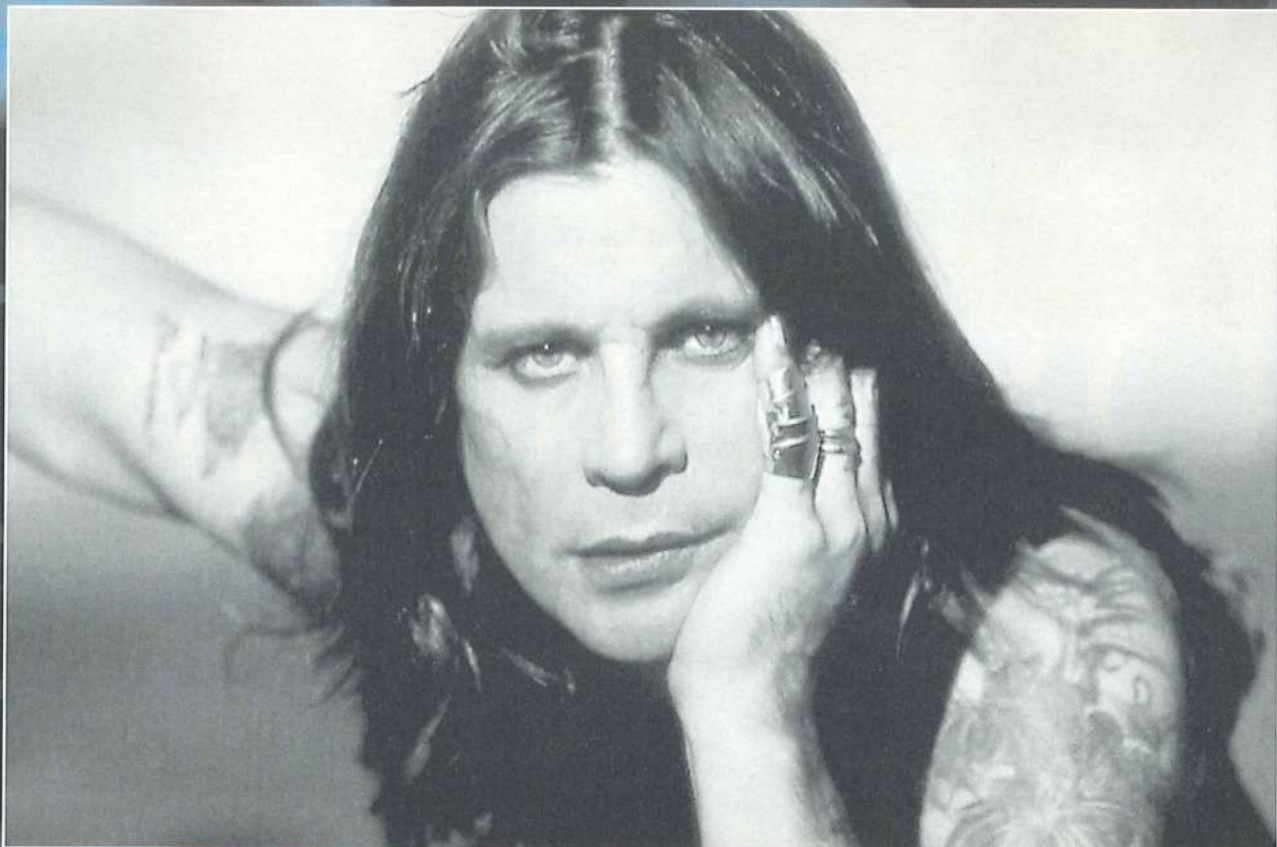
Non. Mon producteur, Michael Beinhorn (Soul Asylum, Red Hot Chili Peppers, Soundgarden - NDJ) m'a fait travailler comme jamais dans ma vie. Je chantais huit heures par jour. J'avais sans cesse envie de tout envoyer balader. Il me ramenait toujours à l'ordre. Et il a eu raison.



Ce break a-t-il été positif dans le sens où tu considérerais cet album comme meilleur que le précédent ?

Je ne sais pas parce qu'en réalité, je n'aime aucun de mes albums. Disons plutôt que je suis mon pire critique. Je cherche sans cesse les erreurs. Je suis de nature pessimiste. J'ai le même problème pour les concerts. Avant de monter sur scène, je me demande ce que je fous là. Je m'inquiète toujours même si j'ai 27 ans d'expérience. Je ne me repose jamais sur mes lauriers. Chaque matin, lorsque je me réveille, je suis inquiet. Il n'y a pourtant rien de particulier qui pourrait m'inquiéter ! C'est juste ma nature. J'ai peur de ne pas faire de mon mieux. D'ailleurs, si j'étais parfaitement heureux, je n'écrirais pas de chan-

J'ai enregistré «Ozzmosis» deux fois parce que j'ai foiré la première version.



sons. Et c'est valable pour beaucoup d'artistes. La dépression est une grande source d'inspiration.

La dépression est une grande source d'inspiration.

Quant à l'évolution musicale d'Ozzmosis par rapport à l'album précédent ?

Je ne parlerais pas d'évolution. Et il m'est impossible de les comparer. «Ozzmosis» n'est pas une seconde version de «No More Tears», l'album précédent. Ma démarche est différente de celle de Peter Gabriel, par exemple. C'est quelqu'un que j'admire énormément. L'album intitulé «So» est fabuleux. Il fait partie des grands albums de ma discothèque. Mais l'album suivant en est une copie ; il s'est imité lui-même. Ce que j'essaie de faire est de changer un petit peu à chaque fois.

Et quel est ce changement pour Ozzmosis ?

C'est un changement naturel. J'adore mes mélodies. Et si tu as une mélodie, tu as une chanson. Je crois cet album truffé de bonnes mélodies.

C'était une nouvelle expérience pour toi de jouer avec de nouveaux musiciens tels que Steve Vai... Oh oui. C'était super. Jouer avec des musiciens qui traînent avec eux une telle réputation est une motivation supplémentaire. Le choix de certains de mes musiciens peut surprendre parce que leurs noms évoquent autre

chose que la mort et la destruction qu'Ozzy Osbourne évoque souvent dans l'imaginaire des gens. Tout ça m'agace. Si tu condenses les chansons que j'ai gravées sur ma vingtaine d'albums, avec ou sans Black Sabbath, tu l'aperçois que ce genre de textes tient à peine sur un album et demi. Je traite aussi de l'environnement, de la pollution, etc. Mais les gens font une fixation sur un aspect de mes textes. Lorsque j'ai écrit «Suicide Solution», on m'a accusé de pousser les gens au suicide. Mais les paroles incriminées ne disent pas suicide-vous. A l'époque, je buvais énormément et je ne pouvais m'arrêter. Il s'agissait de mon propre suicide. Quand j'ai quitté Black Sabbath, j'ai souhaité chanter uniquement mon répertoire. Mais les kids me demandaient de rejouer ce morceau. Alors j'ai dit : ok, c'est comme vous voulez, c'est vous qui payez.

Dans la chanson «Ghost Behind My Eyes», tu parles d'araignées dansant sur le mur. Évoques-tu des hallucinations dues à l'alcool ?

Non. Il s'agit juste d'images. Cette chanson raconte ce dans ma tête, il y a un homme qui est sans cesse obsédé par quelque chose. Et il m'empêche de dormir. Il me tourmente en permanence. Quand je bois, il y a une petite voix dans ma tête qui me dit : «allez Ozzy, reprends un verre, juste un dernier, tu en as envie». Le lendemain matin, la même voix me dit : «tu ne peux plus faire ça désormais. Qu'est-ce que tu fais de ta vie... La même voix ! Pas une différente ! Ma tête est pleine de démons, de mauvaises choses. Je vis dans la crainte. Je deviens un reclus. Je ne vais plus dans la rue, ni dans les bars, les cinémas, les clubs... Je suis une sorte d'agoraphobique. Je me sens mieux chez moi.

Est-ce qu'il te coûte de monter sur scène, devant un public ?

Absolument pas. Je suis intimidé par tous ces gens qui ont les yeux braqués sur moi. Mais sur scène, je transmets aux autres ce que je ressens en moi ; les sentiments de folie ou de bonheur. Et c'est comme un match de tennis. Je leur envoie ces senti-

ments et ils me les renvoient. Je pactise avec eux et c'est un feeling fantastique. Ce sont les meilleurs moments de ma vie. Lorsque tu vois tout ces gens heureux, qui sautent dans tous les sens, rien ne peut l'arriver. C'est un sentiment incroyable, comme chevaucher une moto et ressentir l'ivresse de la vitesse. Rien ne peut l'égaliser : ni le sexe, ni la drogue.

Pourquoi as-tu écrit une chanson intitulée «Perry Mason» ?

Il n'y a pas réellement de raisons. J'ai composé une musique qui m'évoquait une ambiance de gangster. Et j'ai pensé que «Perry Mason» était un bon titre. Tout ceci est accidentel. Et le hasard joue parfois de drôles de tours. L'acteur incarnant Perry Mason est mort peu après. Et juste après avoir écrit «Old L.A. Tonight» où je chante que tout va bien dans ce vieux Los Angeles, la ville est en feu, elle subit un tremblement de terre, et l'affaire OJ Simpson éclate !

Tu es un véritable danger public !

Je te promets de ne rien écrire sur toi...

Je n'en espérais pas tant. Parlons de Black Sabbath. Étais-tu à l'aise dans ton image de rock star décadente ?

Nous étions des gosses. Nous avons gloire et argent. C'est vrai qu'il est difficile d'allier certains jobs avec la drogue et l'alcool. Mais en ce qui concerne le rock'n roll, la défonce peut parfois apporter quelque chose. C'est en tout cas ce qu'on pensait. Mais c'est une existence assez triste. Et puis, nous avons eu beaucoup de chance. On a tous les quatre la quarantaine et nous sommes toujours en vie. Ça n'est pas le cas de tout le monde. Rory Gallagher, avec qui j'ai travaillé, vient d'en mourir... Je ne connais pas beaucoup de gens qui parviennent à faire longtemps durer le plaisir. Tu ne peux pas choisir la façon dont tu veux mourir, mais tu peux choisir la façon dont tu veux vivre.

Et cette image de groupe sataniste qui colle à Black Sabbath ?

Nous n'avons jamais été satanistes. On vou-

fait davantage s'approcher de quelque chose de théâtral. Un jour, Tony (Iommi, le guitariste -NDJ) a dit : «les gens payent pour aller voir des films d'horreur. Pourquoi ne ferions nous pas de la musique effrayante». C'était tout simplement ça. Geezer (Butler, le bassiste - NDJ) a trouvé le nom «Black Sabbath». Et c'était une bonne idée puisque nous avons eu très vite du succès. Mais je ne peux pas empêcher les gens de penser ce qu'ils veulent. Ils ne me connaissent pourtant pas. Je suis Ozzy, avec ses points positifs et négatifs. Et moi-même, je ne me connais pas. L'Ozzy sur scène est une personne complètement différente d'Ozzy dans la vie. C'est le cas de tout ceux qui se produisent devant un public.

Comment réagis-tu par rapport à tous ces groupes qui, aujourd'hui, se réclament de Black Sabbath ?

Je ne peux rien faire pour ou contre ça. Black Sabbath n'était pas moi, ni Tony, Geezer ou Bill. C'était nous quatre réunis. Franchement, je suis très fier que ces groupes nous évoquent. Comme si nous faisons le lien entre les générations. Et j'en suis heureux parce que quoi qu'il arrive, les gens se souviendront de moi... Mais il faut avoir conscience que nous avons nous-mêmes été influencés par d'autres groupes, comme Cream par exemple. Ceci dit, nous ne composons pas pour qu'en 1995, des groupes pensent qu'il faut ressembler à Black Sabbath pour être un bon groupe. Aujourd'hui, «the show must go on !».

Certains prétendent que le heavy metal est à lagonie. Qu'en penses-tu ?

Je déteste le mot «heavy metal». Je préfère «hard rock». C'est plus évocateur. Qu'est-ce que le heavy metal : aussi bien Poison, Bon Jovi, Motorhead, Metallica, Black Sabbath, Ozzy Osbourne ? Tous ceux avec des cheveux longs et des guitares ? Donc peu importe les noms. L'important est que tu aimes ou non la musique de chacun de ses groupes. Le meilleur test pour savoir si un album est bon est de laisser le temps faire son tri. Le «Sgt Pepper's» des Beatles ou le premier Led Zeppelin sont toujours d'actualité. C'est le cas de certains albums de hard rock qui sont désormais immortels. Et ainsi, on peut logiquement dire que le hard rock ne sera jamais mort. D'autant que beaucoup de groupes naissent aujourd'hui avec plus d'agressivité que jamais auparavant. Les 27 années de ma vie que j'ai consacrées à la musique ne se sont tout de même pas envolées en fumées !

Peut-on espérer une ultime reformation de Black Sabbath avec son line-up original ?

Non, Jamais. J'ai essayé mais c'est impossible. Et Bill Ward, le batteur, n'a plus la condition physique.

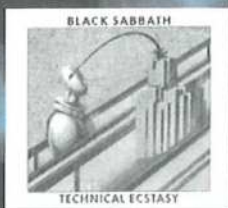
Tu ne peux pas choisir la façon dont tu veux mourir, mais tu peux choisir la façon dont tu veux vivre.



DISCOGRAPHIE

BLACK SABBATH

OZZY OSBOURNE



BLACK SABBATH

"Black Sabbath"
Castle Communication - 1970

"Paranoid"
Castle Communication - 1970

"Master Of Reality"
Castle Communication - 1971

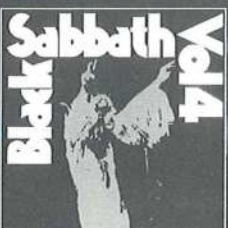
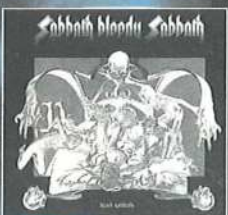
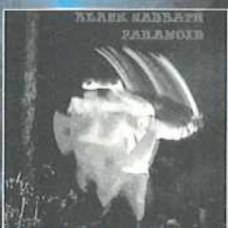
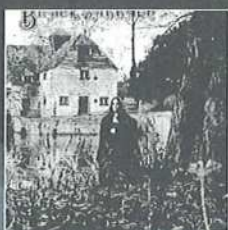
"Vol. 4"
Castle Communication - 1972

"Sabbath Bloody Sabbath"
Castle Communication - 1973

"Sabotage"
Castle Communication - 1975

"Technical Ecstasy"
Castle Communication - 1976

"Never Say Die"
Castle Communication - 1978



OZZY OSBOURNE

"Blizzard Of Ozz"
Epic/Sony - 1980

"Diary Of A Madman"
Epic/Sony - 1981

"Speak Of The Devil"
Epic/Sony - 1982

"Bark At The Moon"
Epic/Sony - 1983

"The Ultimate Sin"
Epic/Sony - 1986

"Tribute"
Epic/Sony - 1987

"No Rest For The Wicked"
Epic/Sony - 1988

"Just Say Ozzy"
Epic/Sony - 1990

"No More Tears"
Epic/Sony - 1991

"Live And Loud"
Epic/Sony - 1993

"Ozzmosis"
Epic/Sony - 1995



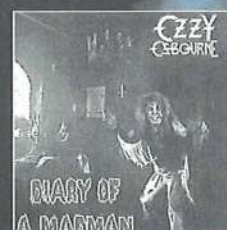
"Between Heaven And Hell"

Castle Communication - 1995

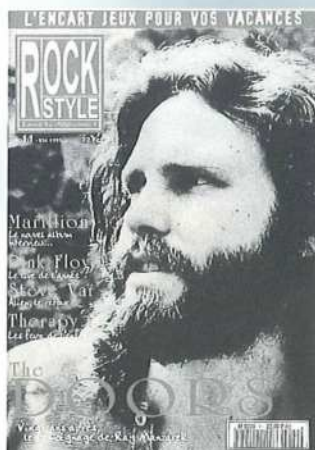
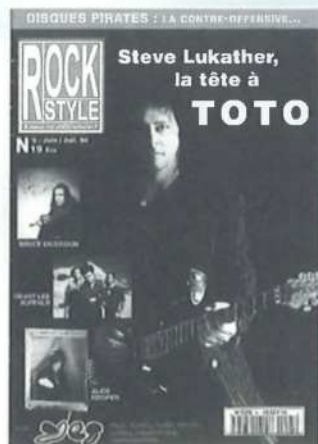


Résumer en 15 titres la carrière de BLACK SABBATH tient de la gageure. Cependant, «Between Heaven & Hell», nouvelle compilation sur le groupe mythique inventeur du heavy, est une franche réussite. Deux raisons principales étayent cet état de fait : d'abord, les titres choisis sont vraiment significatifs du parcours de cet inventeur du hard poilu et résolument malsain. Deuxio, «Between Heaven & Hell» assure son rôle de «Greatest hits» du début à la fin. De «Hole in the sky» à «Black sabbath» en passant par les mythiques et inusables «Sabbath bloody sabbath», «Paranoid», «War pigs» ou «Iron man», ce sont 15 morceaux de légende qui vont décoller le boomer de vos baffles. Ronnie James Dio et ce bon vieux Ian Gillan n'ont pas été totalement écartés du choix, pourtant cornéliens pour un CD simple, des meilleurs chansons de BLACK SABBATH. C'est un réel plaisir que de redécouvrir «Neon knights» ou «Mob rules». Manquent peut-être les morceaux «Heaven & hell» et «Die young». A part ces deux oublis un tantinet regrettables, «Between & hell» frise le sans-faute. D'ores et déjà, la meilleure compilation introductive à BLACK SABBATH. Il ne vous reste plus qu'à ingurgiter les cinq premières merveilles du groupe (la période Ozzy) et le superbe «Heaven & Hell» de 1980, avec Ronnie James Dio. Avec tout ça, vous serez incollables sur ce mythe du heavy metal par qui beaucoup de choses ont commencé.

(Thierry Busson)



Vous n'avez pas les ANCIENS NUMEROS ? QUELLE HORREUR !!!



BON DE COMMANDE D'ANCIENS NUMEROS

A retourner à :

ROCKSTYLE - 2, Allée des Glaieuls - 25000 Besançon

Je commande le ou les numéros suivants : (cochez le ou les cases correspondantes)

- 2 5 6 8
 9 10 11 12

Numéros 2 / 4 / 5 / 6 = 19 Frs le numéro

Numéros 8 / 9 / 10 / 11 / 12 = 22 Frs le numéro

Frais de port : 1 n° = 5 Frs / 2 n° = 10 Frs / 3 n° et plus = 15 Frs

(Pour l'étranger, rajoutez 15 Frs de port en sus)

Total de ma commande : _____Frs

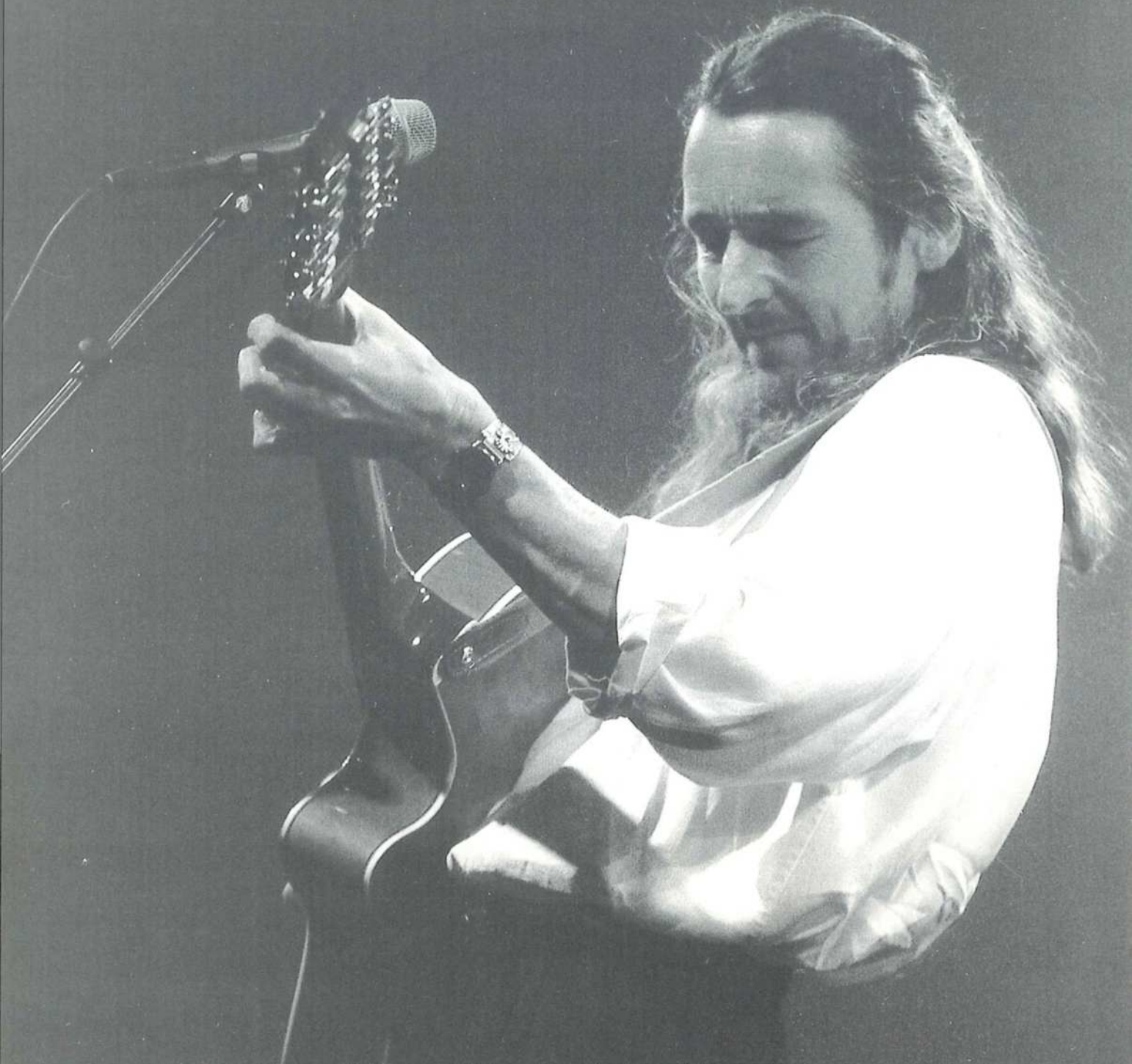
Payable par chèque à l'ordre de «ECLIPSE EDITIONS»

NOM & Prénom :

Adresse :

Code Postal et Ville :

Pays : (Délai d'envoi : entre 4 et 6 semaines)



Huit ans. Huit ans déjà qu'on était resté sans nouvelles de l'ex-leader de SUPERTRAMP. Roger Hodgson était-il encore vivant? Ce silence prolongé, survenu après un second album solo désastreux, signifiait-il que le premier des superclochards avait atteint l'ultime déclin, celui d'un décevant point de non-retour? Huit ans après, nous l'avons enfin retrouvé du côté d'Anvers où il participait à la «Night of the Proms», un énorme projet belge alliant pop et classique. Entre autocritiques et passion retrouvée, Roger Hodgson se livre en exclusivité pour «Rockstyle». Et si SUPERTRAMP est sans doute mort définitivement, l'homme qui aura bâti la plus grosse part de sa légende a encore des choses à dire. Et à donner...

Roger HODGSON

Famous new words

-ANVERS. 16 novembre 1995-

C'est un jeudi à ne pas mettre un cornet de frites dehors. Cela fait bien une demi-heure que je cherche en vain l'hôtel où j'ai rendez-vous vers 16h avec un revenant du nom de Roger Hodgson. La pluie n'en finit pas de tomber, encore plus mouillée que tout à l'heure. Super trempé. Un charmand flamand bedonnant m'a aimablement renseigné, m'indiquant la route à suivre avec un de ces accents belges à couper, au moins, au couteau suisse. Mais décidément, la Belgique est pleine d'inextricables labyrinthes urbains et Anvers est un endroit qui n'échappe pas à cette immuable règle. Heureusement, je finis quand même par trouver l'hôtel Switel, même sans essuie-glaces sur mes lunettes. Il fallait carrément passer sous les rails de la Central Station pour y accéder! Me voici enfin dans le hall d'entrée du Switel. Fred Int Panis, l'attaché de presse de «Night of the Proms» n'est pas encore là. Un groupe de japs affairés m'entourent dans le salon d'accueil. J'en profite pour m'asseoir, attendre et... sécher. Sur la route, j'ai passé l'après-midi et les kilomètres à réécouter le premier album solo d'Hodgson, «In the eye of the storm», un nom prédestiné pour ce genre de journée. Et surtout un sacré bon disque, quasiment digne des meilleurs albums de SUPERTRAMP. Reste qu'en 1987, soit trois ans après cette première réussite solo, le second Hodgson avait flirté avec le zéro pointé. «Hai, Hai», qu'il s'appelait. Ce nom-là, le disque le portait bien. Peu après la sortie de l'album, Roger Hodgson s'était cassé les deux poignets en tombant d'une échelle. Promo de l'album elle aussi cassée et tournée annulée. Aie aie... Depuis,

plus rien, le néant, le trou noir, Roger Hodgson s'était comme volatilisé, désintégré. Mystérieuse disparition. Et on était tristes, orphelins de cette voix d'aérienne agilité, de ce sorcier des mélodies lumineuses, principal fourvoyeur des rengaines légères, puissantes et limpides comme l'eau claire du temps des Superclochards. «Surely», «Words unspoken», «Rosie had everything planed», «School», «A soap box opera», «The meaning», «Give a little bit», «Fool's overture», «Even in the quietest moments», «The logical song», «Take the long way home»... Les souvenirs remontent à la surface, petits ou grands chefs d'oeuvre du père Roger, titres obscurs perdus au beau milieu des premiers albums, ou hits planétaires que vos F.M préférées continuent, vingt ans après, de diffuser à satiété. O.K, vous me direz qu'Hodgson n'était pas seul à composer au sein de SUPERTRAMP, qu'il y avait aussi l'alter-ego Rick Davies, plus jazzy, plus grave... Mais que valait le talent de celui-là face au génie de l'autre ? Une fois Hodgson parti, Davies n'avait tenu la barque que le temps de deux albums avant de jeter l'éponge, lucide, humble et touchant, avouant en 1991 qu'il n'avait vraiment plus d'idées et ne songerait à reformer SUPERTRAMP qu'à une seule et unique condition : que Roger revienne, par pitié! Et depuis, le fan transi -et pas seulement par la pluie- se demandait ce que la suite de l'histoire allait lui réserver. Y aurait-il seulement une suite à l'histoire, d'ailleurs ? En tout cas Fred Int Panis, lui, venait d'arriver...

BRYAN FERRY, AL JARREAU, JOHN MILES

Moustache et costard-cravate strict, Fred Int Panis doit être l'homme qui prononce le plus souvent au monde l'expression «et tout le bazar». Il m'explique d'ailleurs très vite que «Night of the Proms» est un sacré bazar. Créé il y onze ans par deux étudiants d'Anvers, le projet consiste en une série de concerts mêlant orchestre classique et musique pop. Encore inconnue en France, la «Night of the Proms» a su au fil des ans devenir un gigantesque événement non seulement en Belgique mais aussi en Allemagne et au

Pays-Bas. Le concept du spectacle est simple : l'orchestre du XXème siècle fondé par Robert Groslot (le bien nommé ?), fort de 80 virtuoses et 70 choristes, excusez du peu, interprète quelques chefs d'oeuvre du répertoire classique puis accompagne les artistes pop également soutenus par un «electric band». Enorme opération commerciale soutenue par des sponsors mastodontes, la «Night of the Proms» ne fait pas vraiment dans la finesse et l'odeur du fric rôde, encore plus persistante que celle de la musique... Ce qui permet aux Belges de s'offrir les «services» de vedettes planétaires : Roger Hodgson était déjà de la partie en 1991, en 94, c'était Sting, l'an dernier, TOTO. «Ouh, ce Lukather, qu'est-ce qu'il boit!» sourit Fred Int Panis. Il m'explique alors les raisons de son retard bien involontaire : la «Night of the Proms» était la veille au soir à Zurich et les camions transportant le matériel ont pris plusieurs heures de retard. Les bus transportant les artistes ne sont pas encore arrivés eux non plus à Anvers. Il nous faut donc quitter l'hôtel, rejoindre la salle du spectacle (un immense vélodrome de 20 000 places construit dans les années 30) pour avoir une chance de «choper» Roger Hodgson à son arrivée, entre la balance et le début du show. Cette année, l'ex-SUPERTRAMP n'est d'ailleurs pas la seule tête d'affiche de la «Night of the Proms» : il y a aussi Al Jarreau, John Miles, l'ex sirupeux chanteur de l'ALAN PARSONS PROJECT et le saigneur de ces dames, mister Bryan Ferry en son auguste personne.

Dix minutes plus tard, nous voici au coeur de l'immense salle d'Anvers. Les roadies s'affairent, ça jacte en anglais, en flamand, en français... La ruche s'active : malgré le retard, il s'agit d'être prêt à l'heure. Les bus des artistes viennent enfin d'arriver : je me poste derrière l'entrée. John Miles et son fils viennent de passer... Voici Al Jarreau, casquette amerloque et walkman, qui salue d'un sourire Fred Int Panis. Le Bryan Ferry de ces dames n'est pas là, reparti avec son chauffeur perso faire un p'tit tour à l'hôtel, histoire sans doute de se refaire une beauté. Et puis soudain, un grand Jésus barbu passe la porte, tignasse de baba cool, maigreur de végétarien invétéré, vieille casquette verte sur la tête et étui de guitare à la main. A quelques rides près, Roger Hodgson n'a pas changé.

“Je ne veux pas trahir la mystique de SUPERTRAMP, le legs de SUPERTRAMP.”



“Jouer «Fool's Overture» avec un orchestre classique, c'est grand ! Chaque soir, c'est de mieux en mieux.”

EXAMEN DE CONSCIENCE

L'interview est prévue dans sa loge, quelques minutes après la balance. Ladite balance vaudra à elle seule mille fois plus que certains concerts intégraux. Il n'aura fallu que quelques notes de «Dreamer» au piano, un passage de «Fool's Overture» aux claviers puis les accords de «Give a little bit» à la guitare acoustique, avec cette voix qui s'envole, pour qu'Hodgson me refille le frisson. Dix minutes après, il m'accueille

format précis et l'orchestre a besoin des partitions. Ça serait trop compliqué de changer tous les morceaux à chaque fois.”

Est-ce réellement une expérience intéressante de jouer de vieilles chansons de SUPERTRAMP avec un orchestre classique ?

Disons que c'est surtout intéressant pour «Fool's Overture». «Fool's Overture» avec un orchestre, c'est grand ! Chaque soir, c'est de mieux en mieux. C'est un morceau qui s'adapte parfaitement à l'accompagnement d'un orchestre classique. Les autres chansons, elles sont O.K, c'est bon de les jouer mais elles n'ont pas vraiment besoin d'un orchestre.”

Les dernières nouvelles que j'avais de toi datent de 1987, lorsque tu t'étais cassé les deux poignets en tombant d'une échelle après la sortie de «Hai Hai». Que s'est-il passé durant toutes ces années ?

Tu sais, ça a surtout été pour moi une période d'examen de conscience. D'abord parce que ce n'était pas juste un petit accident : il a fallu plus de deux ans pour que mes poignets guérissent. Finalement, cette période aura été un tournant majeur dans ma vie. C'était le moment de s'arrêter et de regarder enfin où j'en étais. Et beaucoup de questions ont surgi en moi : où allait ma vie ? Où allait mon bonheur ? Où allait ma musique ? En fait, je n'étais pas satisfait de «Hai Hai». Dans mon premier album solo, il y avait encore mon cœur et mon âme. J'avais travaillé dessus avec passion... Alors que «Hai Hai» était devenu au contraire le disque que j'avais fait pour les autres et non pour moi. «Hai Hai» n'a pas de feeling, n'a aucun concept : en fait, je m'étais tout bonnement laissé engloutir par les règles de l'industrie. Je crois que l'accident a été le reflet du fait qu'en tant qu'artiste, j'avais perdu mon identité. Je me suis cassé les poignets la semaine où l'album est sorti. La tournée a été annulée et du coup, ça a «tué» l'album. Et j'en ai été très heureux!! (rires). Finalement toute cette période fut

pour moi une expérience enrichissante. Maintenant, je ne ferai des chansons et des disques que si j'ai la passion pour les faire.”

Est-ce le cas aujourd'hui ?

Oui, heureusement. J'ai énormément de nouvelles chansons en réserve : à peu près 85 morceaux de musique différents. J'ai attendu si longtemps parce que la musique était prête depuis un bon moment mais c'est moi qui ne l'étais pas. Le succès m'a conduit à me poser beaucoup de questions. Le succès a de nombreuses facettes. Ma célébrité n'est pas celle de Michael Jackson ou de types comme ça mais elle a quand même changé ma vie à un moment donné. Le succès fait beaucoup de victimes, de gens qui se retrouvent prisonniers de la drogue, du malheur... C'est fou le nombre d'artistes qui sont malheureux! Alors, j'ai décidé de prendre mon temps avant de revenir vers le public, prendre le temps de savoir qui j'étais et ce que je voulais réellement. Je ne voulais pas revenir pour juste satisfaire la logique de l'industrie ou du public qui aurait fini par me dire : «hé mec, tu dois faire un nouvel album.» Maintenant, je me sens enfin prêt pour un retour mais cette fois, c'est mon choix personnel.”

Si je comprends bien, un nouvel album est donc à prévoir...

Je vais m'y remettre sérieusement dès l'année prochaine. Je pense donc qu'il y a bon espoir d'un nouvel album pour la fin 96. Mais je ne sais toujours pas sur quelle maison de disques...”

Ce sera musicalement proche de ce que tu faisais dans SUPERTRAMP ?

Ce sera du Roger Hodgson mais Roger Hodgson avec huit ans de vie derrière lui en plus. (sourire). Ce sera une nouvelle direction.”

BACK TO SCHOOL

Dans une interview de 1991, Rick Davies avouait très humblement qu'il ne reformerait jamais SUPERTRAMP sans ton retour. Qu'en est-il aujourd'hui ?

(long silence)... Il a vraiment dit ça ?... (re-long silence)... Je dirais qu'il y a très peu de chances pour que l'on reforme un jour SUPERTRAMP. La raison majeure est que les relations entre Rick et moi restent difficiles. Mais ce n'est pas la seule raison. J'accepterais une reformation de SUPERTRAMP seulement si je sentais encore une magie autour du groupe. Or, je crois qu'il est très difficile de retrouver une ancienne magie. Si tu regardes tous ces vieux groupes qui reviennent avec un nouveau disque, la plupart du temps, ils ne sont pas aussi bons que dans le passé. Moi, je ne veux pas trahir la mystique de SUPERTRAMP, le legs de SUPERTRAMP, tu appelleras ça comme tu veux... Je préfère donc le laisser tel quel. Si je sentais un jour que Rick et moi pouvions ensemble retrouver une magie, je changerais d'avis. Mais je ne veux pas revenir dans SUPERTRAMP si c'est uniquement parce que quelqu'un veut se faire de l'argent. Et je pense que j'ai aujourd'hui plus de chances de créer une magie en restant seul.”

Pourtant, vous étiez sacrément complémentaires, tant au niveau de la voix que des compositions...

Le plus drôle, c'est que nous n'avons jamais vraiment composé à deux, sauf dans les premières années du groupe. Je crois que la dernière chanson que nous avons composée ensemble fut «School», Rick a contribué

“C'était au Bataclan, pendant le «Crime Of Century Tour». Il devait y avoir 12 ou 13 personnes dans la salle.”

dans sa loge. Sa femme est là. Elle prépare le thé. Un plat végétarien attend sur la table. Ambiance zen. Roger est souriant, détendu, entièrement disponible. L'interview peut commencer.

Il paraît que tu ne joues que trois morceaux pour cette «Night of the Proms». N'est-ce pas un peu frustrant de s'en tenir là chaque soir ?

Oui, c'est un peu frustrant de jouer les trois mêmes chansons tous les soirs. Nous jouons «Fool's Overture», «Give a Little bit» et chaque soir, j'alterne entre «Dreamer» et «The logical song». Ça ne pose pas de problème mais c'est aussi le seul changement que je peux me permettre. Le spectacle a un

aux paroles. Avant «Crime of the Century», nous compositions ensemble. Mais après, chacun de notre côté."

Il y a cette légende qui dit que SUPERTRAMP aurait joué en 1974 dans une salle parisienne quasiment vide...

Ce n'est pas une légende. C'était au Bataclan pendant le «Crime of the Century tour». Il devait y avoir douze ou treize personnes dans la salle. La France a été lente à nous découvrir. C'est toujours lent en France. Les Français prennent le temps de te juger et après seulement, ils décident de t'aimer. Mais quand ils ont décidé de t'aimer, ils t'aiment beaucoup...c'est ce qui est ensuite arrivé à SUPERTRAMP."

Avec le recul des années, quel album du groupe a maintenant la préférence ?

C'est une question difficile. (silence). Je crois... Je pense... (re-silence). Celui que je réécoute le plus souvent est «Crisis ? What Crisis ?». C'est sans doute mon préféré. Il y a certaines chansons sur «Crisis ? What Crisis ?» que j'aimerais bien ramener à la vie. Notamment «The meaning». J'adore «The meaning»..."

Et quelle est ton opinion sur les trois albums que SUPERTRAMP a sorti après ton départ ?

«Brother Where You Bound» était bon. Mais certains de ses morceaux auraient dû déjà figurer sur «Famous Last Words». En fait, il y avait beaucoup de chansons prévues pour «Famous Last Words» et qui n'ont finalement pas été retenues sur l'album. C'était le cas de «Cannon ball», de «Brother where you bound» mais aussi par exemple de «Had a dream»- (ndr : morceau qui figure sur le premier album solo d'Hodgson)-. Par contre, je n'aime pas «Free As A Bird» et je ne connais pas le live."

C'est une question qu'on a dû te poser au moins un milliard de fois mais allons-y quand même : pourquoi as-tu quitté SUPERTRAMP ?

Parce que la magie était partie et la vie devenue beaucoup trop compliquée. On a essayé de persévérer pour s'en sortir mais cela restait encore et toujours compliqué. Ce n'était pas le succès en lui-même qui me gênait mais davantage les relations entre les gens. Nous nous sommes tous mariés et la fait d'avoir des familles a rendu les relations encore plus compliquées. Et puis, c'est vrai, le succès a fait le reste..."

BREAKFAST IN CALIFORNIA

Suis-tu encore de près l'actualité musicale ?

J'aime beaucoup de choses différentes. J'écoute beaucoup de musique classique. Mais par contre, j'écoute assez peu de pop et de rock. Je trouve que personne ne se détache vraiment avec quelque chose de neuf. Or, je cherche quelque chose de neuf. La new-age, ce que j'appelle le «marché new-age», n'a pas encore trouvé une vraie densité, il cherche encore sa voie. Si, il y a quelqu'un que j'adore, c'est Enya. La musique d'Enya m'emmène dans un autre endroit, me touche vraiment. Mais j'avoue que la majeure partie de la musique actuelle ne me touche pas. Même dans ma propre musique, j'essaie aujourd'hui de trouver de nouvelles voies pour aller plus loin. Je ne veux pas juste faire des chansons que les gens vont aimer un temps, je veux que ma musique les fasse voyager, les transporte ailleurs. Je crois que c'est cela la vraie natu-

re de la musique. La musique est faite pour ça. Malheureusement, la musique actuelle est coincée, bloquée et ça dure depuis déjà un bon moment. Mais un de ces jours, elle... «pououh!!!»... éclatera de nouveau."

Tu es très optimiste...

Je le crois vraiment. Mais pour l'instant, il y a toute cette technologie...dont nous ne savons que faire!"

Il y a le rap, la dance...

Oui, et ces musiques sont ce qu'elles sont. Mais elles n'ont aucune profondeur. Ce sont juste des musiques pour danser, c'est tout."

Quelles étaient tes influences musicales à tes débuts ?

J'ai grandi dans l'excitation des BEATLES, des STONES, de TRAFFIC. J'adore TRAFFIC... J'ai été aussi influencé par JETHRO TULL."

Tu disais tout à l'heure être souvent déçu par les reformations des vieux groupes. En musique comme dans d'autres domaines, est-ce possible d'être et d'avoir été ?

Ca dépend. C'est d'abord une histoire de passion. Je crois que je suis peut-être aujourd'hui meilleur que je n'ai jamais été et que la musique que je prépare pour l'an prochain sera sans doute l'une des meilleures que je n'ai jamais réalisées. Je ne pense vraiment pas que la musique soit une question d'âge."

Mais il y a en même temps tout l'aspect «business», quand même plus important que dans les années 70. Et tu t'en es d'ailleurs rendu compte lors de l'épisode «Hai Hai»...

C'est vrai, mais je crois que tout ça reflète aussi la valeur de la musique. C'est facile d'accuser le seul business mais si la musique était réellement bonne, il y aurait davantage de gens dans le business pour défendre la musique et non juste pour l'argent. La musique et les affaires vont main dans la main, tu comprends ? Cela dit, c'est vrai que le problème vient aussi de ces mai-

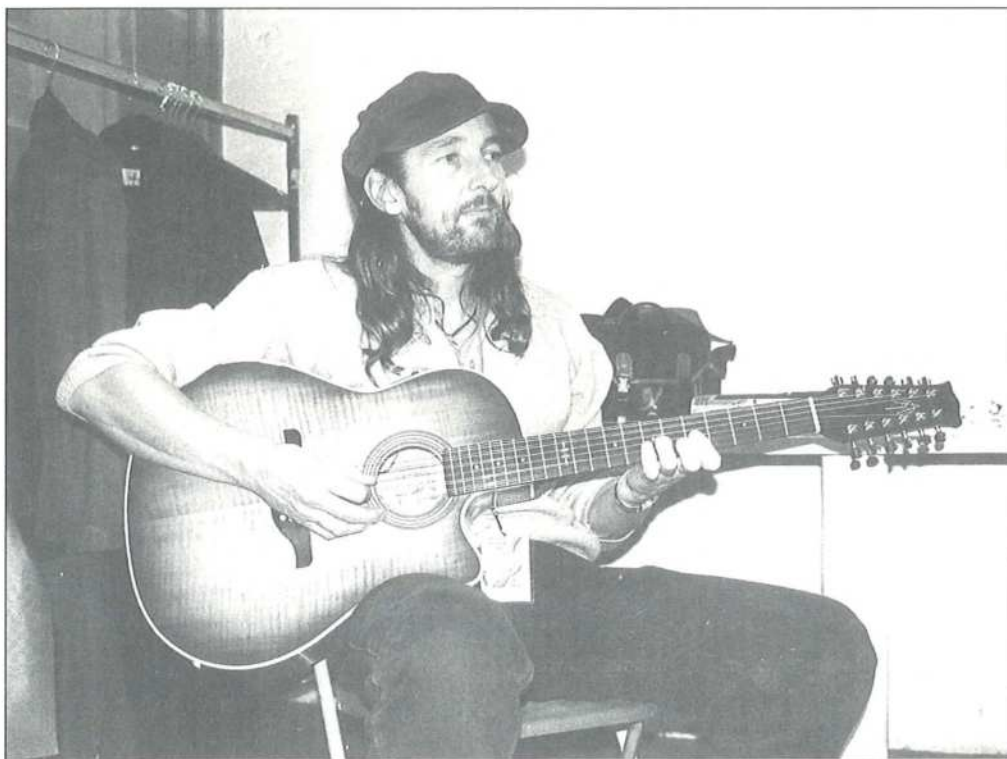
sons de disques qui deviennent de plus en plus grosses et qui ont donc besoin de plus en plus d'argent. Logiquement, les gens qui les dirigent finissent par penser davantage à faire rentrer l'argent dans les caisses qu'à aider les artistes..."

Tu es anglais. Alors pourquoi vis-tu aux Etats-Unis ? (ndr : la femme de Roger, jusqu'ici restée silencieuse, propose alors sa version : "parce que je suis américaine!!")

"La musique actuelle est coincée, bloquée. Mais un de ces jours, elle éclatera de nouveau."

Nous vivons dans le nord de la Californie. J'aime beaucoup la Californie. Tu peux vraiment y être ce que tu as choisi d'être. Il y a là-bas énormément d'artistes et de gens excentriques qui font exactement ce qu'ils veulent de leur vie. Nous vivons dans une petite ville perchée sur les montagnes. Il y a beaucoup d'espace, beaucoup de nature, une nature sauvage que j'adore. C'est pour moi un endroit de liberté, un endroit très spirituel..."

Mes questions épuisées, je m'apprete alors à arrêter le magnéto. Roger m'incite aussitôt à laisser tourner la cassette. Il vient de prendre sa guitare et se met à jouer. Délicats arpèges et yeux fermés, il m'offre en cadeau un nouveau morceau. une magie diaphane à la «Even in the quietest moments...» Pendant cinq bonnes minutes, le temps n'existe plus... Quelques instants après, je retrouve les rues d'Anvers, leurs labyrinthes et leur humidité. Et en plus, il s'rainning again...



Roger Hodgson live dans sa loge d'Anvers (photo: F.D)

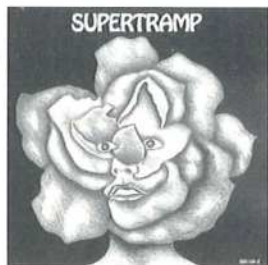
DISCOGRAPHIE

Supertramp / Roger Hodgson

SUPERTRAMP (avec Roger Hodgson)

«Supertramp» (1970- A&M)

4



Premier disque de SUPERTRAMP et premier «flop». Pourtant, «la rose» révèle déjà les talents évidents de chanteurs et de compositeurs du duo Hodgson/Davies, offrant quelques perles mélodiques («Surely», «Home again») ou même de longs morceaux plus complexes et torturés («It's a long road», «Try again»). Le climat est délicat et mystérieusement romantique, évoquant parfois le meilleur

de CARAVAN, groupe progressif tendance Canterbury alors au sommet de son art. Le premier album de SUPERTRAMP (nom tiré d'un livre écrit en 1908 par W.H.Davies, «Autobiographie d'un superclerc») est totalement à part dans la discographie du groupe. Mais il en reste incontestablement un des joyaux.

«Indelibly Stamped» (1971- A&M)

2

Deuxième disque et deuxième «flop». Tous les musiciens entourant la paire Hodgson/Davies ont été renouvelés. On ne peut pas dire que ces changements s'avèrent positifs, ce second album étant loin de valoir son excellent prédécesseur malgré quelques bons moments, particulièrement «Rosie had everything planned».

«Crime Of The Century» (1974- A&M)

5

Décidément, c'est une manie: pour la deuxième fois consécutive, Roger Hodgson et Rick Davies se sont entourés de nouveaux musiciens. Seulement cette fois, ce sont les bons. Bob C. Benberg (batterie), Dougie Thomson (basse) et John Anthony Helliwell (instrument à vent) viennent ainsi compléter le fameux duo définitivement en route pour la gloire. Et ça commence dès cet album.

Somptueuse ouverture à l'harmonica: c'est «School», premier vrai chef d'oeuvre du groupe et rude critique de l'école à la mode british. En fait, avec «Crime Of The Century», SUPERTRAMP trouve enfin la formule qui fera sa fortune, tissant une pop grand public mais ambitieuse, souvent proche du progressif, accouchant de hits légers («Dreamer», «Bloody well right») ou de morceaux beaucoup plus complexes («Hide in your shell», «Rudy», «Asylum»), s'imposant aussi par un humour très british. Une réussite à la fois commerciale (numéro 1 en Angleterre) et artistique, miraculeuse alliance dont SUPERTRAMP allait devenir l'heureux spécialiste.



«Crisis? What Crisis?» (1975- A&M)

5

Vingt ans après sa sortie, le titre et la pochette sont toujours d'actualité. Quant à la musique de «Crisis? What Crisis?», elle s'impose



sans doute comme le sommet du groupe, limpide et passionnante de bout en bout. Plus léger que le précédent disque, «Crisis? What Crisis» est aussi plus lumineux et jubilatoire. On sent qu'il y a eu du plaisir dans sa réalisation et ce plaisir rejaillit à l'écoute. Hodgson («Sister Moonshine», «A Soapbox opera», «The meaning», «Two of us...») et Davies («Ain't nobody but me», «Another man's woman...») sont chacun au mieux de leur forme. Du coup, on en oublie complètement cette foutue crise. Mais au fait, quelle crise ?

«Even In The Quietest Moments» (1977- A&M)

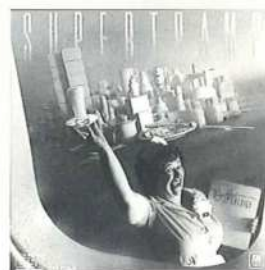
4

Digne prolongement de l'album précédent, «Even In the Quietest Moments» reste cependant un demi-ton en dessous. N'empêche, il y a au moins trois chefs d'oeuvre sur ce disque: d'abord le morceau titre, sensuel et délicat; puis «Give a little bit», hit magique avec sa guitare acoustique; et enfin «Fool's overture», grandiose pièce de 10 minutes où Big Ben côtoie Winston Churchill dans son plus célèbre discours. Trois morceaux d'Hodgson, soit écrit en passant...



«Breakfast In America» (1979 - A&M)

5



Quand maturité rime avec succès planétaire. «Breakfast In America», son énorme production et son inspiration jamais défaillante, souvent très «beatlessienne», transforme d'un coup SUPERTRAMP en super-héros alignant les hits et les ventes-records (1 million d'exemplaires vendus en France!). Au moins quatre chansons du disque («Goodbye stranger», «Breakfast in America», «Take the long way home» et surtout «The logical song») vont devenir de gigantesques tubes, encore aujourd'hui régulièrement diffusés sur nos ondes plus ou moins nostalgiques. Mais les morceaux moins connus méritent pourtant de l'être tout autant: «Gone Hollywood», «Lord is it mine», «Just another wreck»... Il n'y a rien à jeter dans ce ricain petit déjeuner, fameux et savoureux.

«Paris»- live- (1980- A&M)

3

Au bout de quatre albums de la formation «classique» et au coeur d'un tel succès mondial, il fallait bien en passer par la sortie d'un album live. Ni meilleur, ni plus mauvais que ceux de leurs illustres confrères d'alors, le double-live de SUPERTRAMP fut enregistré à Pantin le 29 novembre 1979. Il contient notamment un inédit («You started laughing») et une somptueuse suite enchaînant «Fool's overture» et «Two of us».



«Famous Last Words»
(1982- A&M)

3

On en attendait peut-être trop, de ce nouvel album de SUPERTRAMP. Le groupe était alors au sommet de sa gloire, la pression énorme et l'inspiration...déjà déclinante. Ou plutôt hésitante, coincée entre les dangers de la redite et les pièges de la nouveauté artificielle. Ce qui n'empêchera cependant pas ces «fameux derniers mots» de proposer quelques nouvelles petites merveilles, à commencer par les deux hits que restent «It's raining again» et «Don't leave me now.» Mais c'est vrai qu'on avait déjà connu SUPERTRAMP plus flamboyant...

«Hai Hai»
(1987-A&M)

1

On lira dans l'interview ce que pense l'intéressé de cet insipide deuxième album au titre évocateur. On partage entièrement son point de vue. Finalement, le meilleur de la carrière solo d'Hodgson est probablement encore devant lui. En tout cas, le magnifique morceau inédit qu'il nous a offert à Anvers le laisse espérer...

SUPERTRAMP
(sans Roger Hodgson)

«Brother Where You Bound»
(1985- A&M)

2

Hodgson parti, SUPERTRAMP reste forcément orphelin. Pourtant, Rick Davies réussit le pari de prolonger la flamme en imposant son style, moins brillant mais plus direct que celui de son ex-complice. Il y a même un hit («Cannon Ball») et un long morceau d'où s'échappe la guitare magique d'une «guest-star» nommée David Gilmour («Brother where you bound»). Un disque honnête, même si l'on perçoit déjà les limites de ce SUPERTRAMP amputé d'un membre vital.

«Free As A Bird»
(1987- A&M)

1

Rien à voir avec la chanson d'un mort-vivant dont on parle beaucoup actuellement. Mais cette fois, Rick Davies ne peut faire illusion plus longtemps. L'album sert un plat sans saveur ni consistance. L'oiseau s'est envolé et SUPERTRAMP reste plaqué au sol. A part ça, la pochette est belle...

«Live»
(1988- A&M)

1

Le groupe se contente d'aligner ses vieux succès sans grande conviction. Davies se fait plaisir en reprenant du rythm n'blues («I'm your hoochie coochie man» de Willie Dixon). A part ça, la pochette est moche...

Roger Hodgson (sans SUPERTRAMP)

«In The Eye Of The Storm»
(1984-A&M)

4

Si l'on veut chercher la petite bête, on pourrait écrire qu'il manque à cet album la touche de génie de SUPERTRAMP, un certain souffle dans les arrangements, l'apport complémentaire de Rick Davies... Mais ce ne sont là que quelques restrictions toutes relatives. Car ce premier album solo est une incontestable réussite. Visiblement, Roger Hodgson s'éclate et fait une fois de plus jaillir d'imparables mélodies: puissantes et sautillantes («Had a dream», «Give me love, give me life», «In Jeopardy»), romantiques et aériennes («Lovers in the wind», «Only because of you»). Et l'on se dit qu'en fin de compte cette première oeuvre en solo frôle de très près les sommets jadis conquis par les superclochards. «In The Eye Of The Storm» confirme ainsi une évidence: Roger Hodgson était bien l'âme de son ex-groupe. Et il ne l'a pas oubliée en partant...



The Autobiography of SUPERTRAMP





the NITS

S'il est un groupe qui, logiquement, devait échapper à la mode des compilations, c'est bien les NITS. La musique des Hollandais, très personnelle et ambiacée, repose beaucoup sur le fait que chaque album est une entité à part entière, où chaque morceau semble indissociable des autres. "Nest" vient pourtant de sortir, une collection des "classiques" du groupe agrémentée de trois inédits, dont deux duos avec le chanteur français Kent. Rockstyle a sauté sur l'occasion pour rencontrer Henk, porte-parole des NITS et Kent, afin de leur demander quelles étaient les motivations réelles ayant amené cette réunion pour le moins étonnante.

Vouloir sortir un "Best Of" des NITS n'est-il pas un entreprise risquée tant chacun de vos albums a une personnalité qui lui est propre ?

Henk : Il est en effet complètement irréaliste de penser un jour sortir un "Best Of" du groupe. C'est pourquoi nous avons appelé la collection de chansons que nous venons de sortir "Nest" (le nid). Nous avons pris nos morceaux les plus connus pas forcément les meilleurs, auxquels nous avons ajoutés quelques titres qui nous ont accompagnés durant toutes ces années.

Il y a quelques années, le double live "Urk" reprenait la quasi-totalité de vos titres les plus importants, avec en plus l'intérêt des versions live...

C'est juste et c'est d'ailleurs ainsi que cela a commencé. A cette époque notre maison de disques nous avait demandé une compilation et nous lui avons répondu que nous allions la faire, mais en live. Puis, après l'enregistrement de "Da da da", nous avons à nouveau eu l'occasion de sortir une compilation, mais cette fois avec les versions originales en studio. C'est aussi intéressant de les posséder après tout. Cela permettra aux gens de nous suivre dans la continuité et de jauger un peu mieux les phases que nous avons traversées. Bien entendu, les vrais fans, ceux de toujours, ont déjà tous ces morceaux sur leurs albums...

Pour eux, trois titres inédits dont deux duos avec Kent. Comment s'est produit ce rapprochement ?

Kent : Je connaissais les NITS bien avant de les avoir rencontrés. J'appréciais non seulement leur musique mais aussi leur façon d'évoluer dans le business, leur démarche. Nous nous sommes rencontrés dans un festival à Paris et avons joué deux morceaux ensemble : "Adieu Sweet Bahnhof" et une

reprise des BEATLES, "All You Need Is Love". J'étais heureux de cette rencontre et j'avais alors envisagé de lui donner un prolongement mais ça n'a pas pu se faire à cause de nos emplois du temps. J'avais presque oublié cette idée, mais notre promoteur en France l'avait lui gardé et nous l'a soumise à nouveau l'été dernier.

Vous possédez tous deux des cultures fortes et différentes mais pensez-vous cependant que vous avez aussi la même façon de l'exprimer en musique ?

H : Nous faisons tous deux des musiques très personnelles et en ce qui me concerne, je dirais que ce que je compose est davantage rattaché à ma personnalité qu'à ma culture. Je suis toujours très éveillé et attentif à ce qui se passe autour de moi, et je réagis beaucoup avec des émotions.

Pensez-vous que cette collaboration va vous ouvrir des portes à tous deux ?

K : Chaque rencontre est une porte ouverte. Je ne sais pas ce qui arrivera par la suite, je pense simplement que c'était intéressant de faire quelque chose de différent sans penser différemment. En ce qui me concerne je me pose souvent des questions quant à l'orientation future de ma musique, mais cette rencontre avec les NITS s'est faite de manière complètement naturelle.

H : Avoir pu faire cela est une chose très positive. Je peux en tout cas affirmer que ce n'est pas un projet intéressant, un truc de marketing. Si c'était le cas, ça ne sonnerait pas comme ça. Nous n'avons pas planifié une évolution de carrière à partir de ça !

Les NITS semblent pourtant s'ouvrir de plus en plus au monde et ne plus vouloir se limiter à une

popularité principalement ciblée en Hollande.

H : Nous sommes populaires aussi en Allemagne et en Suisse. Nous y possédons de bons followings mais ce n'est pas non plus gigantesque. Cela est vraisemblablement dû au fait que nous n'avons jamais véritablement eu de gros hit single.

Ce "Adieu Sweet Bahnhof" en duo avec Kent, ce sera un hit ?

K : Pour moi ce morceau était déjà un standard bien avant que je sois amené à le chanter en duo avec le groupe ! Là n'est pas la question d'ailleurs : j'aime ce morceau et le fait de le chanter me plaît beaucoup. Je ne pense pas à la rentabilité. Bien sûr que cela pourrait marcher commercialement, mais cette rencontre ne me fait pas penser au business.

H : Il est possible même que cela devienne un problème. Si ce morceau chanté en duo avec Kent rencontre un succès trop impor-

Je peux en tout cas affirmer que ce n'est pas un projet intéressant, un truc de marketing. Si c'était le cas, ça ne sonnerait pas comme ça.

tant, nous deviendrons trop liés dans l'esprit des gens. Nous avons besoin de liberté pour explorer toutes nos possibilités individuellement.

D'ailleurs Kent ne risques-tu pas plus directement d'avoir ce problème d'image et d'être considéré définitivement comme un chanteur de duos ?

K : Je ne vois pas pourquoi. Si j'ai tourné avec Enzo, c'est parce que nous avions bossé ensemble depuis plusieurs années et que nous avons eu la même idée de faire un show ensemble. Pour nous c'était simple, moins pour nos maisons de disques et pour les médias car il n'y avait ni album ni promotion. C'était juste un projet artistique plaisant. Avec les NITS, c'est aussi un coup de cœur. De toute façon je n'aime pas les étiquettes. Les médias ne me connaissent pas très bien et l'idée qu'ils se font de Kent est assez loin de la réalité. J'aime voyager physiquement, aller partout dans le monde et rencontrer des gens. Il en va de même pour ma musique, j'aime faire des rencontres et voyager. J'ai ma propre culture dans mon monde et pour les NITS je suis un peu comme un effet spécial à cause de cela.

Henk, que penses-tu de ce que fait Kent ?

H : Le meilleur souvenir que j'en ai est le

NITS "Nest"

Columbia/Sony - 1995

20 titres pour résumer la carrière des NITS, ça peut sembler un peu léger. Seulement, pour le néophyte, c'est paradisiaque. Car, pour rentrer de plain-pied dans l'univers particulier de ce groupe hollandais hors des modes, il faut y aller par petites doses. Les NITS, c'est comme la première cigarette. A la première bouffée, on découvre un goût jusqu'alors inconnu. Il faut admettre le minimalisme éthéré de cette pop paradoxalement accessible. Il faut succomber aux volutes mélodiques de ce groupe maniant l'art de la ritournelle comme peu, depuis les BEATLES, ont pu l'engendrer. Les NITS, c'est un oasis de finesse dans un univers de guitares saturées. Ce «best of» fort bien agencé (on sent que les gens de chez Sony connaissent et respectent à sa juste valeur la carrière des Bataves) regorge de petites merveilles : «In the dutch mountains», «Adieu sweet bahnhof», «Nescio», «The dream», «Sketches of Spain», ou encore «The train». Kent, une de nos gloires nationales, ne s'y est pas trompé : en s'accouplant le temps de deux duos (une version en français de «Adieu sweet bahnhof» et surtout l'inédit, ô combien revigorant, «Avec une aile cassée», rencontre improbable entre le Camembert et le Gouda, entre le titi parisien et le romantisme des moulins à vent), l'ami Kent se sent pousser... des ailes ! Ce «Nest» (un véritable nid de créativité) renferme tellement de trésors que le snober tiendrait du crime de lèse-majesté. Les NITS méritent plus qu'une reconnaissance polie : ce groupe est indispensable. Une nouvelle fois, on ne peut que vous vanter les mérites de ces magiciens hollandais!

(Thierry Busson)

concert que nous avons fait ensemble. J'avais trouvé Kent très proche de l'idée que je me fais de la musique du vieux continent. J'avais aimé cette façon qu'il avait d'explorer, de voyager et de chercher cette culture qui soit à l'opposé de la culture américaine. J'apprécie particulièrement son côté aventureux. Contre l'énorme vague américaine qui déferle en Europe depuis le milieu des années 50, il est là et résiste. Je ne possède cependant pas cette touche française qu'il

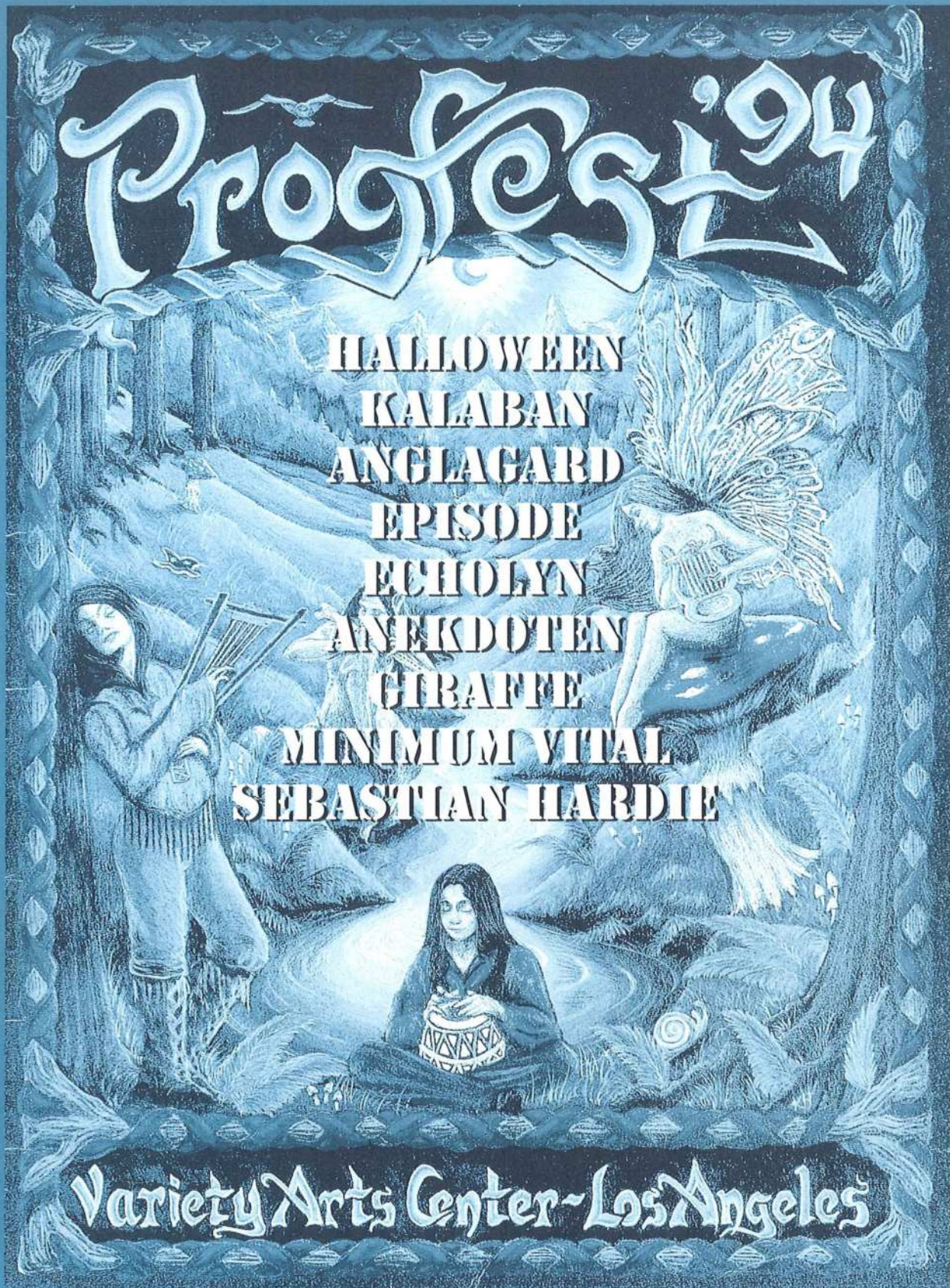
qualifie d'"effet spécial".

Et toi Kent que penses-tu des NITS ?

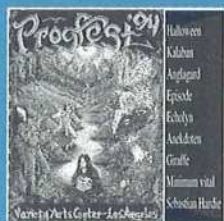
K : Du bien ! J'ai l'impression que ce qu'ils font est à part. Sans être expérimental, c'est volontairement à part. Je les ai découverts sur scène et je me suis dit alors : ça sonne familier, mais ce n'est pas anglo-saxon non plus. J'ai accroché et me suis mis à les écouter ardemment ensuite. C'est une découverte assez récente, elle date d'il y a 5 ans environ.

Henk : "Je ne possède pas cette touche française qu'il qualifie d'effet spécial".





Le PROGFESt est le plus fameux festival progressif du monde, qui a lieu tous les ans à Los Angeles. La crème du progressif international se retrouve à cette occasion sur cette scène devant un public venu du monde entier. En 1994 figuraient au programme HALLOWEEN, KALABAN, ECHOLYN, ANGLAGARD, EPISODE, ANEKDOTEN, GIRAFFE (soit The Lamb de GENESIS), MINIMUM VITAL, et SEBASTIAN HARDIE. Tous ces groupes figurent sur ce double CD, à raison de 15 à 20 minutes chacun, avec une qualité d'enregistrement superbe. Le concert existe également en deux cassettes vidéo avec le premier jour (les 4 premiers groupes) sur le volume 1 et le second (les 5 autres groupes) sur le volume 2. Les vidéos existent en Pal et VHS et incluent des morceaux différents des CD.

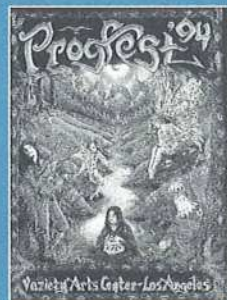


FGBG 4154.AR
Double CD

PROGFEST



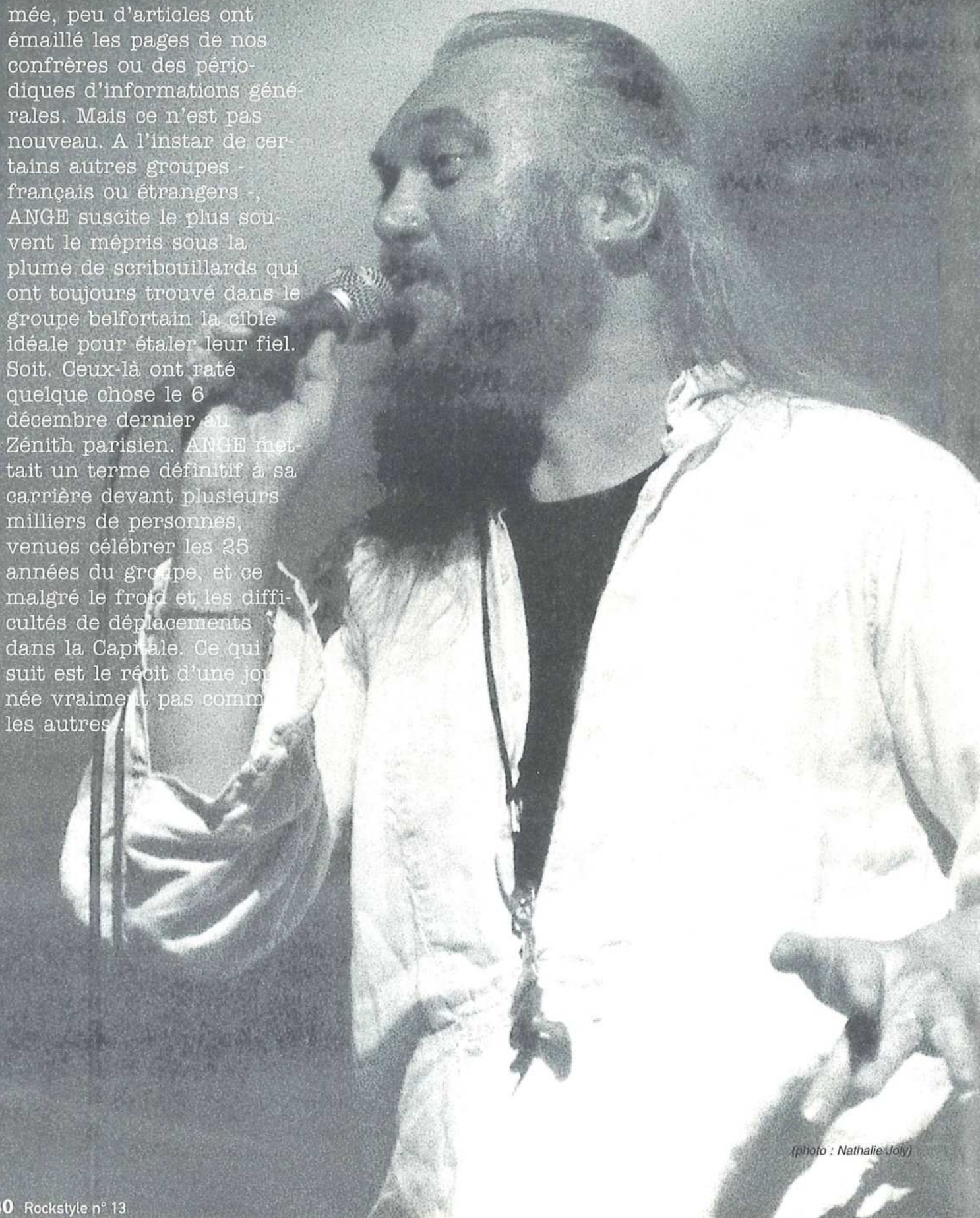
MUSEA
68 La Tinchotte 57117 Retonfey
Fax: 87366473
E-mail: musea@micronet.fr



FGBG 9006.AR & 9007.AR
Deux vidéos

MUSEA c'est aussi un catalogue de distribution et de vente par correspondances gratuit sur simple demande. Un millier de titres provenant de tous pays, en auto-production ou de labels indépendants.

On a beaucoup parlé de ANGE cette année. Et quand je dis «on», je pense à Rockstyle évidemment. Car, comme à l'accoutumée, peu d'articles ont émaillé les pages de nos confrères ou des périodiques d'informations générales. Mais ce n'est pas nouveau. A l'instar de certains autres groupes français ou étrangers, ANGE suscite le plus souvent le mépris sous la plume de scribouillards qui ont toujours trouvé dans le groupe belfortain la cible idéale pour étaler leur fiel. Soit. Ceux-là ont raté quelque chose le 6 décembre dernier au Zénith parisien. ANGE mettait un terme définitif à sa carrière devant plusieurs milliers de personnes, venues célébrer les 25 années du groupe, et ce malgré le froid et les difficultés de déplacements dans la Capitale. Ce qui suit est le récit d'une journée vraiment pas comme les autres.



(photo : Nathalie Joly)

ANGE

La der des ders

Partenaire officiel de la tournée d'adieu de ANGE, Rockstyle se devait d'être présent au Zénith parisien pour le dernier concert donné par le groupe. Le tout dernier, la «der des ders» comme c'était indiqué sur l'affiche signée Umbdenstock. ANGE aura donc replié ses ailes après 25 années de vol dans l'azur hexagonal. L'oiseau belfortain restera l'une des pierres angulaires du rock français, en pondant pas moins de 17 albums, en créant à l'aube des seventies un style musical personnel alliant le rock progressif influencé par GENESIS et autres KING CRIMSON, et l'héritage de la Chanson française issu des Jacques Brel, Brassens, Ferré ou Polnareff.

UNE TOURNEE TRIOMPHALE

La musique de ANGE est et restera unique. Comme celle, dans la même catégorie, de PINK FLOYD, de YES, de JETHRO TULL. Les fans le savent, l'apprécient justement à cause de sa spécificité. Il est donc logique que cette tournée d'adieu ait rempli toutes les salles. Débutée en avril dernier, la première partie du baroud d'honneur de l'ANGE a connu son point d'orgue aux Eurockéennes de Belfort. ANGE, ce dimanche-là, a rassemblé pas moins de 14.000 personnes. A 1 heure du matin ! Les mauvaises langues qui prévoyaient un «four» repartirent une nouvelle fois la queue basse.

Puis, après quelques semaines de repos, les cinq musiciens reprirent le chemin des concerts. D'autres villes furent traversées, de nouvelles salles affichèrent sold-out. Et ce, sans un grand soutien médiatique ! Bref, plus de 50 shows ont été donnés cette année, histoire de terminer l'aventure en beauté. Il fallait que la fête soit totale. Pour cela, ANGE devait se produire devant le très chaud public parisien, un des meilleurs publics du groupe, et ce depuis ces années 70 où ANGE rameutait 10.000 personnes au Palais des Sports.

BACKSTAGE

C'est aux alentours de 16h30 que j'entre dans les coulisses du Zénith. Virginie Touvrey, une des photographes de Rockstyle, m'accompagne pour cette journée que l'on devine pleine de surprises. Le froid hivernal qui enveloppe La Villette n'entame pas la détermination d'une poignée de fans qui attendent près de l'entrée des artistes depuis déjà plusieurs heures. On discute un peu avec eux. Certains sont venus de très loin. Les trains ne circulant pas en cette période de grève, ils ont pris leur voiture et leur courage à deux mains pour se coltiner des centaines de kilomètres émaillés de bouchons. Juste pour entendre une dernière fois l'«Ode à Emile» ou «Le Cimetière des Arlequins»... On parle avec eux de la carrière du groupe, de cette tournée que certains ont en partie suivie. Tous remercient Rockstyle d'avoir fait écho de l'actualité de leur groupe préféré. Ça fait plaisir...

On entre dans les coulisses du Zénith. C'est le branle-bas de combat : l'équipe technique de Drouot Productions s'affaire à régler les derniers détails, on dresse une grande table pour le cocktail qui suivra le show, un roadie pousse une caisse qu'on devine très lourde... Cette fourmière à l'échelle réduite est sur le qui-vive. Un photographe accrédité vient nous apprendre que Christian Décamps est souffrant. Une bronchite contractée deux jours plus tôt a entamé son potentiel vocal. Ça sent un peu l'affolement. Un médecin dépêché sur place «retape» le malade, lui injectant quelque produit miracle pour essayer de dissiper au mieux les effets de cette bronchite malvenue. Christian Décamps apparaît quelques secondes. On le salue. On sent le personnage tendu, certainement inquiet et profondément concentré. On croise finalement les autres musiciens : Gérard Jeslch, le batteur, est dans une forme olympique. Daniel Haas (basse) arpente les loges une bière à la main. Jean-Michel Brézovar (guitare) n'a pas encore mis son célèbre chapeau. Francis Décamps, le petit frère, le magicien des claviers, ne cache pas sa joie

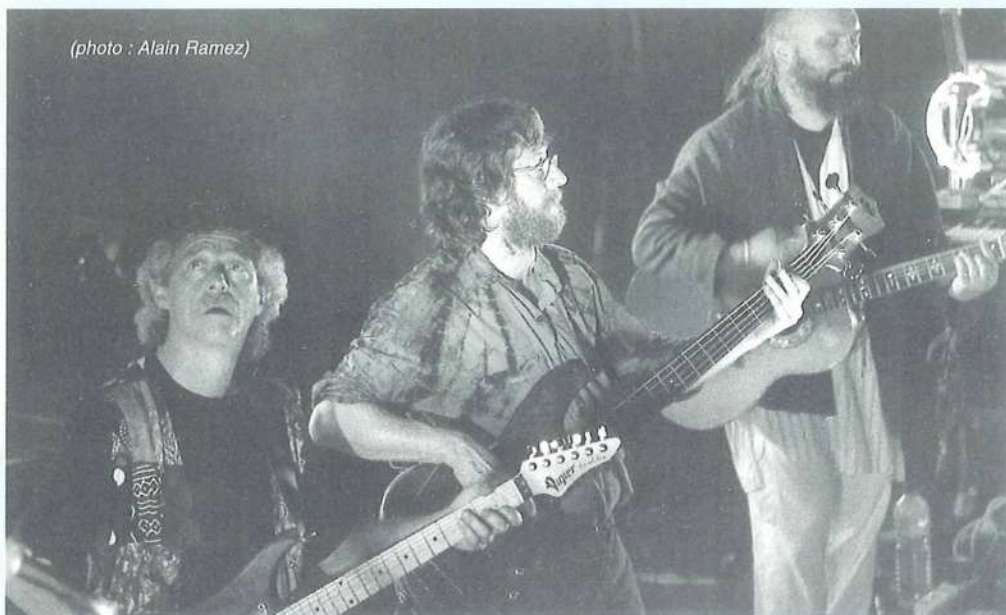
d'être à nouveau présent dans cette salle du Zénith. On offre à chacun de ces musiciens un exemplaire du livre consacré à ANGE, tout chaud sorti des presses. Ils s'installent à une table et décortiquent l'oeuvre. On entend des éclats de rires quand Jeslch tombe sur des photos de lui en 70. Tommy Emmanuel, le guitariste virtuose qui accompagne ANGE en première partie, vient nous saluer. Pour l'avoir interviewé quelques heures plus tôt dans les locaux de Sony (article à paraître dans le prochain numéro de Rockstyle), on sait que cet Australien de 40 ans est la gentillesse personnifiée. Lui aussi est un ange...

THE INVITED GUEST

Steve Hogarth arrive à ce moment-là. Le chanteur de MARILLION a répondu présent à l'invitation de Christian Décamps. Il a fait le voyage depuis l'Angleterre pour venir chanter la première partie de «L'Hymne à la vie». Le secret a été bien gardé. Même après avoir attendu près de 3 heures à un aéroport parisien que la voiture de la production vienne le chercher (circuler dans Paris pendant les périodes de grève tient de l'aventure épique), Steve Hogarth garde le sourire. L'homme est petit, ses yeux d'un bleu profond laissent transparaître une certaine timidité et une humilité séduisante. On le retrouve une demi-heure plus tard dans sa loge. Etant informés depuis plusieurs jours du nom des invités qui joueraient sur scène avec ANGE, on avait emmené avec nous quelques exemplaires de Rockstyle. Nous en offrons deux à

Hogarth, comme un enfant à «L'École des fans», salue la salle d'un timide «Bonsoir les amis...»

(photo : Alain Farniez)



Steve ainsi qu'un exemplaire du livre sur ANGE. Je lui parle alors de MARILLION, du dernier album, de sa voix merveilleuse. Il rougit, mal à l'aise devant mes compliments. Etonnant ! Il nous explique ensuite qu'un nouvel album live de MARILLION verra le jour au printemps. Il sera double. Le premier CD sera l'intégrale de «Brave» enregistrée à Paris. Le second contiendra des extraits des tournées «Seasons End», «Holidays In Eden» et «Afraid Of Sunlight». Il nous informe ensuite qu'il va sortir dans le courant de l'année 96 son premier album solo. Rendez-vous est donc pris avec lui pour en parler plus longuement dans les pages de Rockstyle au moment opportun. On sort de la loge. Steve doit répéter les premiers couplets de «L'Hymne à la vie». Il va la chanter ce soir, en français ! Le texte est écrit à la main sur une feuille blanche, et dans un discman, le CD égrenne la mélodie de cette très belle chanson. Steve Hogarth a le trac... C'est avec Tristan Décamps, le fils de Christian, que l'on papote alors. Lui aussi va monter sur scène. Seul, il chantera, en s'accompagnant au piano, «Crever d'amour». On peut presque entendre son cœur battre la chamade à côté de nous. Mais, d'un trait d'humour, il balaie son appréhension. Enfin, il essaie de se rassurer... Chanter devant plusieurs milliers de personnes, ça broie les intestins !

BIPEDE A STATION VERTICALE

(photo : Nathalie Joly)



Il est arrivé. Hubert-Félix Thieffaine est, lui aussi, venu rendre un hommage à ANGE, alors que d'autres artistes n'ont pas osé. Thieffaine, comme le groupe des frères Décamps, n'a jamais voulu tomber dans les travers du show-biz. ANGE, Steve Hogarth et Hubert-Félix Thieffaine représentent une éthique musicale qui se fout des modes préfabriquées. Ce n'est pas un hasard si ces trois-là, qui connaissent un succès public jamais démenti et qui subissent un certain mépris de la part du «métier», se retrouvent en ce mercredi 6 décembre. Sur la même scène.

Les musiciens de ANGE sont déjà en place. Les derniers réglages de la balance offrent à une poignée de privilégiés une version décoiffante des «Longues nuits d'Isaac». Tommy Emmanuel arrive sur la scène, et entame avec Brézovar une version à deux guitares acoustiques du «Soir du Diable». Frissons... Hubert-Félix Thieffaine, tout de noir vêtu, s'approche alors du micro, et c'est le final de «Caricatures». On prend une claque. Cette chanson semble appartenir à son propre répertoire. Il la déclame de sa voix puissante, son charisme fait le reste. Puis, c'est au tour de Steve Hogarth de s'entraîner. Là, on ne sait plus où on est ! «Ô toi la vie, plus d'un oiseau siffle ton image / Ô toi la vie, l'homme a donné corps en ton sillage...». Dans un français quasi-impeccable, il transcende de sa voix magique les premiers couplets de cet «Hymne à la vie». Oui, c'est bien la vie qui vibre devant nous. Les rares spectateurs accrédités qui traînent dans la salle en restent bouche bée.

WELCOME HOME, MY FRIENDS, TO THE SHOW THAT NEVER ENDS !

La salle s'est remplie. Sold-out une nouvelle fois. Tommy Emmanuel, en ouverture, fascine le public. Ce guitariste incroyablement agile, seul, debout avec sa gratte acoustique, passe d'un blues mélancolique à un boogie furieux, enivre les gens de sa maestria extra-terrestre, transporte le Zénith dans le cosmos avec le

chef d'oeuvre qu'est «Initiation», un instrumental inspiré des rythmes aborigènes. La salle tremble : Tommy Emmanuel alterne sweeping ultra-rapide et glissando, picking et harmoniques, rejoinant le tout de percussions sur la caisse de sa guitare. Du jamais vu. Du jamais entendu. Il quitte la scène sous un déluge d'applaudissements, laissant le public subjugué par sa bonne humeur et son jeu d'un autre monde. «Enjoy ANGE !» lance-t-il en rejoignant les coulisses.

ANGE arrive sur scène. Christian Décamps entame «Godevin», seul au piano. Le reste du groupe ne le rejoint que pour le chœur de guitare. Après «Les longues nuits d'Isaac», Christian explique qu'il va falloir l'aider à chanter. La bronchite ne l'a pas quitté, le fait souffrir. Après «Aurélia», Tristan arrive sur scène pour «Crever d'amour». Porté par la foule, il en délivre une version remarquable, à fleur de peau. Gagné ! La deuxième surprise vient de Francis Décamps : il empoigne sa guitare acoustique et s'en suit une superbe «Jour après jour». Présentant le morceau, Francis déclare : «C'est une chanson que j'avais l'habitude de jouer avant. Aujourd'hui, c'est la dernière fois que je la chante...». Un ange passe... Le show se déroule normalement, le Zénith vibre comme un seul homme aux coups de butoir de Jelsch, aux soli extatiques de Brézovar (celui du «Ballon de Billy» ce soir-là fut certainement le meilleur de toute la tournée). Haas est excité comme une puce, lui qui d'habitude représente plutôt la force tranquille du groupe. Après la somptueuse version du «Soir du Diable» avec Tommy Emmanuel (qui repart avec tout

(photo : Nathalie Joly)



l'amour du public de ANGE, plus que conquis par le charisme de l'Australien), Christian s'approche du micro et annonce aux fans : «C'est un de mes amis. Lui aussi vient de la province. Il va venir vous chanter un petit truc...» Christian s'éclipse alors et la silhouette sombre de Hubert-Félix Thieffaine apparaît sur scène. Dans la foule, c'est le délire. Un tonnerre de hurras et d'applaudissements salue l'arrivée de ce géant de la Chanson française. Il livre, en la portant très très haut, une version fascinante du final de «Caricatures», avant de se retirer modestement. Quelle leçon ! Quel talent ! Puis, c'est le rappel. Christian annonce alors l'arrivée de Steve Hogarth, et, une fois de plus, la salle tremble sous les acclamations du public parisien. Hogarth, comme un enfant à «L'École des fans», salue la salle d'un timide «Bonsoir les amis...» et émerveille l'assistance avec «L'Hymne à la vie». Sûrement un des plus beaux cadeaux jamais offerts aux fans d'ANGE. La fin du spectacle sera émouvante. Christian lit un poème qui résume bien la carrière du groupe : peu de soutien des médias et du «métier», mais l'amour démesuré d'un public fidèle. La leçon a dû en gêner plus d'un... C'était le 6 décembre 95, au Zénith, Paris. Un ANGE est passé. Un ANGE a trépassé. Mais son souvenir est éternel...

ELECTRIC SHOCK

BP 71 - 33211 LANGON Cedex - Tél. 56 76 21 65 (10 h - 12 h et 14 h - 18 h)
PORT en Rec. : forfait : 40 F / Colissimo = + 15 F - PORT GRATUIT à partir de 1.200 F

Abréviations : Compact Disc : CD=album / CD single = maxi CD / CD single 3» = mini CD // Vinyl : (7») = 45 T / (12») = Maxi 45 T / (LP) = 33 T / (10») = 25 cm

PROMO : Hors Commerce / NP = pas de pochette / Poch. diff = différente / UK = Angleterre / US = USA / OZ = Australie / ESP = Espagne, etc...

CATALOGUE (2000 réf.) contre 4 timbres à 2,80 F (gratuit en cas de commande)

RÈGLEMENTS (à Electric Shock) par chèque, mandat ou - COMMANDE MINIMUM : 200 F HORS PORT.

AMOS TORI

Conflike girl / God (CD single) promo USChaque 90
Conflike girl / God (CD single) poch ouvr USChq 90
God (12") (4 vers) CEE 60
God (7") pict disc UK 40
Past mission (2x2CD single) (7 live) poch ouvr UK 130
Past the mission (CD) (+3 live) promo only US 200
Pretty good year (CD) (vel 12) poch ouvr UK 90
Take to the sky n° 7 (lanzine 22 p.) UK 50
& T.Jones / I wanna get back (CD single) UK 60
I wanna get back... (7") (10") UK 35/55
Under the pink (LP) vinyl rose US only 130

DAVID BOWIE

Crystal Japan (7") poch superbe JAPON 180
Day in day out (7") éd n° pict disc + vinyl rouge UK 75
Fame 90 (12") (5 mix) promo + poch diff ESP 100
Fashion 10 x (7") pict disc + classer UK 450
Hearts filly lesson (12") pict disc UK 65
Major Tom 69-80 (12") promo éd n° ISRAEL only 450
Rarest one (10") (studio + live) lim 1000 ex UK 130
Sound & vision 1+2+3 chq (2xLP) (45 tit) vinyl transp US 420

BUSH KATE

And so in love (7") éd n° pict disc + poster géant UK 50
And so in love (CD single) éd lim + 3 prints UK 85
Big sky (7") pict disc UK 210
Hounds of love (LP) vinyl gris marbré USEXc 270
Interview (LP) vinyl or + belle poch UK 200
Moments of pleasure (12") poch poster UK 70
On stage (7") poch ouvr UK 130
Red shoes (CD single) (vol 1/2) (4 tit) pict disc UK 70
Rubberband girl (12") pict disc UK 70
Rubberband girl (CD single) (3 tit) OZ 100
Running up that hill (7") poch ouvr UK 90
The kick inside (LP) rééd pict disc UKExc 400
The kick inside (LP) vinyl vert TCHEC 250
The man I love (CD single) (Bol Gershwin) UK 65
The man I love (CD single) OZ 90
The man with the child (7") poch superbe CAN 160
This woman's work (7") pict disc UK 60

COLLINS PHIL

2 hearts (CD single) poch découpée en coeur UK 135
Aganist odds (7") pict disc UK 110
Far side (CD+CD single) (4 live) coffret OZ only 300
On a more night (7") pict disc découpé + sup UK 180
Separate lives (2x7") pict disc découpés UK 180
Separate lives (7") poch diff JAPON 95
Story so far (CD) (14 tit) promo only US 160
Tour program 85 (28 p couleur) UK 60
Tour program 90 (28 p couleur) UK 55
Tour program 94 (36 p couleur) superbe UK 70
We wait & wonder (CD single) poch ouvr UK 100
Who said I'd live (CD single) promo + poch superbe US 100

ALICE COOPER

Constrictor (LP) pict disc UK 180
Feed my Frankenstein (12") pict disc UK 100
House of fire (7") pict disc découpé UK 85
Lost in America (12") pict disc UK 65
Tour program Trash 89 (24 p couleur) UK 90
Trash (LP) rate pict disc OZ 200

CURE

Dredd song (CD single) promo pict disc CEE 90
Hanging garden (2x7") (4 tit) poch ouvr UK 250
High (CD single) (4 tit) poch ouvr CEE 65
Sideshow (CD single) (4 live) poch ouvr US 90
Tour program Wish 92 (24 p couleur) UK 110
Wish (CD single) int 2/92 promo only UKNP 60

DEEP PURPLE

Black night 95 (12") éd n° vinyl pourpre UK 65
Black night 95 (CD single) éd n° UK 150
Golden balls (CD) (15 tit) BULG only 160
In rock (2xLP) (incl inédits) vinyl potpres UK 175
Tour program Battle 94 (28 p couleur) UK 70

DEPECHE MODE

Condemnation (CD single) (4 tit) poch ouvr OZ 100
Dep Mode box 1 COFFRET (6 x CD singles) UK 240
I feel you (12") poch ouvr UK 50
I feel you (12") (5 vers) promo US 110
I feel you (CD single) (vol 2) poch ouvr UK 55
In your room 2 x (12") (vol 1+2) (10 tit) ALL 110
In your room (3x2CD single) pack complet UK 175
In your room (CD single) (7 vers) poch ouvr US 90
Personal Jesus (12") best pressing ARG 175
Singles (Pro 5192) (2xLP) (12 tit) promo US 180
Some great reward (LP) vinyl gris ALL 100
Songs of faith (2x2CD) éd lim coffret OZ only 300
Tour program Devotional 93 (36 p + poch) US 90
Tour program Faith 94 (32 p + poch) US 85
World in my eyes (12") poch plastic bleu UK 90

CÉLINE DION

D'amour ou d'amitié (7") rare 1982 FRA 100
L'ove can move (12") (6 vers) promo + slicker US 120
Misty (CD single) promo + belle poch US 50
Only 1 road (CD single) promo USNP 70

DIRE STRAITS

Heavy fuel (CD single) hamburger pack UK 100
On the night BOX (2xLP + CD + Video) promo UK 425
Sultans of swing (7") poch magnifique JAPON 175
Tour prog Every street 92 (40 p couleur) US 90
Walk of life (2x7") (2 live) poch ouvr UK 130

DURAN DURAN

liste contre 1 timbre

ELP + ASIA

liste contre 1 timbre

FISH

A gentlemen... (7") pict disc découpé UK 70
Fortunes of war (4x2CD singles) (11 live) digipack UK 225
Lady let it lie (12") pict disc UK 65

Lady let it lie (CD single) poch ouvr UK 60
Suits (LP) éd n° pict disc UK 100

GABRIEL PETER

Before Us (CD) (10 tit) promo only US 250
Big time (CD single) (5 tit) rare poch ouvr UK 150
Blood of eden (CD single) (2 vers) promo UK 80
Come talk to me (CD single) promo only US 90
Digging (CD single) (2 vers) promo pict disc US 75
In store sampler (CD single) 5 live promo only USNP 130
Kiss that fog (CD single) promo + poch diff UK 75
Red rain live (CD single) (2 radio éd) promo UKNP 60
Red rain live (CD single) (4 éd) pict poch ouvr US 145
Red rain live (CD single) éd n° poch ouvr UK 65
Secret world (CD single) (2 vers) promo only US 85
Selection from Passion (CD single) 4 tit promo only US 110
Shock the monkey (7") orig pict disc UK 130
Siedgehammer live (CD single) promo HOLLNP 55
T shirt XL Secret world (US tour dates) US 100
Tour pass 73-93 (plastik) US 100
Tour program SW 93 (40 p N & B) UK 60

GENESIS

Hold on / I can't dance (CD single) poch ouvr UKChq 75
In concert (LP) (compil studio) BRESIL onlyExc 150
In wanderland (CD) (16 tit) metal box ITALIE 110
Inv touch live (7") éd n° poch ouvr + livre UK 35
Jesus (CD single) coffret poux 5 x CD Singles UK 80
Land of confusion (CD single) poch ouvr JAPON 180
Paperella (7") pict disc UK 80
Radio show LIVE (3xLP) (Superstar 84) promo US 550
Taking it all too hard (7") belle poch US only 65
Tell me why (CD single) poch ouvr UK 65
Tour program 92 (28 p couleur) UK 60
We can't dance (2xLP) ESP 130

HARRY DEBBIE

liste contre 1 timbre

INXS

liste contre 1 timbre

HARD & HEAVY

Catalogue 1700 références contre 3 timbres à 2,80 F

JACKSON MICHAEL

Bad (LP) pict disc US 220
Black or white (CD single) promo poch ouvr US 125
In the closet (2x12") (11 mix) poch ouvr promo US 350
Jam (2x12") (12 mix) poch ouvr promo US 350
Photo book 40 p (20 photos + bio) UK 60
Tour program 88 (32 p couleur) superbe CAN 110
Tour souvenir box (5x2CD single) pict disc + livret JAPON 550
You're not alone (2x2CD single) (7 vers + 2 tit) CEE 120

MADONNA

Bad girl (12") + poster UK 55
Bedtime stories (12") poch métallique hologram UK 75
I'm a dog (12") (Mad 7s) uncut pict disc UK 65
Interview (7") vinyl rouge découpé en coeur UK 55
Interview (LP) (Sean 10) vinyl doré + poch UK 60
Interview (LP) (Sean 10) vinyl bleu + poch UK 60
Interview 90 (7") vinyl rose découpé en coeur UK 55
Rain (12") pict disc UK 80
Secrets (12") (5 vers) poch diff US 85
Secrets (CD single) (3 vers + 1 tit) CEE 50
Secrets remixes (CD single) (5 vers) CEE 60
Take a bow (7") éd n° pict disc UK 55
Take a bow (CD single) (3 vers) éd lim + 3 prints UK 60

MARILLION

Alone again (CD single) (vol 1/2) (3 live) U 70
Assassing (12") pict disc UK 200
Beautiful (2x2CD single) (2 démos + prints) UK 120
Dryland (10") éd n° vinyl transp + poch ouvr UK 70
Fugazi (LP) pict disc UK 200
Fugazi (LP) vinyl rouge TCHEC 230
Garden party (7") pict disc découpé UK 250
Incommunicado (CD single) (2 vers) poch ouvr UK 95
Kayleigh (12") pict disc UK 180
Lavender (12") pict disc UK 170
Real to real (LP) pict disc UK 200
Script (LP) rare pict disc UK 575
Uninvited guest (7") pict disc découpé UK 75

MIKE RUTHERFORD & THE MECHANICS

Another cup... (CD single) coffret + 4 cards UK 65
Another cup of coffee (CD single) (3 tit) poch ouvr UK 60
Everybody gets (CD single) poch ouvr UK 55
Over my shoulder (CD single) (+1 live) poch ouvr UK 65
Radio show LIVE (CD) (KBHF 89) promo USNP 250

MOORE GARY

liste contre 1 timbre

NIRVANA

All apologies (CD single) promo US 75
Hormoning (CD single) (6 tit) Peel sessions JAPON 200
The man who sold (CD single) promo USNP 65
The very best (CD) compil BULG only 160
Unplugged in NY 92 (LP) vinyl blanc US 145

MIKE OLDFIELD

5 miles out (7") pict disc UK 90
Hibernaculum (CD single) (vol 1/2) poch hologram UK 65
Hibernaculum (CD single) promo + poch diff UK 110
Sennelid (CD single) (édit vers) promo USNP 100
The song of... (CD) promo + poch diff UK 225

OZZY OSBOURNE

Mr Crowley live (12") pict disc + poch US 145
No more tears (12") vinyl gris promo UKNP 150
No more tears (CD single) promo only US 65
Road to nowhere (CD single) promo only US 90
Shot in the dark (7") poch poster UK 70
So tired (12") (3 live) vinyl coré UK 200
Time after time (CD single) promo + belle poch US 70
Tour program Bark 84 (24 p couleur) US 90

PINK FLOYD

1 of these days (7") (GR 2935) belle poch JAPON 450

A momentary lapse (LP) vinyl blanc FRA 240
Coming back... live (CD single) (+ éd) promo pd US 125
Division bell (LP) vinyl bleu US 200
Early singles (CD) (10 tit) poch ouvr luxe UK 200
High hopes (12") vinyl bleu étché + 7 cards UK 80
High hopes (7") poch poster + vinyl transparent UK 50
High hopes (CD single) (1 live) pd + 7 cards UK 70
High hopes (CD single) (2 éd) vers) pict disc diff UK 55
Interstellar overdrive (12") promo + int FRA 80
Interstellar overdrive (CD single) promo + int FRA 75
Julia dream (7") (GR 2840) rare JAPON 500
Learning to fly (7") vinyl rose UK 100
Lost for words (CD single) (2 vers) promo only US 120
Masque métal Division bell (sans le CD) im 2000 ex US 490
Maddie (LP + CD + MC) RAA AWARD de platine US 3400
Photo book 40 p (20 photos + bio) UK 80
Pink Floyd Live 96 p couleur de W Ruhmann UK 100
Take it back (7") vinyl rouge UK 50
Take it back (CD single) pict disc + poster UK 70
Take it back (CD single) (2 vers) promo pict disc US 95
Tour program 87-88 (28 p couleur) US 160
Tour program Europe 94 (36 p couleur) UK 75
What do you want (live) (CD single) promo pict disc US 125
When the tigers (7") rare poch ouvr luxe UK 180
D Gilmour: Love on the air (7") pict disc découpé UK 180
Syd Barrett: Terrapin (7") rééd vinyl rose US 75
Madcap laughs BOX (no CD) livret + card lim 2000 UK 170
R Waters: Wall live Berlin (CD single) promo pd USNP 250
Another brick live 90 (CD single) pro + brique mousse US 250
T shirt (taille M) pro & cons of HH tour US 75
We're whay gods (CD single) coffret + 2 prints UK 75

POLICE

Can't stand (live) (7") pict disc découpé (badge) UK 70
Live (CD) sampler 5 tit promo only UK 140
Message (7") rare poch poster US 120
Secret journey (7") poch unique US 110
Six pack 6 x (7") vinyles bleus + inserts UK 250
Voices inside (2x12") (8 vers) éd lim DJ only UK 90

PRINCE

Controversy / Let it go (7") éd n° pict disc UKChq 40
Let it go / Thieves (12") promo only USChq 75
My name is Prince / Seven (12") pict disc UKChq 50
The most beautiful girl (CD single) US 50

PROGRESSIF

Catalogue 750 références contre 2 timbres à 2,80 F

QUEEN

At the BBC 73 (LP) pict disc promo only US 600
Ballads (CD) (16 tit) BULG only 160
I'm going slightly mad (7") pict disc découpé UK 235
Interview BOX CD po + T shirt poster; cards UK 150
Killer queen (7") rare 1976 + belle poch JAPONExc 210
Live killers (2xLP) vinyles vert + rouge JAPON 590
Photo book 40 p (BOOK) 20 photos + bio UK 80
Queen BOOX (80 p) 44 couleur par M St Michael UK 110
Queen BOOX (12") CD singles 3- + livret JAPON 790
Stone cold crazy (CD single) 3 tit promo USNP 120
Tour program Opera 76 (24 p couleur) rare US 225
Tour program UK 82 (20 p couleur) UK 160
We are the champions (CD single) éd lim HOLL only 90
You're my best friend (7") poch superbe JAPON 240
B May: Spider man (12") (3 vers) pict disc UK 75
B May: Spider man (CD single) (5 vers) pict disc UK 70
Driven by you (CD single) promo box + boussole US 200
Too much love (CD single) (4 tit) poch ronde UK 135
Tour program Light 93 (20 p couleur) UK 65
F Mercury: Living on my own (12") (4 vers) US 75
R Taylor: Foreign sand (CD single) pict disc UK 70
Foreign sand (CD single) (4 tit) pict disc UK 70
Happiness (12") éd n° pict disc UK 85
Nazis (12") éd n° vinyl transparent UK 120
Nazis (CD single) (6 vers) rare UK 100

ROLLING STONES

Goats head soup (LP) vinyl vert TCHEC 240
Highwire (CD single) (1 live) poch ouvr CEE 85
I go wild (7") éd n° pict disc UK 40
I go wild (CD single) (3 vers + 1 live) OZ 90
I go wild (CD single) poch ouvr + 4 cards UK 65
Out of ear (CD single) (+1 inédit) pict disc US 80
Sardines (CD single) (3 vers) CEE 75
Sparks will fly (CD single) promo only pd US 145
Slicky fingers (LP) vinyl vert TCHEC only 240
Tour program Hawaii 73 (16 p) rare US 170
Tour program US 75 (32 p Noir & Blanc) US 155
Tour program 81 (28 p couleur) US 70
Tour program Voodoo 94-95 (36 p couleur) JAPON 95
Tour program Voodoo 94-95 (40 p couleur) UK 80
Voodoo lounge BOX (no CD) + patch sticker; lim 5000 UK 200
M Jagger: Don't tear me up (CD single) (4 tit) ALL 50
K Richards: Run Redolph (CD single) promo poch ouvr AFR du SUD 180

ROXETTE

liste contre 1 timbre

SIMPLE MINDS

Don't you (7") pict disc découpé UK 180
Hypnotised (CD single) (vol 2) (3 live) coffret UK 65
She's a niver (7") vinyl bleu promo only USNP 55
She's a river (CD single) poch ouvr carton orndule UK 65
She's a river (CD single) (2 vers) poch ouvr diff UK 65
Someone somewhere (7") poch poster UK 125
Speed your love (7") pict disc UK 120
Sweat in bullet (2x7") (+ 2 live) poch ouvr UK 85
The Amsterdam EP (CD single) promo UKNP 55
Tour program 89 (36 p couleur) UK 60
Tour program Good news 95 (40 p couleur) UK 65
Up on the catawk (12") (2 vers) vinyl blanc CAN 180

SPRINGSTEEN BRUCE

Better days (12") pict disc UK 55

Better days (CD single) promo + poch unique CEE 90
Cover me (7") poch poster UK 65
Darkness (LP) pict disc promo only US 1200
Human touch (2x2CD single) pict disc + poch cut UK 65
Human touch (LP) pict disc UK 100
I'm going down (7") poch ouvr + 5 cards JAPON 170
Interviews (2x7") pict discs lim 5000 ex UK 120
Lucky town (LP) pict disc UK 95
Murder inc (CD single) promo pict disc US 100
Secret garden (2x2CD single) (2 vol) (3 live) UK 120
Secret garden (7") US only 55
Streets of Philadelphia (CD single) promo US 95
Tour program Born 84-85 (34 p couleur) US 120
Tunnel of love (CD single) (5 tit) promo only US 350

STATUS QUO

100 % pure Quo (CD single) (5 tit) promo only UK 100
Ain't complaining (CD Video) (4 tit + 1 video) UK 110
B sides & rarities (CD) (24 titres) UK 65
Can't give you more (CD single) (3 tit) U 125
Caroline (live NECI) (7") pict disc UK 75
Interview (7") pict disc 5 copies pressed UK 180
Restless (2x2CD single) (7 tit) éd n° poch ouvr UK 130
Sherr... (2x2CD single) (6 tit) éd n° poch ouvr UK 130
Tokyo Quo (CD) (9 tit live) repro Japon only 150
Tour program 93 (28 p couleur) UK 75

STING

7 days (CD single) (4 tit) couplage diff OZ 60
All for love (CD single) promo + poch ouvr US 75
All this time (CD single) + art print UK 85
All this time (CD single) promo + poch ouvr US 90
Demolition man (CD single) (+2 live) poch ouvr UK 65
Demolition man (CD single 3") poch diff JAPON 100
Fortress (7") (+1 live) JAPON 75
If I ever lose (CD single) (+ 3 MTV) poch ouvr UK 60
If I ever lose (CD single) (+ 3 MTV) pict disc diff UK 40
If I ever lose (CD single) (couplage diff) OZ 60
If I ever lose (CD single) (couplage diff) OZ 60
J & J Iglesias / Fragile (12") UK 50
Nothing about me 94 (12") (4 remix) FRA 50
Set them free 94 (12") (3 vers) promo UK 100
Shape of... (CD single) promo poch ouvr UK 65
The dream of the B (LP) pict disc UK 160
The dream of the B (LP) vinyl bleu OZ 210
This cowboy song (CD single) (4 remix) UK 55
When we dance (12") (4 tit) UK 55
When we dance (CD single) (4 tit) poch ouvr CEE 60

TEARS FOR FEARS

liste contre 1 timbre

TEXAS

liste contre 1 timbre

THE THE

Armageddon days (12") etched vinyl UK 50
Disinfected EP (12") (4 tit) UK 35
Dogs of lust (CD single) (3 vers) promo US 120
Dusk CD pict disc + livrets promo pack UK 50
Gravitate to light (12") etched vinyl UKExc 45
I saw the light (10") (+ 3 acoustic) UK 50
Jealous of youth (CD single) promo CEE 60
Love is stronger (2x2CD single) (3 live) éd n° UK 95
Slow emolion (CD single) promo + poch diff UK 80

TOTO

Georgy porgy (7") pict disc découpé promo US 230
I won't hold you back (7") pict disc découpé UK 90
Live for today (5-) vinyl rouge + poch poster US 175
Rosanna (7") pict disc découpé UK 100
Rosanna (12") (4 tit) poch superbe JAPON 175
St georges & the dragon (7") belle poch JAPON 90

U 2

2 date (LP) sampler promo only UK 195
Hold me (7") éd lim vinyl rouge UK 35
Hold me (édit) (CD single) promo poch Batman US 100
Lemon (10") vinyl jaune promo lim 1000 ex US 160
Lemon (12") (5 vers) vinyl jaune US 310
Melon remixes (12") 4 remixes promo only UK 270
Radio show I live Sydney 94 (2x2CD) promo only UK 60
Stay (2x2CD single) poch ouvr luxe UK 130
T shirt L Zoo TV tour US 95
U2 pack 3 (4x7") poch diff IRL 300
Unforgettable live (7") pict disc découpé UK 275
War (LP) ultra rare pict disc UK 770

WILDE KIM

4 letter word (7") éd lim box + calendrier UKExc 90
Go for it (7") éd lim poch poster US only 130
I can't say goodbye (12") (+ mégamix 8'30) UK 50
If I can't have you (CD single) OZ 95
In my life (CD single) belle poch UK 95
Love is holy (CD single) poch ouvr UK 60
The touch (7") pict disc découpé UK 225

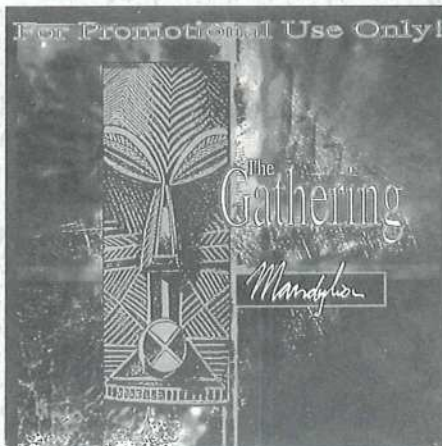
YES

Evening of Yes (CD single) 3 tit promo only US 120
Radio show LIVE 88 ou 91 ou 92 (3xLP) promo USChaque 550
Rhythm of love (7") promo + poch diff ESP 75
State of play (CD single) promo only UK 70
Wonderous stories (12") vinyl bleu UKExc 80
ABWH: Tour program Evening 89 (28 p couleur) UK 65
Anderson: Change we must (CD single) (2 vers) UK 60
Hearts (CD single) radio edit promo only US 100

ZZ TOP

Breakaway (12") pict disc UK 75
Eliminator (LP) rare pict disc UK 180
My head in Mississippi (7") pict disc découpé UK 80
Punishment (7") éd lim + stencil UK 40
Punishment (CD single) coffret métal + poch UK 120
Stages (7") pict disc découpé UK 80
Tour program Allfurburner 86 (24 p couleur) UKExc 110
Viva Las vegas (7") pict disc découpé UK 80

Tous nos COLLECTORS, IMPORTS, ED LIMITÉES, COIFFRETS, TOUR PROGRAMMES
et MERCHANDISING sont sur le MINITEL : 3615 code SHOCK



TRIPSICORD/WMD

The Gathering

Mandylion

Imaginez Lovecraft qui prend le thé avec Emilie Brontë. Imaginez Terminator se promenant dans les paysages romantiques des «Hauts de Hurlevent». Imaginez Mike Tyson récitant des poèmes de Verlaine sur le ring. Imaginez BLACK SABBATH qui reprend du PINK FLOYD. THE GATHERING, c'est un peu tout cela. C'est le culte du paradoxe, l'art de l'antinomie. Avec «Mandylion», ce groupe hollandais marie, en un subtil et improbable alliage, la densité du plomb et la finesse de la soie. Sur des rythmes incroyablement lourds, proches du «Draconian Times» de PARADISE LOST ou du «Black Album» de METALLICA, la voix ahurissante de beauté de la chanteuse Anneke Van Giesbergen élève l'âme plus loin que l'infini (le morceau d'ouverture, «Strange machines», est une claque en plein face !). Chaque morceau regorge de breaks savants, d'arrangements subtils : ici une nappe de synthés envoûtante, là des sonorités orientales du plus bel effet (le fascinant instrumental éponyme, rappelant la bande son de «L'Exorciste, l'Hérétique» de John Boorman). Le plus étonnant, c'est que THE GATHERING n'en est pas à son premier album. Ces Hollandais volants signent ici leur troisième réalisation. Seulement, les deux premiers opus étaient pollués par un «chanteur» death metal, au gosier qui éructe plus qu'il ne vocalise. Avec l'arrivée de la diaphane Anneke, THE GATHERING passe du rang de groupe modeste à celui de révélation. Et «Mandylion», de ce fait, mérite l'appellation de chef d'oeuvre. Ce disque est définitivement extra-terrestre (ne le répétez pas, Pradel serait capable de faire une émission pour savoir si Rockstyle existe ou pas !)



par Thierry Busson



Les 3 disques chouchous :

THE GATHERING

BRUCE SPRINGSTEEN * MIKE SCOTT

CD Reviews, Espresso, Flashback
Le tour de l'actualité discographique
12 pages de chroniques de disques !



Morne plaine !
 Taupinière
 Petite colline
 Belle montagne
 Mont Blanc !
 Himalayesque !



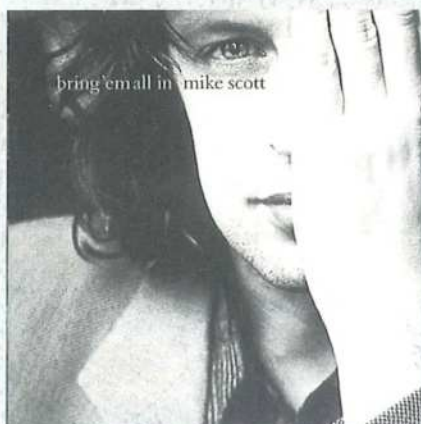
COLUMBIA/SONY



par Xavier Chatagnon

Bruce Springsteen The Ghost Of Tom Joad

Certains céderont, sans doute, à la tentation de rebaptiser ce nouvel opus «Nebraska vol.2». Pourquoi pas ? Pourtant, sur Springsteen, le temps semble agir comme sur le meilleur des vins. Treize ans séparent «The Ghost Of Tom Joad» de «Nebraska», période durant laquelle le Boss a mûri, s'est bonifié. C'est vrai, l'album de 82 atteignait, par son style intimiste et dépouillé, des sommets de pureté. Mais le cru 95 s'annonce exceptionnel, empreint d'une émotion solennelle, enluminé par la panoplie traditionnelle du rock US : guitares, batterie, harmonica, claviers. Sur des titres tels que «Youngstown» ou «Across the border», le violon et l'accordéon apposent le sceau d'une authenticité qu'un Zimmerman a perdu depuis des lustres. Springsteen porte en lui les stigmates d'une Amérique incapable de cautériser ses plaies, d'endiguer ses fractures. S'inspirant des «Raisins de la Colère» de Steinbeck, il démontre, dès la première chanson, que rien n'a changé, aux States, depuis la Grande Crise de 1929. Défilent alors les témoignages de ces destins brisés sur les écueils du Rêve Américain : immigrants mexicains («Sinaloa cowboys»), camés («Balboa park»), ex-tôlard («Straight time»), routards («The new timer»)... Au bout de l'espoir, l'utopie d'une vie meilleure («Across the border») se transforme en véritable cauchemar («Galveston bay»). Hanté par ces fantômes d'une Autre Amérique, Bruce Springsteen renoue avec la tradition engendrée par des folksingers du calibre d'un Huddie Ledbetter ou d'un Woody Guthrie. Grandiose !



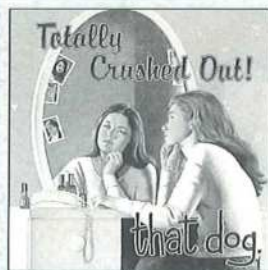
CHRYSALIS/EMI



par Frédéric Delage

Mike Scott Bring'em All In

Première livraison solo de l'ex-chanteur/compositeur des désormais défunts WATERBOYS, ce "Bring'em Ail In" s'impose comme un splendide coup de maître. Ce n'est pas une réelle surprise tant ce sacré Mike Scott aura toujours su rester cet éternel poète de l'authenticité, que son inspiration soit rock, folk, ricaine ou irlandaise. Outre son incontestable génie à composer, l'Écossais dispose aussi d'un fabuleux instrument: sa voix, une voix claire, ample et vivifiante qui peut vous emporter vers le grand large comme vous chuchoter dans l'oreille d'intimes confidences. Revenus de ses rêves américains, Mike Scott évoque cette fois ses nouveaux espoirs, des gens et des amours, des villes d'Écosse ou d'ailleurs qui auront marqué sa vie, suscité ses passions ou ses déceptions... L'émotion est partout majeure et acoustique, de la jubilation communicative de "City full of ghosts" (Dublin) aux chroniques magnifiques que sont "Edinburgh castle" ou "Long way to the light". Et puis, il y a cette fameuse chanson, la première, qui elle, touche carrément du doigt la grâce toute simple. Elle s'appelle comme le disque, "Bring'em all in". C'est un des ces morceaux dont la mélodie magique et la noble interprétation jouent les funambules sur la corde raide du sublime, en sachant conserver de bout en bout le miraculeux équilibre. A la première écoute, on a presque peur que la corde se rompe, on se dit que tout ça est trop beau pour être vrai. On finit par en avoir de l'humidité dans le regard. Car tout ça est vrai. Et tant mieux si c'est trop beau...



GEFFEN/BMG



par Nicolas Gautherot

That dog.

Totally Crushed Out !

Est-ce que quelqu'un peut demander à Anna Waronker de me téléphoner ? C'est important ! Si la critique rauque était une science exacte, on serait parfaitement en droit d'affirmer : 30% PIXIES (rock déglingué), 30% NIRVANA (couplets doux, refrains rebelles), 30% SONIC YOUTH (le bruit thermodynamique) et 10% DAMBUILDERS (le violon incongru). Seulement, ce n'est pas si simple que ça. Rattrapons-nous en insinuant que that dog. est au rock ce que the blue up? est à la pop. Mais ces comparaisons, même si elles fournissent d'agréables points de repères, ne font que passer sous silence le rôle majeur de la toute mimi Anna qui a saupoudré sans parcimonie son humour second degré sur l'intégralité de cet album. Le livret est agencé en une imitation de roman, voire journal intime d'une adolescente US romantique et grunge, accroche-cœur et nez percé, pull en mohair et pogo. Car sous ta blondeur évangélique et tes lèvres rouges de poupée Barbie (TM) se cache une fureur animale digne de Laur Palmer, d'ailleurs ce cœur coupé en deux et cette pochette sont des indices «lynchiens», on ne me la fait pas. Mention TB pour la chanson sur Michael Jordan. Ah Anna ! Oh ! J'ai oublié les 30% REM acoustique, autant pour moi...



REPRISE/WEA



par Nicolas Gautherot

Green Day

Tambu

Pourquoi les poules n'ont pas de seins ? Parce que les coqs n'ont pas de mains. Attention, plus visuel : pourquoi les Chinois ne se servent pas de ce doigt-là ? (ndr : mon index). Ben, parce que c'est le mien ! On m'a dit que j'étais le rigolo de service, genre quand tu n'es pas là, les numéros sont moins drôles, alors je fais de mon mieux, mais avouez que rire avec un tel sujet n'est pas facile. «Ga bu zo meu», diraient sans doute les Shadoks. L'ontogénèse résume la phylogénèse (ou est-ce le contraire ?). La bière japonaise «Sapporo» fait de jolis pots à crayons. A l'été indien a succédé un climat pluvieux. Thierry, à qui tu téléphones ? Certains guitaristes de hard rock ne digèrent pas le porc mal cuit. Euh, qui sont ces gars en blanc ? Eh ! Lachez-moi ! Qu'est-ce que c'est, cette chemise sans manches ? Thierry, qu'est-ce qui te fait rire ? Comment ? Non, je ne prendrai pas un Thorazine ! N'insistez pas ! Et je ne parlerai pas de l'album de GREEN DAY non plus ! Quoi ? Non, pitié, pas l'intégrale de FROMAGE au casque ! Au sec...



QT

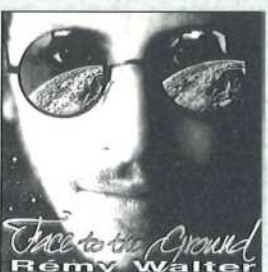


par Bruno Versmisse

Quest

Opposite Sides Of The Picket Fence

QUEST est le petit frère de Rush, le vrai ! Celui qu'on espérait découvrir un jour, pas une pâle copie dont on essaye souvent de nous refourguer la ressemblance peu avantageuse. Ici, c'est le top. Allen Mc Kenzie chante comme Geddy Lee et David Rupp martèle comme Neil Peart. Mais, pas de méprise, si QUEST semble le clone parfait, c'est qu'il assène un power-rock dans l'esprit de l'ancêtre canadien, en délivrant un album où les élèves semblent l'égal du maître. Ah ! Pour sûr, le «Rush-addict» va gémir de plaisir... QUEST a retenu du génial trio la puissance juvénile et audacieuse des albums des 70's et un peu du progressive technologique des eighties. On jubilera tout particulièrement sur l'enchaînement du début «Is this all there is ?-No man's land-Warm-In the name of God» qui nous emporte d'une ballade acoustique puissante et carrée vers un réquisitoire sans concession contre les sectes, en passant par les breaks astucieux et les harmonies torrides qui caractérisent le rock enthousiasmant de QUEST. Il serait étonnant de voir ce quintette américain rester dans l'ombre tant il met d'énergie pure, de technicité étourdissante et de sauvagerie contrôlée dans cet éblouissant premier album. A acquérir d'extrême urgence pour tout fan de Rush qui se respecte. Un must d'Intelligent-Rock !!



NRV/NIGHT & DAY



par Bruno Versmisse

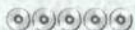
Rémy Walter

Face To The Ground

Rémy Walter est un producteur français qui semble vouloir s'être fait plaisir en réalisant sa propre musique avec un album un peu bizarre dans sa construction. Tirailé par de multiples influences, le bonhomme nous propose un amalgame touffu et confus de rock FM sur-arrangé à la TOTO, de world-music bigarrée (vielle à roue, cornemuse, trompe tibétaine, bagpipe...) et de ballades acoustiques façon calif'. Curieux fourre-tout qui sent l'homme de studio habile dans la manière de faire et connaisseur en arrangements mais qui ne suffit pas pour réaliser un disque. Trop occupé à tirer dans toutes les directions, Walter ne donne jamais l'unité nécessaire à son premier CD pour accrocher l'auditeur, très vite désemparé et laissant supposer une musique de film qui attend ses images ! Cet aspect est renforcé par l'abondance de très courts ponts instrumentaux entre certains morceaux qui hachent un peu plus s'il le fallait, le semblant de cohésion parfois obtenu. Ce multi-instrumentiste propose cependant un excellent aperçu de ses talents et surtout une voix expressive mais cela reste avant tout un galop d'essai, reniflant le produit de studio plus que l'oeuvre aboutie. Espérons un second disque plus compact dans sa conception car de toute évidence, l'homme a du talent...



RESTLESS/PIAS

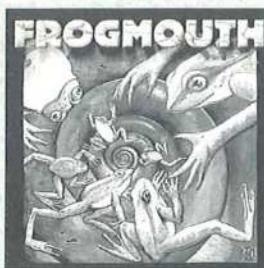


par Xavier Chatagnon

Spain

The Blue Moods Of Spain

La Hollande serait-elle un des pays les plus féconds en matière de groupes rock ? C'est une question qu'on est en droit de se poser devant la prolifération de groupes de qualité issus de l'autre contrée du fromage. Hard, progressive, pop, la musique batave s'exporte plutôt bien de nos jours. Un exemple frappant : ALISON GROSS, un trio pop qui n'a rien à envier à ses collègues anglo-saxons. Avec ce «Sit With The Gun» jovial, ces Hollandais délivrent un bel album aux mélodies évidentes et immédiatement mémorisables. Qui plus est, le chant alterné de la sensuelle (il n'y a qu'à regarder l'intérieur de la pochette) Muriel Brugman et de Erwin Wolters colle parfaitement aux différentes ambiances des chansons. «Nocturnal bliss», magnifique, «Always on the run» et son harmonica mélancolique, le très «lennonien» «I found out» (bien que le chanteur s'en défende : «I'm not John Lennon / You're not Fab Four / I'm just a singer...») et un «All I need is everything» (un vrai et bel hommage à QUEEN), ainsi que le lancinant «The way you choose» et son je-ne-sais-quoi du «Bullet the blue sky» de U2, au solo de guitare déjanté, sont certainement les meilleurs moments de cet album très attachant. Un bel exemple d'éclectisme et de bon goût...



Frogmouth

Tu connais la fable du lièvre et de la tortue ? Le plan où la tortue fout la pâté au lièvre parce qu'il pique un roupillon. Bon, t'oublies la tortue et t'imagines une grenouille. Eh ben c'est le même schéma. La grenouille s'éjecte des starting-blocks, sautille à son rythme, éventuellement surfe sur les flaques d'eau. FROGMOUTH - le batracien en question - progresse progressivement, la ligne d'arrivée en ligne de mire. La course semble perdue d'avance. Mais l'ex-têtard est têtu. Entêté au point d'éviter les raccourcis ; les pièges y sont souvent fatals. D'un côté le train express de la fusion musclée : guitares rageuses, rythmique de plomb et phrasé rap motherfucker. Actuel laissez-passer pour une montée en fièche vers le haut de l'affiche. La grenouille laisse passer le train. Elle entend gagner à la loyale. De l'autre côté, les sirènes des médias. Elles se pointent en masse, tire un portrait élogieux de l'imprudent, et le bouffe tout cru en épiant une prochaine proie. La grenouille est sur ses gardes. Elle tient à ses cuisses. La route est longue. Quatre ans déjà. Le lièvre avait très sommeil. Une chance. La nuit, elle coasse. La lune tend l'oreille. Ses fidèles accourent. Toujours. Son coassement ne déchire pas la nuit. Il l'explose. D'un putain de groove à base de funk, de rock, et de blues. Un harmonica dans la gueule. Mais cet imbécile de soleil se lève. Toujours. La première étape est gravée sur CD. Putain c'est chié. La route est encore longue. Pas de souci pour la grenouille. Sieur Lafontaine a réservé à sa fable un épilogue heureux. Tant mieux.

INITIAL/BMG



par Marc Belpois



Melissa Etheridge

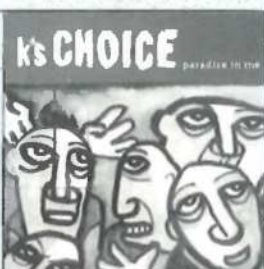
Your Little Secret

Guitariste, compositeur, chanteuse, co-productrice, Melissa Etheridge remplit toutes ces fonctions avec une apparente facilité. Découverte par Chris Blackwell, elle fait honneur à son mentor puisqu'en quatre albums, elle a gravi les échelons et les scènes qui mènent au statut de star internationale avec un «Grammy Award» à la clé en 1992. Elle sort aujourd'hui «Your Little Secret», cinquième album qui se présente comme une grosse machine construite pour faire mouche sur le plus grand nombre de gens. Démarche commerciale, direz-vous ? Certainement, mais là, c'est beaucoup plus fin et mieux fait que dans bon nombre d'autres cas. Voix puissante un rien voilée, jeu de guitares cinglant et efficace, l'album peut-être vu comme une montagne qui aurait un versant donnant dans le jardin du hard FM et l'autre plongeant sur les plaines du folk. Intonations à la Martha Davis (The MOTELS), quelque chose dans le timbre de Linda Ronstadt, Melissa Etheridge peut également rappeler Patti Smith (entendue de loin), Pat Benatar ou encore Joni Mitchell selon l'humeur qu'elle exprime. Bref, «Your Little Secret» ne révolutionnera sans doute pas le monde du rock'n roll mais il en fait d'ores et déjà partie, sans avoir à en rougir et Melissa Etheridge possède indéniablement ce petit truc qui fait la différence entre minette et rockeuse.

ISLAND



par Nathalie Joly



K's Choice

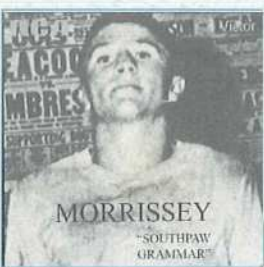
Paradise In Me

La carte n'est pas le territoire, ceci cela (on appelle ça de la frime private-joke, je sais, comprenez qui pourra...). Ou si vous préférez, qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse, n'est-ce pas ? Donc, c'est bien THE CHOICE qu'on retrouve derrière ce nouveau patronyme somme toute transparent, adopté pour cause d'homonymie avec un autre groupe, apparemment chatouilleux et procédurier. On retrouve le noyau dur familial, Sarah la voix enchantresse/railleuse et Gert, guitariste/chanteur/principal compositeur. Le changement n'a pas porté que sur leur nom, puisque leur pop diaphane tantôt électrique, tantôt acoustique, a pris des couleurs rebelles quasi-punk. Un album moins évident que son prédécesseur, «The Great Subconscious Club». Le propos est sensiblement plus sombre et la beauté ne se laisse plus apprivoiser à la première écoute. Un survol trop rapide de cet album pourrait faire croire que le duo Bettens et leurs zicos ont été victimes du classique syndrome du deuxième album. Que nenni ! Il n'en est rien. De la même façon, n'accordez aucun crédit aux sombres «collègues» plumitifs qui comparent les CHOICE aux immondes CRANBERRIES. Un peu de décence. Donc, plutôt qu'une redite en pilotage automatique du premier album, cet opus 95 dévoile une nouvelle facette de la personnalité attachante de ce groupe à lire entre les lignes. Traversez les apparences.

SMALL/SONY



par Nicolas Gautherot



Morrissey

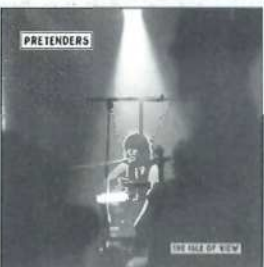
Southpaw Grammar

Nostalgie, quand tu nous tiens ! On aura beau cracher comme des fous sur les éternels endeuilés des années écoulées, sur les glorificateurs des Golden Sixties, sur les ringards rétrogrades, sur les Lenny Kravitz de l'espace-temps... On aura beau revendiquer la modernité, la jeunesse, le changement... On aura beau se réclamer de l'avant-garde, de la création, de l'esprit novateur... Compter sur le futur plutôt que s'appuyer sur le passé... Rien ni personne, jamais, ne nous empêchera de regretter le temps béni des Smiths. Aussi précieux, arrogants et délicats fussent-ils. Morrissey sans Marr, c'est comme un gin sans tonic : ça manque de bulles. Ça fait viril, avec ses décibels partout, avec ses guitares saturées et son boucan bouillonnant : mais ça ne fait pas longtemps illusion. Ça n'a pas vraiment de goût. Sauf exception (Viva Hate, premier album solo de Morrissey, écrit par Stephen Street, producteur des Smiths - un cas d'inceste caractérisé), le parcours célibataire de Bigmouth sent le second choix. Ce n'est pas repoussant, non, c'est... comestible. Seulement comestible. Le premier morceau de Southpaw Grammar est un long requiem dandy. Intéressant quoique pas très gai. Le reste de l'album consiste en débauches noisy franchement hors de propos face à la voix du Mozz. On écoute avec une politesse attendrie, mais on s'en fout un peu, en fait. Et on remet le Queen Is Dead des Smiths. Nostalgie, quand tu nous tiens...

RCA/BMG



par Bruno Versmisse



Pretenders

The Isle Of View

Après le come-back fort réussi de «Last Of The Independents» l'année dernière, PRETENDERS y va de son album «unplugged». On pouvait craindre le pire, un naufrage dans de la guimauve, un live débranché pétri d'auto-satisfaction. Il n'en est rien. Ce «Isle Of View» ne viendra pas ternir la carrière des PRETENDERS, au contraire. En premier lieu, il faut saluer la performance de Chrissie Hynde, impériale de bout en bout, voix irremplaçable et immédiatement reconnaissable. Elle reste, quelques lustres après «Brass in pocket», la tenancière énergique de l'auberge PRETENDERS, portant à bout de bras une carrière exemplaire. Et, justement, quand elle entame les premiers mots de ce tubesque «Brass in pocket», on ne peut que ressentir le frisson et la nostalgie de ces années glorieuses où les juke-box étaient encore garnis de VRAIES chansons. Et des vraies chansons, chez les PRETENDERS, il y en a une pelletée : «Back on a chain gang», «200 miles» (issues du définitif «Learning To Crawl»), ... Et quand la belle Chrissie, accompagnée au piano par Damon Albarn (chanteur de BLUR), revisite dans une version à fleur de peau le «I go to sleep» de son ex-mari (Ray Davies, des KINKS), on ne peut que succomber, charmé, enivré par tant de délicatesse. Du début à la fin, ce «Isle Of View» est une ode à la beauté dans un monde de brutes, une accalmie salvatrice face aux bombardements néo-punk. Tiens, Chrissie, pour fêter ça, fais péter une poire avec des cahouettes et les olives sans noyaux, tu sais, celles avec le truc qui pique à la place...

WEA



par Christian André



Ozzy Osbourne

Ozzmosis

On peut ne voir en Ozzy Osbourne qu'une baderne incontinent dont le froc épuisé ne cesse de tomber sur les scène du monde entier. On peut ne garder de lui que l'image d'un nounours inquiétant, endolori par l'alcool et la gloire, buriné par une vie trop longue de mauvaises passes, jalonnées de dépressions et de cures en tous genres. Oui, on peut penser ça. Mais on a tort car c'est négliger l'étincelle géniale qui brûle toujours chez cet être unique et en fait, fragile. "Ozzmosis" rassemble toutes les énergies créatrices que le Madman (non, Gautherot, tu n'es pas seul !) est capable d'emmagasiner. C'est un disque constituant l'alliance parfaite entre le heavy et la mélodie, une symbiose entre la puissance et la beauté. Certes, la voix n'est pas des plus performantes, pas d'aigus surélevés, pas de basses vibrantes, mais elle va droit au cœur. Pour l'album, c'est Zakk Wylde à la guitare. Ça donne de bons soli influencés sudiste. Mais le plus surprenant, c'est la composition. Expressive, intelligente, elle nous amène de véritables bombes roulantes comme "Perry Mason", émouvantes ("I just want you") ou violentes "Thunder underground". Un florilège de ce qu'on fait de mieux en la matière. Un très, très bon album.

EPIC/SONY



par Henry Dumatray



Toto

Tambu

TOTO est, avant tout, l'association de 4 musiciens de talent formant un groupe à part dans l'histoire du Rock Californien. Avec tout d'abord le petit nouveau : Simon Phillips, qui après avoir pallié au décès de Jeff Porcaro lors de la dernière tournée, se voit pleinement intégré au groupe, participant même à la composition de certains titres. Vient ensuite Mike Porcaro marquant une fois de plus l'album par un son de basse impressionnant. Quant au jeu de claviers de David Paich, il se fait plus acoustique et se place plus en retrait par rapport au leader désormais incontournable qu'est Steve Lukather. Guitariste, unique chanteur et auteur/compositeur de la quasi-totalité des titres en collaboration avec David Paich, Stan Lynch ou Glenn Ballard, voilà de quoi donner espoir aux fans des productions solos de Lukather. "Tambu" risque pourtant fort de les décevoir puisqu'il ne possède que peu de similitudes avec "Candyman" ou "Kingdom Of Desire". Le style se fait plus posé, plus lèche et l'on se rapproche parfois de "Fahrenheit" ou "The 7th One". Si les penchants pour la musique noire sont plus marqués, des titres comme "Gift of faith", "Slipped away" ou "Drag him to the roof" (au final dément) ont de quoi satisfaire n'importe quel grincheux. Signalons également "Dave's gone skiing", instrumental dans la lignée de "Jake to the bone" où la section rythmique se montre tout bonnement époustouflante. Quant à "Babe he's your man", il y a fort à parier que l'on va le retrouver prochainement dans les charts. Même si ça n'invente rien, c'est encore une fois de la belle ouvrage.

COLUMBIA/SONY



par Laurent Janvier



Ritual

Il a fallu très peu de choses pour que ce premier album de RITUAL, groupe suédois découvert par les têtes chercheuses de chez Muséa, devienne l'un des 3 albums du mois. Ce «petit rien» qui leur enlève, au minimum, la troisième marche du podium, la médaille de bronze, c'est l'actualité ! A savoir qu'il est difficile de lutter contre un Springsteen du meilleur tonneau, un Mike Scott à fleur de peau et un THE GATHERING révolutionnaire. Je le dis sans ambages : RITUAL aurait mérité mieux. Enfin, ne soyons pas bégueule, RITUAL a droit à ses 5 étoiles, comme les autres. Ce premier album éponyme respire la fraîcheur, le talent et l'enthousiasme. Rappelant JETHRO TULL, GENESIS, et surtout ce groupe malheureusement méconnu qu'est IT BITES, la musique de ce quatuor possède une sacrée dose de personnalité et d'intelligence pour plaire au plus grand nombre. Alors que certains groupes médiocres se réunissent aux USA pour se masturber sur une musique pompeuse qui n'intéresse que leur égo et les membres les plus polis de leur famille, RITUAL ose se débarrasser des clichés inhérents au rock progressif. Ici, il est question de morceaux ramassés, précis comme le scalpel d'un chirurgien. Le son des claviers ne cherche pas à réinventer, en moins bien, les défuntes et glorieuses années 70. Bref, RITUAL se permet d'être différent. En 11 morceaux de haute volée, ce groupe étonnant botte le cul aux idées reçues. Un exemple à suivre...

MUSEA



par Thierry Busson



Voivod

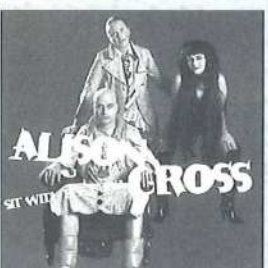
Negatron

Après des albums aussi novateurs que «Dimension Hatross» ou «Nothingface», après avoir passé l'«Astronomy domine» du FLOYD à la moulinette thermonucléaire, les brutes surdouées de VOIVOD se devaient d'aller plus loin, plus fort, plus vite. Qu'on se rassure, ils savent parfaitement adapter la doctrine de Pierre de Coubertin aux exigences sportives du techno-thrash. «Le Jour des Fourmis» de Bernard Weber dans un remake post-nucléaire produit par un trio de huns qui, après n'avoir vécus que pour le pillage et le viol collectif, se seraient convertis à l'électricité la plus douloureuse sur le tard : c'est en gros (euh, en très gros en fait !) ce que nous propose «Negatron», ce stupéfiant nouvel album. Ces parnassiens enjoués sont à METALLICA ce que les CRAMPS peuvent représenter en comparaison des STRAY CATS : c'est extrême, rapide, expérimental, métal, mental, psychédélique, robotique (les quelques emprunts aux machines) et proto-humain (la, hum, finesse du chant...). Ce concept-album ultime mélange allégrement bio-technologies, mondes alternatifs, mutants débiles, conspirations cosmiques et manipulations génétiques. On ne peut pas danser au son de ce disque, ou lors pas longtemps, parce que ça énerve. C'est, en revanche, une bande-son toute indiquée pour le délicieux sérial «Zombies Of The Stratosphere» (Arte (!), le samedi). Un des albums de l'année, même si ça n'engage que moi !

HYPNOTIC/PIAS



par Nicolas Gautherot



Alison Gross

Sit With The Guru

La Hollande serait-elle un des pays les plus féconds en matière de groupes rock ? C'est une question qu'on est en droit de se poser devant la prolifération de groupes de qualité issus de l'autre contrée du fromage. Hard, progressive, pop, la musique batave s'exporte plutôt bien de nos jours. Un exemple frappant : ALISON GROSS, un trio pop qui n'a rien à envier à ses collègues anglo-saxons. Avec ce «Sit With The Gun» jovial, ces Hollandais délivrent un bel album aux mélodies évidentes et immédiatement mémorisables. Qui plus est, le chant alterné de la sensuelle (il n'y a qu'à regarder l'intérieur de la pochette) Muriel Brugman et de Erwin Wolters colle parfaitement aux différentes ambiances des chansons. «Nocturnal bliss», magnifique, «Always on the run» et son harmonica mélancolique, le très «lennonien» «I found out» (bien que le chanteur s'en défende : «I'm not John Lennon / You're not Fab Four / I'm just a singer...») et un «All I need is everything» (un vrai et bel hommage à QUEEN), ainsi que le lancinant «The way you choose» et son je-ne-sais-quoi du «Bullet the blue sky» de U2, au solo de guitare déjanté, sont certainement les meilleurs moments de cet album très attachant. Un bel exemple d'éclectisme et de bon goût...

VAN RECORDS



par Christian André



Ian Anderson

Divinities : Twelve Dances With God

Décidément, ce sorcier de Ian Anderson a du trouver la formule de la jeunesse éternelle. Cette année 1995 restera celle de son grand retour sur tous les fronts, et pas seulement dégarnis. D'abord, il faut ici rappeler aux lecteurs distraits que JETHRO TULL a sorti en septembre un de ses meilleurs albums: ce "Roots To Branches" dont l'inspiration de haute voltige et la fougue impériale renvoient directement le Tull de 1995 aux mêmes enchantements que ceux naguère distillés par des "Aqualung" et autres "Minstrel In the Gallery". Mais ce n'est pas tout: Ian Anderson, en compagnie de son acolyte de JETHRO TULL le clavier Andrew Giddings, vient également de sortir cet album de "musique pour flûte et orchestre". Il nous l'avait malicieusement annoncé lorsque nous l'avions rencontré à Paris l'an passé: "La musique classique est jouée soit par des gens morts, soit par des gens qui devraient l'être." Si l'on suit cette logique, "Divinities" ne doit pas être de la musique classique... Toujours est-il que la flûte virevoltante et les arrangements orchestraux du maître sont ici de toute beauté. Musique accessible et mélodique mais profonde et spirituelle (le titre est évocateur, ainsi que la pochette aux différents signes religieux: c'est l'esprit qui importe et non les religions), ce nouveau disque d'Ian Anderson est une pure merveille, évitant les pièges toujours possibles dans ce genre de délicate entreprise: ni mièvrerie, ni hermétisme, tout ici est beau et limpide, dense et riche d'inspirations diverses, le classique y rencontrant les folklores du monde au hasard de certains morceaux. Majeur et magnifique.

EMI



par Frédéric Delage



In From The Storm

Tribute To Jimi Hendrix

Et si on jouait à «Questions pour un Champion»? Let's go... Qu'est-ce qu'un «tribute album»? Alors, un «tribute», c'est la réunion de différents artistes, souvent très célèbres, qui rendent hommage à un des leurs, de préférence refroidi depuis belle lurette. Qui bénéficie de ce genre d'opération? Rarement les artistes, qui n'ont plus besoin de prouver quelque chose, mais la maison de disques qui a une nouvelle opportunité de remplir son tiroir-caisse. Quelle est la qualité principale de ce genre d'albums? Euh... Le mot qualité n'est peut-être pas le plus approprié. Citons pour mémoire l'horrible et très récent tribute à John Lennon, l'épouvantable hommage à LED ZEPPELIN, l'inutile célébration de la musique (?) de KISS, j'en passe et des peut-être pires... La plupart du temps, on retrouve sur les «tribute» une pelletée d'artistes à la mode qui n'ont aucun lien musical avec l'artiste commémoré (on se souvient de 4 NON BLONDES sur le tribute à LED ZEP!). Avec «In From The Storm», on évite la catastrophe. Disons que 50% des 12 hommages rendus à Hendrix valent le détour et sont légitimes. L'idée d'accompagner les divers artistes avec un orchestre symphonique est quand même un peu casse-gueule. C'est souvent lourd, peu digeste. Heureusement, il y a Santana & Sass Jordan, Sting & John Mc Laughlin, ou Brian May qui s'en tirent avec les honneurs. Le reste est affaire de goût...

RCA/BMG



par Christian André

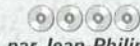


Jacques Dutronc

Brèves Rencontres

Tiens, le nouveau Dutronc. Ce n'est pas qu'on ne l'attendait pas, c'est qu'on ne l'attendait pas maintenant. C'est vrai, pour-quoi seulement maintenant? Ou pourquoi déjà? Il est comme ça, Dutronc. Un retour sur scène triomphal il y a trois ans, à Paris, puis en tournée, un album enregistré au Casino réunissant plus de tubes (des vrais, pas ceux qu'on consomme, vite fait, pis (qu'après on jette) que ne le fera jamais n'importe quelle compil' de Michael Jackson, Elton John et Robert Palmer réunis, un nouveau carton avec - forcément - et l'annonce d'un disque studio à venir, un de ces quatre... Et puis, plus rien. Jusqu'à ce jour de début octobre 95 et l'arrivée tranquille de ce "Brèves Rencontres", sifflant, toujours photo noir et blanc et havane aux lèvres, armé d'une promotion tout ce qu'il y a de raisonnable compte tenu de ce qui se pratique de nos jours. Et fait de quoi? Une quarantaine de minutes et onze chansons dont on peut soustraire un instrumental (superbe, joué par le fils lui-même à la guitare) et deux déjà présentes sur le "Casino." Bien sûr, Lanzman n'est plus là, ça fait un moment déjà, mais on tombe quand même sous le charme. Pas de doute, Dutronc est toujours Dutronc, même si le meilleur de lui est sans doute derrière nous. Ne pas confondre la nonchalance qu'il affiche derrière guitares rock et piano-bar jazzy avec du «j'm'en-foutisme»: l'homme travaille toujours aussi soigneusement son décalage ("Entrez m'sieu dans l'Humanité" et sa réponse cinglante: "Voyez-vous, j'aimerais mieux pas.") Et c'est très bien comme ça.

SONY



par Jean-Philippe Vennin



Lenny Kravitz

Circus

Je sais, il est de bon ton de railler Lenny Kravitz, de le traiter de sous-produit de LED ZEP, d'ersatz d'Hendrix, de profanateur des tombeaux rock des seventies et que sais-je encore... Il n'y a même quasiment aucun argument valable à opposer aux détracteurs du père Lenny. C'est vrai qu'il a tout pompé: les riffs, les sons, les instruments, les fringues, les postures à la frime... Et le pire c'est que lui en est fier et que certains en redemandent. Seulement, il fut un temps où on n'avait quand même au moins un argument, un seul, pour couper le sifflet aux empêcheurs d'aimer Lenny en rond: les chansons étaient bonnes. "Let Love Rule", premier disque du pote à Vanessa, restera un petit chef d'œuvre du genre, prouvant que Kravitz est (était?) de ceux qui peuvent être inspirés dans les deux sens du terme. Depuis, deux albums étaient venus s'ajouter à une discographie qui semble malheureusement de plus en plus s'enfoncer dans le très dispensable. Et ce n'est pas ce quatrième album qui fera retrouver à Lenny Kravitz sa puissance des débuts. Mis à part le phénoménal "Rock'n roll is dead" (provocation ou simple lucidité?), l'excellent "Circus" (mais il n'est pas de lui, celui-là) et le splendide "The Resurrection" (Très LED ZEP période "Houses Of The Holy", convenons-en), les autres titres font plutôt dans le recyclage ennuyeux et le réflexe systématique sans grande émotion. Alors, Lenny est-il fini? Ou doit-il juste une revanche à ses défenseurs?

VIRGIN



par Frédéric Delage



John Wetton

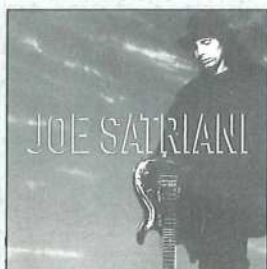
Chasing The Dragon

Entre une tournée acoustique aux Etats-Unis et une autre tout récemment en Europe en ouverture de SAGA, John Wetton effectua une petite série de concerts au Japon, avec un groupe électrique. Il y rencontra un certain succès, pas vraiment étonnant quand on connaît l'intérêt que suscite depuis toujours auprès du public, là-bas, le style musical défendu par l'ex-KING CRIMSON, UK et ASIA. Ledit groupe électrique était composé d'une moitié d'IT BITES, soit les 2 membres du groupe lâchés ces dernières années par leurs comparses (dont Francis Dunnery, le chanteur-guitariste, parti intégrer le groupe de Robert Plant avant les retrouvailles de celui-ci avec Jimmy Page): le claviériste/guitariste John Beck et le batteur Bob Dalton. Le guitariste Andy Skelton, lui, est un ami personnel d'un Wetton qui précise qu'il n'a jamais été très fan d'IT BITES, et qu'il n'était pas question de reprendre certaines de leurs des compos en concert! Alors, pas de surprise: Wetton nous ressort du CRIMSON ("Easy money", "Starless", "Book of Saturday"), du UK ("Rendez-Vous 6:02", "In the dead of night", "Thirty years"), de ASIA ("Heat of the moment", "Don't cry", "Only time will tell") et un peu de Wetton ("Battle lines"). Et le constat s'impose, cruel: les seuls moments intenses, donc intéressants, sont ceux, trop rares, où le groupe reste backstage, laissant le chanteur seul avec sa guitare et, éventuellement, une nappe de synthé. Voilà qui devrait le conforter dans son idée...

ECLIPSE/MEDIA 7



par Jean-Philippe Vennin



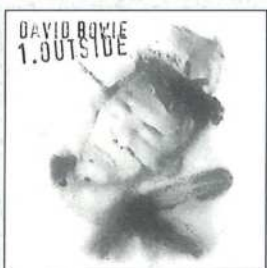
Joe Satriani

Changement de cap. Pas très étonnant, en fait. De tous ces guitar-heroes sévissant en solitaire apparus pendant les années 80, Satriani a toujours semblé le plus complet, le plus abordable, le moins limité. Pas le moins limité techniquement, mais le moins limité par sa technique. D'album en album, sa musique s'est faite plus forte émotionnellement, moins marquée par la seule performance conjuguée de l'homme et de la guitare. Aux boîtes à rythmes et séquenceurs des débuts se sont substitués de vrais musiciens accompagnateurs. Et aujourd'hui, l'homme négocie le virage le plus important de sa carrière discographique en s'attaquant, en s'adonnant au blues. "Materné" par un spécialiste du genre, Glyn Jones, et soutenu par un trio rythmique de choc - Andy Fairweather Low+Nathan East+Manu Katché - qui donne sa couleur à l'album entier... au point que les trois morceaux enregistrés sans eux font un peu "tâche." Ici, le virtuose s'efface presque totalement derrière le compositeur, se rapprochant des grands noms qui, il y a longtemps déjà, étaient venus le titiller : Muddy Waters, John Lee Hooker, Eric Clapton... Seulement, à l'heure où pullulent des soi-disants tributes à LED ZEP ou PINK FLOYD (il y en a même qui se sont mis à dix pour massacrer "Dark Side Of The Moon"), Satch leur rend hommage avec ses morceaux à lui, ses notes à lui. N'en déplaise à ceux qui n'ont vu là qu'une baisse de régime et un premier pas vers l'hospice, Joe Satriani vient de sortir un disque très personnel, humble, intimiste. Son plus beau.

EPIC/SONY



par Jean-Philippe Vennin



David Bowie

Outside

Miracle ! Bowie, après plusieurs années de bouse créative, pose une borne de musique moderne, à la pointe absolue de la créativité, à l'angle désespéré de notre avenir claustrophobe. Il aura fallu Eno, magicien des années fastes (« Lodger », « Low », « Heroes ») : il aura fallu une poignée de grands musiciens - et sans doute une étincelle de magie pour faire renaître avec un tel brio le génie d'un dandy fatigué. Bowie, dont le talent est toujours proportionnel à la schizophrénie, interprète dans le conceptuel « Outside » - The Nathan Adler Diaries - une demi-douzaine de personnages. On évolue dans un monde à la « Blade Runner », pas à pas découvrant avec le détective Adler des meutes d'art rituel (intestins tressés en toiles d'araignée et autres réjouissances...) griffés par l'apocalypse d'une musique oppressante, cold free wave jazz indus d'une richesse noire, évidemment influencée par le NINE INCH NAILS avec qui Bowie partage sa tournée américaine... Reznor avait décrit la plongée infernale de l'individu dans la drogue et l'autodestruction (« The Downward Spiral »). Bowie étend ce schéma à l'humanité. Enfer post-atomique, mirage effarant, futur méritable ? Ça fait très peur et c'est très beau. « Outside », comme une toile de Schiele, comme un livre d'Orwell, ne s'aborde pas avec plaisir. Il vous transporte vers un état de conscience assez pénible. Reste à savoir : l'art réside-t-il dans la jouissance ou dans la vérité ? Bowie a fait son choix, et c'est un choix vertigineux.

RCA/BMG



par Ombeline



La Souris Déglinguée

Tambour Et Soleil

Il y a des chroniques pénibles à écrire. Dont on serait tenté d'en faire l'impasse. Passer discrètement l'éponge sur un écart, histoire de ne pas écorner l'image d'un groupe attachant et incontournable. Car sans pour autant la statufier - ils haïssent les médailles - LA SOURIS DÉGLINGUÉE force l'admiration. Rappelons sommairement que Tai-Luc et ses acolytes - alias L.S.D. - déboulèrent il y a 16 ans dans le paysage musical français avec un punk rock pur, dur, et à la page avec leurs confrères d'outre-Manche. Qu'ils traversèrent la décennie précédente en brassant les musiques, du rhythm'n'blues au rap, en passant par le ska, le reggae et le jazz. Melting-pot musical avant l'heure. Qu'ils refusèrent tout compromis à une époque où groupe français rimait avec No Future, refoulant pêle-mêle les sirènes de la télé-variétoche ou les raisonnements pas toujours raisonnés de la scène alternative. Bref, un itinéraire que l'on souhaiterait à jamais exemplaire. Seulement, si ce dixième album, "Tambour Et Soleil", oscille entre pop-rock et chanson, il flirte quelque fois avec une variététoche que l'on voudrait mettre sur le compte de l'accident de parcours. Il ne s'agit pas de le descendre en flèche. Il ne le mérite pas. Disons que sans être mauvais, "Tambour Et Soleil" n'atteint pas le niveau habituel de LA SOURIS. Et si évoluer est une noble démarche, encore faut-il ne pas se tromper de direction. Mais oublions tout ceci, LA SOURIS a suffisamment d'expérience pour relever la barre.

MUSIDISC



par Marc Belpois



October Project

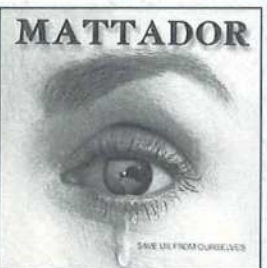
Falling Farther In

Il y a un an Rockstyle vantait les mérites du premier album des Américains d'OCTOBER PROJECT. Notre magazine fut, certainement, l'un des seuls (le seul ?) en France à reconnaître le talent de ce combo vraiment pas comme les autres. Alors que les Etats-Unis ne vivent actuellement que pour le néo-punk grand public et la guimauve de supermarché (qui a dit BON JOVI ?), la pop diaphane et mélancolique de ce quintette d'Outre-Atlantique nous avait séduit dès les premières mesures. Emmené par la voix sensuelle de Mary Fahl, ce combo atypique nous avait délivré, avec son premier opus éponyme, une leçon mélodique qui renvoyait nos préjugés sur les groupes américains au panier. Aujourd'hui, OCTOBER PROJECT nous revient avec un deuxième cri bucolique, ce « Falling Farther In » fidèle à l'image que le groupe avait reflété un an plus tôt. On y retrouve les mêmes ingrédients : une voix lancinante, des arrangements iconoclastes, et une belle maîtrise de la chanson qui lobotomise le cerveau. Seulement, un bémol est de rigueur : certains rythmes appuyés lorgnent plus ou moins vers le chemin du maudit Top 50 (« Something more than this » ou « Sunday morning yellow sky ») ou se rapprochent trop près des superbes mélodies du premier album. Bon, on ne va faire une crise de nerfs pour trois ou quatre morceaux plus « légers ». Car OCTOBER PROJECT concrétise avec ce deuxième album tout le bien que l'on pensait de lui. Ce qui, finalement, n'est pas rien.

EPIC/SONY



par Thierry Busson



Mattador

Save Us From Ourselves

Ça s'ouvre sur un cœur qui bat ! Sacrée bonne idée car ce disque de MATTADOR n'en manque pas... Dans la droite lignée de ces combos épiques qui redorent le blason du hard mélodique à coups de superbes rasades de riffs dorés sur tranche, ces Portoricains déchaînés sont branchés sur le courant alternatif. Tout en demi-teinte mais pas en demi-mesure, ils balancent un sens de la mélodie décapant bâti sur des échafaudages heavy dévastateurs. On n'a pas fini de se régaler de ces balades platinées et de ces coulées volcaniques de hard en fusion. MATTADOR, malgré ses accointances affichées avec le FM raffiné des 80's n'hésite pas à habiller certaines compos d'une bonne dose de Hammond, preuve de bon goût indéniable. Les influences sont à chercher du côté de géants oubliés : JOURNEY, REO SPEEDWAGON, voire BOSTON quand ils bastonnent ! Entre deux coulis de gratte acoustique et trois fondus enchaînés de piano, se dresse un heavy tonitruant qui déménage sec. Les chœurs battent à l'unisson (!) et c'est un régal de succomber aux caresses métalliques d'un groupe qui lustre dans le sens du poil avant de l'ébouriffer. N'oubliant pas la tendresse avant de mieux frapper, ce MATTADOR là peut frimer, c'est du classieux ! En import pour l'instant (vite, un distributeur !), vous pourrez cependant vous procurer ce brûlot racé auprès de : « Rocktime » 112 Route de Fourqueux, 78100, St-Germain en Laye.

OSAMA RECORDS



par Bruno Versmisse

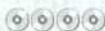


John Hiatt

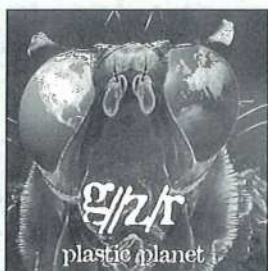
Walk On

Avec ce treizième album, John Hiatt confirme à nouveau tout le bien que l'on pensait de lui. Cet auteur-compositeur d'evergreen traverse les années sans sourciller, offrant à son public des disques toujours égaux en qualité. On se demande seulement pourquoi il ne bénéficie d'une réputation de monstre sacré de l'écriture rock qu'aux yeux des critiques et d'une poignée de fans. L'amateur de musique lambda, bien qu'il ait souvent entendu parler de Hiatt dans les pages de ses magazines préférés, semble peu soucieux de s'intéresser à la carrière pourtant si riche de cet artiste primordial. «Walk On» devrait, enfin, réparer cette injustice. Celle qui consiste à respecter le nom d'un artiste reconnu mais peu connu. Car John Hiatt a démontré, depuis belle lurette, qu'il est de la trempe des Dylan, Springsteen, Tony Joe White et autres Fogerty. Ses chansons teintées d'amertume naviguent entre rock débridé à la Tom Petty, à la John Mellencamp, et ballades acoustiques à la Dylan. Si «Cry Love», le single imparable de cet album jouissif, pouvait entrer dans les programmations radio de notre beau pays, Hiatt récolterait enfin les fruits qu'il sème depuis plus de vingt ans. Ce ne serait que justice. Mais plutôt que d'espérer un quelconque miracle hertzien, jetez-vous sans tarder sur cet album irréprochable. John Hiatt mérite largement toute votre attention.

CAPITOL/EMI



par Christian André



g//z/r

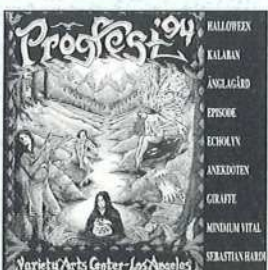
Plastic Planet

On entend souvent dire que le rock n'appartient qu'aux jeunes. Que, par essence, cette musique ne peut innover que par l'apport de sang frais. Affirmer cela est un contre-sens. Pire, cela revient à dire que les STONES sont définitivement has-been, que le FLOYD est bon pour l'hospice ! Bon, c'est vrai que certains «papys» sentent le chloroforme quand ce n'est pas la naphthaline (qui a dit BLACK SABBATH ? Qui a hurlé HAWKWIND ?). Pourtant, certains «Grands Anciens» ont encore le feu sacré. Mieux, ils se permettent de montrer le chemin. Le cas de Geezer Butler, bassiste émérite de BLACK SABBATH (justement...) est en tous points remarquable. Avec ce projet intitulé g//z/r (remplacez les barres par des «e»...), le vieux lamineur de fond du SABBATH apporte une pierre angulaire au heavy sauvage des années 2000. Incroyable, non ? Assisté du chanteur-hurleur-craqueur de FEAR FACTORY et de jeunes excités du bas-ventre, le père Butler invente carrément un heavy de science-fiction qui brûle tout sur son passage. Attention, ce «Plastic Planet» n'est pas à mettre entre toutes les ouïes. Plus furieux que BLACK SABBATH, le concept musical repousse les frontières du speed metal, balaie d'un revers de main les tentatives laborieuses des jeunes crétins qui s'essayaient au bruit désordonné. «Plastic Planet» va devenir une référence dans le domaine de la sauvagerie sonore intelligente, un ovni effrayant dans le ciel métallique des années à venir. Terrible !

CASTLE/50-50



par Christian André



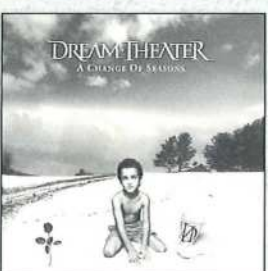
Progfest 94

Mis à part les fanatiques (qui a dit les intégristes ?) du rock progressif, qui connaît l'existence du «Progfest» ? Cet événement, hautement improbable en France, a lieu tous les ans depuis 93 en Californie et c'est un rêve tout en couleurs pour les fous furieux qui viennent célébrer ce style musical. C'est la première fois qu'un témoignage vient rendre compte de cette fête. Et pas la dernière puisque Muséa annonce pour très bientôt la sortie d'un autre double live retraçant l'édition 95. Les 5 et 6 novembre 1994, HALLOWEEN, KALABAN, ANGLAGARD, EPISODE, ECHOLYN, ANEKDOTEN, GIRAFFE, MINIMUM VITAL et Sébastien Hardie vinrent charmer de leurs arpèges, chacun à sa façon, un auditoire conséquent. Deux frenchies (eh ouais !), HALLOWEEN ET MINIMUM VITAL s'en tirent haut la main, l'un avec ses visions oniriques à la ANGE et l'autre avec son jazz-rock médiéval. La présence des deux «monstres» scandinaves et crimsoniens ANGLAGARD et ANEKDOTEN et de l'américain ECHOLYN (signé chez Sony !), oblige le «progster» moyen à s'enticher de toute urgence de cette preuve éclatante de la santé d'un genre trop souvent méprisé. A signaler la sortie prochaine de deux vidéos sur ce festival où seront proposés d'autres morceaux ! Une belle acquisistio, et surtout une preuve que progressif n'est pas toujours synonyme de prise de tête ! A bon entendreur ...

MUSÉA



par Bruno Versmissé



Dream Theater

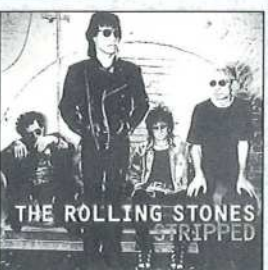
A Change Of Seasons

Comment ? DREAM THEATER serait déjà à la recherche de son passé ? Ou, seulement, de ses origines ? On pourrait le croire. En fait, ce vrai/faux nouvel album semble surtout destiné à révéler ce que fut ce passé et à revisiter lesdites origines. Le quintette américain a regroupé ici une composition maison et une série de reprises de grands de leur monde. «A Change Of Seasons», le titre, est un morceau à tiroirs de 23 minutes écrit il y a un moment déjà et que DREAM THEATER n'avait pu - ou voulu - placer sur un de ses albums jusque là. En fait, il y en a tellement, de tiroirs, qu'on s'y perd. On s'endort pratiquement dès l'intro, et les événements tournent rapidement à la (simple ?) démonstration technique. Il ne suffit pas d'avoir un thème-fil rouge et de coller au milieu des parties n'ayant pas grand chose à voir entre elles pour réussir un morceau de ce genre. Ces gars là n'ont peut-être jamais entendu «The Collector» de TWELFTH NIGHT... Et puis, alors que le groupe explique dans le livret avoir voulu retrouver l'ambiance et le son d'Images & Words, on se retrouve face à un ersatz d'«Awake» : tout ici est froid, aseptisé... surtout le chanteur James LaBrie. Restent les reprises et le medley de LED ZEP, DEEP PURPLE, QUEEN, GENESIS et consorts. Le tout est intéressant, fidèle aux versions originales, quoiqu'un peu mou... et surtout frustrant : cette partie du CD fut enregistrée le soir d'une espèce de jam géante organisée par DREAM THEATER, avec des gens comme Steve Howe ou des membres de MARILLION. On aurait aimé en profiter aussi...

EAST WEST/WEA



par Jean-Philippe Vennin



The Rolling Stones

Stripped

L'époque est aux albums live (doubles, si possible), aux compils et aux unplugged. Surtout avec ces fichues fêtes de Noël qui arrivent. Si les premiers s'en sortent parfois avec les honneurs, les deuxièmes ne présentent le plus souvent pas le moindre intérêt et il faut s'attendre à tout avec les troisièmes : de grandes réussites (Neil Young), de bonnes surprises (PRETENDERS, récemment), de grosses déceptions (Rod Stewart). Ce «nouveau» STONES est tout autant un live (double dans sa version vinyle, superbe), qu'une compil' (mais avec très peu de tubes) et un unplugged. On ne pourra enlever aux «Glimmer Twins» d'avoir retrouvé, depuis la dernière tournée, une crédibilité toute neuve. Pas forcément lors des concerts dans des stades qui restent des concerts dans des stades, même sans tomber dans certains excès floydiens et malgré l'écran au fond de la scène permettant «de faire entrer un stade entier dans une petite pièce» (Keith Richards dixit). Plutôt en allant affronter leur public à l'Olympia, au Paradiso d'Amsterdam ou à l'Astoria de Londres (les deux premiers de ces concerts donnant le gros de ce disque agrémenté de répètes à Tokyo et Lisbonne). Là, pas de doute, il faut être bon. Impossible de se dissimuler derrière écrans de fumée, effets de lumière et bandes préenregistrées. Résultat : même sans grande utilité, il n'y a que du bon sur «Stripped». Que du vieux : à part «Slipping away» («Steel Wheels», 89), aucune chanson parue après 73. Et le blues qui se cache derrière chaque note. Il y a bien longtemps que les STONES, sur disque, n'avaient semblé si proches.

VIRGIN



par Jean-Philippe Vennin



Ozric Tentacles

Become The Other

OZRIC TENTACLES est un cas à part dans le monde de la musique. Adoré par la presse anglaise, respecté par les magazines français, il ne propose finalement qu'un melting-pot d'influences diverses : cela va du progressif débridé au jazz-rock grand public, du psychédéisme revanchard à la pop iconoclaste. Le plus étonnant dans l'affaire, c'est que ce groupe proli- fique ne propose que des albums instrumentaux. Allez comprendre quelque chose ! Ce que OZRIC TENTACLES offre aux esgourdes tous les six mois environ, c'est un album bien déjanté puisant ses racines aussi bien dans PINK FLOYD, HAWK- WIND, Klaus Schulze que chez Pat Metheny. Que l'on m'explique alors pourquoi ce combo britannique mérite des éloges alors que ses congénères se font massacrer à longueur de pages... Ceci dit, OZRIC TENTACLES est un sacré bon groupe. Et ce nouvel album hybride en apporte une nouvelle preuve éclatante. Tantôt atmosphérique, tantôt tribal, «Become The Other» surprend par la combinaison de ses contrastes. Entre un synthé qui dresse des nappes planantes et une guitare qui virevolte dans les strates cosmiques, et une rythmique qui ouvre des horizons modernes, le talent de ces incongrus britanniques éclate à chaque détour de sillou. Post-psyché ? «Arty» à l'extrême ? Kitsch ou visionnaire ? Difficile de définir en une chro- nique réductrice l'univers d'un groupe aussi décalé. Reste que ce nouvel album se savoure du début à la fin. A la limite, pour- quoi se prendre la tête ?

MSI



par Thierry Busson

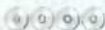


Lee Saunders

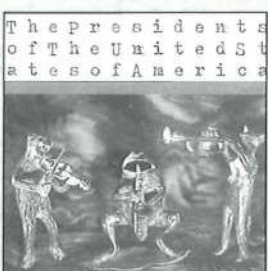
A Promise Of Peace

Amoureux de Roger Waters, réjouissez-vous ! Avec cet album, Lee Saunders se place sur le même terrain que son illustre maître échappé du PINK FLOYD. «A Promise Of Peace», concept album anti-militariste, possède une bonne partie des atouts des disques de ce bon vieux Roger : des textes de qualité, une musique personnelle, l'habillage sonore des grandes oeuvres torturées du créateur de «The Wall» (bruitages à gogo, voix de Churchill et d'Hitler). Lee Saunders a bâti un album au charme évident dès la première écoute. Entre un «For a thousand years» décapant, un «The world prepares» chaloupé ou un superbe «Face the war alone», la musique de cet illustre inconnu rappelle inmanquablement des albums comme «The Final Cut» ou «Radio K.A.O.S.». Lee Saunders, auteur-compositeur et grand manitou des claviers, a su s'entourer d'une belle équipe de second couteaux pour mener à bien la réalisation de «A Promise Of Peace» : Neil Sherwood possède une voix cha- leureuse, proche par certaines intonations de Joe Cocker et de... Roger Waters ! Le reste de la troupe n'est pas en reste : un guitariste inspiré, une choriste qui a du coffre, une section rythmique efficace, les soldats de ce manifeste dédié à la paix savent, paradoxalement, faire parler la poudre. A découvrir sans tarder...

CMI./MSI



par Thierry Busson



The Presidents Of The United States

Il est sur terre une question de loin plus angoissante que : Dieu existe-t-il ? L'homme est-il bon ? Et : la Beauté est-elle objec- tive ? C'est celle-ci : pourquoi, aux Etats-Unis, l'amour du public pour les groupes punkoïdes semble inversement propor- tionnel à l'intelligence desdits groupes ? THE PRESIDENTS OF blablaba, dernière folie en date, a le mérite d'avoir osé pro- noncer huit fois dans le même morceau l'admirable adage «Je vais déménager à la campagne / Et manger beaucoup de pêches». Bêtise ultime ou second degré ? Au renfort de la première hypothèse, on notera que la musique du groupe, bien qu'elle fasse moins de bruit que les deux autres, présente aussi peu d'intérêt qu'OFFSPRING ou GREEN DAY. (On les sup- porte mieux parce que, pour l'instant, ils ont moins de succès). Pour servir la deuxième solution, interrogeons-nous sur la présence de Kim Thayil (SOUNDGARDEN) sur l'un des titres. Soit les PRESIDENTS sont largement plus sympas que malins, soit Kim doit plusieurs doses à leur leader, soit... je sais pas moi. Comment oser figurer sur l'album de mecs qui parvien- tent à faire une reprise MOLLE du «Kick out the jams» de MC5 ? Errare humanum est. Ça va pour le Thayil, ça ira pour tous ceux qui, victimes de la mode, iront acheter cet album fade. Mais qu'on ne vous y reprenne pas.

COLUMBIA/SONY



par Ombeline



Sonic Youth

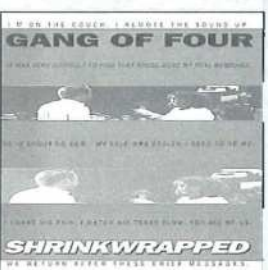
Washing Machines

Paraît que SONIC YOUTH, le groupe le plus farouchement underground des pré-grungistes, a voulu il y a peu abandonner son nom, devenu trop célèbre (pensez, on estime qu'environ 0,9% des New-Yorkais et 0,4% des Américains affirment "avoir déjà entendu ce nom quelque part"), pour adopter le nouvel et grandiose patronyme de "Washing Machine". Réticences diverses. Vengeance du groupe : on s'appellera encore SONIC YOUTH, mais on va tout faire pour perdre une partie de nos trop nombreux fans. D'abord, on concocte la pochette la plus «tchip» de l'histoire du disque. Ensuite, on rajeunit de 10 ans, donc on joue et on chante le plus faux possible, parce que plus c'est faux, plus c'est beau. On écrit des mélodies primitives sur des paroles approximatives. Pas trop de guitares qui hurlent, c'est trop "in". Un peu tout de même, parce que le larsen nous démange. Horreur ! SONIC YOUTH a invité Kim Deal (PIXIES/BREEDERS) à être énervante sur la guimauve "Little trouble girl". Plus pipole qu'underground, ça, les mecs. OK, ça ne compense guère l'inaccessibilité notoire du reste, qu'on se contentera d'écouter avec tendresse parce que c'est vous. Mais tout de même, faites des efforts, trouvez des accords, des idées nouvelles... Teuf teuf ! Au moment d'écrire ces remontrances, voilà que toques à mes oreilles la toquée "No queen blues"... Quoi, Thurston ? J'ai fait la fine bouche sur «Washing Machine» ? Voyons !

GEFFEN



par Ombeline



Gang Of Four

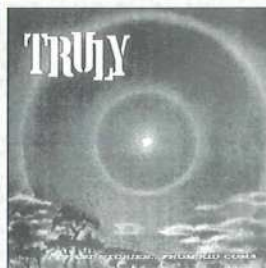
Shrinkwrapped

"Un groupe qui aurait influencé à la fois MINISTRY, R.E.M. et les RED HOT CHILI PEPPERS, ça existe ? - Ben oui : c'est GANG OF FOUR. - C'est quoi ça, GANG OF FOUR ? - C'est un groupe né en 1977, très bizarre et très discret, évanoui dans les années 80 et ressuscité en 1990. - Et ça ressemble à quoi cette histoire ? - Euh, t'as pas bientôt fini de poser des ques- tions idiotes ?" ... Ça ressemble à du post-punk cold-wave industriel intello fracassé. Donc, à une énigme expérimentale. On se croit tantôt chez P.I.L., tantôt chez les BUZZCOCKS, tantôt chez R.E.M., tantôt chez les PIXIES. La guitare semble obser- ver pour seule règle la nécessité de hurler quand il ne faut pas : à contre-temps, à contre-ton et à rebrousse-poil. La voix crépite ou sursure dans un court-circuit de fusibles arrachés, de saturations, larsens et autres hystéries synthétiques. Elle reste néanmoins claire, et livre au milieu de la cacophonie l'un des atouts majeurs de GANG OF FOUR : les paroles plus qu'intelligentes de Jon King. Je cite : "He knows she's real to the extent that one knows anybody is real. You can't get away from that" ; "Fate's barcoded in my D.N.A." ; "I'm a consumer of myself, reminiscence, self love, end. Memories I never had, dash, semi colon, end"... Peu d'optimisme, beaucoup de cynisme, énormément de Q.I. Et un sens de la collision qui s'ac- corde avec l'épilepsie contrôlée de la musique. GANG OF FOUR, c'est comme un psychotique dans une camisole de force : de la folie domptée, de la violence maîtrisée... un cocktail Molotov sous blockhaus.

CASTLE/50:50



par Ombeline



Truly

Tales From Kid Coma

Un ovni. Inclassable, non-répertorié dans le grand dictionnaire du rock, lunaire, cosmique pas comique du tout, déjanté et déprimant, bizarre et envoûtant, sombre comme une nuit sans lune, strident comme le ronron d'une perceuse, hypnotisant comme le regard d'un serpent à sonnettes, bruitiste sans être énervant. Entre NIRVANA, FAITH NO MORE, SOUNDGARDEN, PEARL JAM, et IRON BUTTERFLY, le HAWKWIND des débuts, le PINK FLOYD psyché, ce trio formé de Robert Roth, Mark Pickereel et Hiro Yamamoto s'infiltre dans les neurones avec une science évidente de la mélodie tordue, du chant torturé, des sonorités de guitare glauques, des breaks brumeux. L'ambiguïté s'installe, mais on succombe vite à cette ambiance pas claire. Il faut oser sortir ce genre de disque pessimiste, noir comme du marc de café. Pas le genre de truc à écouter quand on a le bourdon ! Certainement pas l'album à sortir pour tenter d'emballer une fille. Déjà, le titre : «Fast Stories... From Kid Coma» ! Et la pochette ! Bouh, ça fait froid dans le dos... Pourtant, et c'est peut-être du masochisme, on revient souvent écouter ces étranges histoires comateuses. Sûrement parce que la beauté glaciale de cet album fascine autant qu'elle effraie. Pour vous en convaincre, écoutez ces petits bijoux nauséux que sont «Blue flame Ford», «So strange» et le très long «Chlorine». Juste pour mesurer la profondeur du malaise...

CAPITOL/EMI



par Thierry Busson



Saga

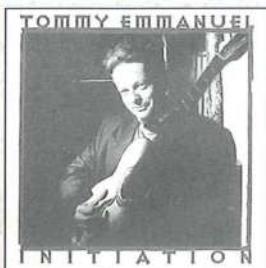
Generation 13

Quel album ! Superbe de bout en bout, mélodiquement imparable, techniquement parfait, produit de main de maître, conceptuel jusqu'au bout des ongles (c'est à dire bien tordu), «Generation 13» a tout pour devenir une référence. Si, si, c'est une oeuvre de premier ordre. Alors, pourquoi lui attribuer un 3/5, une note honnête, quelque peu à contre-courant de cet éloge ? Tout simplement parce que cet album n'a RIEN à voir avec SAGA ! On me rétorquera que là n'est pas le principal, que le but de tout groupe est d'évoluer, de ne jamais faire deux fois le même album. Certes, il y a du vrai dans ces arguments. Mais dans le cas qui nous intéresse, on se rend vite compte que ça ne tient pas la route. Car si «Generation 13» est quasiment irréprochable, il ne saurait être l'album que l'on attend de SAGA. Car le groupe canadien, dans ses grandes heures, nous avait séduit grâce à ses morceaux à dimension humaine, mélange habile de progressif, de rock FM du meilleur tonneau et de rythmes funky sous-jacents. SAGA, c'était la simplicité pourtant très technique, les mélodies immédiatement abordables, les breaks furtifs qui assassinaient, quelques phrases bien senties plutôt que de longs discours. «Generation 13» apparaît alors, face à ce glorieux passé, ampoulé, un brin prétentieux, interminable même. Pourtant, venant d'un autre groupe, on aurait pu crier au miracle. A la place, on se dit que SAGA n'est pas encore sorti de son purgatoire.

BONNAIRE/MSI



par Thierry Busson



Tommy Emmanuel

Initiation

Tommy Emmanuel, méga-star en Australie - son pays d'origine - est encore peu connu en France. Pourtant, ce guitariste exceptionnel mérite plus qu'une reconnaissance de fans. Le large public se doit de découvrir le talent immense de ce virtuose de la six-cordes. «Initiation» (son premier album distribué en Europe - merci Sony !) est un manifeste vibrant, une tranche de bon goût comme rarement on peut en écouter. Certes, le fait que ce disque soit uniquement acoustique et dépourvu de chant peut en décourager plus d'un. Seulement, tous ceux qui l'ont vu en première partie de ANGE dernièrement sont restés abasourdis par la classe naturelle, le charisme et la perfection du jeu de cet artiste pas comme les autres. Uniquement armé de sa guitare électro-acoustique, Tommy Emmanuel délivre une musique riche en sensations, passant d'un medley BEATLES («Day tripper/Lady Madonna») à tomber par terre, à un électro-choc spatial avec «Initiation», mélange incroyable de rythmes aborigènes et d'accords cosmiques. On navigue entre blues épidermique et envolées «floydiennes» enveloppées de delay ! Cet album est un régal pour l'oreille, sans être pour autant un disque de musicien pour musiciens. C'est accessible dès la première écoute, et ça devient indispensable dès la seconde. Sans une trace de frime, Tommy Emmanuel apparaît comme étant l'un des tous meilleurs guitaristes au monde.

COLUMBIA/SONY



par Thierry Busson



Red Hot Chili Peppers

One Hot Minute

Que se passe-t-il quand un guitariste de génie rencontre un groupe de génie ? Ils font un album génial. Les RED HOT CHILI PEPPERS avaient composé avec «Blood Sugar Sex Magik» un opus excellent, parfait dans l'esprit sandwich-Los Angeles-funky teuf. Après cette apogée, ils avaient le choix entre se redire en s'efforçant d'égaliser ce sommet, ou visiter d'autres contrées, allant chercher ailleurs un autre Graal que l'absolue fusion. Intelligents, aidés aussi par leur nouveau guitariste, ils optent pour l'aventure. Dave Navarro, avec JANE'S ADDICTION, bavardait follement de la six-cordes, entre gravité métal et lyrisme sombre. Il apporte sur «One Hot Minute» un sens du tragique inespéré chez feu les joyeux PEPPERS. Il y a de l'eau dans le gaz et de l'émotion dans l'énergie. «Am I all alone ?» Kiedis a fini de balbutier ses onomatopées incohérentes, bonnes à sonner comme un tambour insouciant. Dommage, sa voix, inexpressive, ne sert pas l'aiguë tension désormais inscrite dans de longs morceaux, touffus d'audace et de puissance, cyclothymiques, tour à tour coup de poing et larme amère. La guitare de Navarro fulmine en strates flamboyantes. Flea bourdonne et trépigne, mais avec humanité. Humain : c'est la grande nouveauté de cette grandiose Minute. Les PEPPERS ont commencé avec des muscles. Ils ont acquis un cerveau. Aujourd'hui, ils possèdent un coeur. Un putain de coeur.

WEA



par Ombeline



Alice In Chains

On croyait ALICE IN CHAINS définitivement enfoui sous des tonneaux de poudre blanche, évanoui à jamais du paysage musical pour cause de seringue récurrente. Raté ! Vivat ! Trois ans après le «Dirt» de l'éclosion grand public, six mois après le projet solo du chanteur Stanley sous le nom de MAD SEASON, voici le nouvel album des Seattleois nec plus trépas. La mort rôde toujours au détour des tourbillons de guitare comme au creux des voix entremêlées en chœurs d'apocalypse, marque de fabrique de l'Alice métallique. On nage dans un Crosby, Stills, BLACK SABBATH et Young, où la noire lourdeur de mélodies lancinantes s'enroule autour d'harmonies vocales serpentine. Le procédé n'est pas nouveau - cet album ne fait qu'aplanir le chemin frayé par «Dirt» - mais revient sous une forme sublimée. Guitares acoustiques, voix cavernueuses parlées, sur-place agonisant sur l'interminable «Frogs» : des anecdotes cassent l'unité trop évidente sur «Dirt». Alice hypnotise, fige et fascine comme les ondulations d'un charmeur de serpents, ou le regard du serpent lui-même. «Brush away», «Headcreeps», «Frogs», languides, malsaines, désespérées, bouleversantes de douleur, donnent le vertige. Alice est au bord du gouffre. Souhaitons que sur l'album, la finale «Over now» ne soit pas de circonstance...

COLUMBIA/SONY



par Ombeline



Alain Souchon

Défole Sentimentale

VIVE LA GRÈVE !

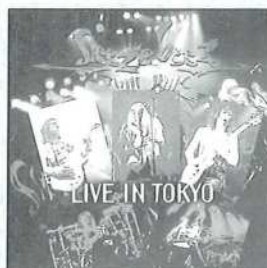
VIRGIN

par Henry Dumatray

Si un jour j'adopte un cocker, je l'appellerai Souchon. Il aura le regard triste de l'artiste, et sera comme lui un compagnon fidèle de mes heures de vague à l'âme. Je l'emmènerai voir un copain, Voulzy, plutôt caniche. Ensemble ils s'amuseront, créeront... Finie la métaphore... Après le génial double live de l'un, voilà que l'autre lui donne la réplique, version sublime. Passant en revue tout son répertoire, il nous porte à l'âme des interprétations magnifiques, des arrangements formidables, une justesse d'interprétation terrible et des sentiments en paquets qui tiennent chaud au cœur. Ce sont toujours les moments tristes qui font la différence car ils sont profonds et joués avec toute la sincérité requise. Points panoramiques : "La ballade de Jim", "Les regrets", "Foule sentimentale" et tous les autres, emprunts de mélancolie. Quand ça bouge un peu plus, c'est toujours avec la beauté des textes ("Rame", "Le Bagad de Lan Bihoué", "Bidon", "Sous les jupes des filles"). Pertinence dans les propos, ce qui ne saurait surprendre de la part d'un reporter de société qui a si bien résumé le malaise contemporain en titrant l'un de ses albums "Ultra Moderne Solitude". Et toujours le respect pour le poète qui décourage le chroniqueur qui, quoiqu'il écrive, n'aura jamais son talent... Parce qu'il est difficile de partager avec le lecteur tout ce qu'on a pu ressentir en écoutant un tel album, il vous faut le découvrir par vous-mêmes, le vivre et vous l'approprier dans votre paysage musical à vous. Moi, j'arrête là, parce que si ça continue, je risque de devenir romantique ! Putain ! ... Romantique...

Sleeze Beez

Live In Tokyo



CNR

par Thierry Busson

Comme la plupart des groupes de hard, SLEEZE BEEZ y va de son album live enregistré au Japon. Celui-ci a été réalisé à Tokyo devant un parterre de petits bridés amoureux des rifs plombés du combo hollandais. Et la soirée a dû être chaude ! Dès l'enchaînement monstrueux «Save myself/Tell it to the judge» (deux titres tirés de l'excellent «Insanity Beach» sorti l'année dernière), on sent la salle transpirer et la bière nipponne couler à flot. Seize titres durant, SLEEZE BEEZ atomise le «Club Citta» de Tokyo avec son heavy classique mais dépoussiérant. Les premiers accords et le phrasé déclamatoire de «Gun culture», le riff «à l'Angus Young» de «House is on fire» tarodent la moëlle épinière mieux qu'un rail de coke, et il faudrait être un sacré ramolli du bulbe pour ne pas apprécier la qualité de ces 16 morceaux couillus. On regrettera seulement sur certains passages un effet d'écho trop prononcé sur la voix de Andrew Elt (c'est palpable très nettement sur «Tell it to the judge»). A part ce (léger) détail, ce «Live In Tokyo» confirme que SLEEZE BEEZ, loin d'être un des groupes les plus novateurs du moment, reste une valeur sûre du heavy pur et dur, alignant des brûlots toujours mélodiques. Avec ce groupe efficace et attachant, c'est un peu l'esprit de la N.W.O.B.H.M. qui perdure. Les amateurs apprécieront...

The Passengers

Original Soundtracks 1



ISLAND

par Nathalie Joly

Percussions tribales agrémentées de sons sinusoïdaux s'entrecroisant dans l'espace musical intergalactique, voix perdues dans les profondeurs de la stratosphère, guitares en apesanteur, tels sont les principaux éléments qui parviennent jusqu'à nos oreilles une fois la soucoupe volante des PASSENGERS installée confortablement dans la navette spatiale-tiroir de notre adoré lecteur de compact-disc. Quelque peu intrigué, c'est assez nerveusement que l'on cherche la pochette pour essayer d'y comprendre quelque chose et là, qu'est-ce-qu'on s'aperçoit-je ? «Original Soundtracks 1» est le fruit d'une collaboration entre les membres de U2 (oui, c'est ça, le groupe irlandais) et Brian Eno, le producteur pour le moins productif en ce moment. Après Tintin et Milou, voici donc Bono et Eno sur la lune. Et ces derniers, voulant faire profiter des nuages à d'autres musiconauts, ont embarqué avec eux, pour un bout de ciel, des gens aussi différents que Luciano Pavarotti (oui, le chanteur d'opéra sur "Miss Sarajevo", le single), Howie B. (complice de Mo'Wax) et Holi, un chanteur japonais. Ces musiques, planantes et déroutantes, ont servi de support musical à des films réalisés, entre autres, par Wim Wenders et Antonioni. L'effet est garanti, à ce niveau là, il devient inutile de chercher un quelconque rapport avec le rock, spécialité terrestre comme chacun sait. Ceci dit, même si certains passages ont du mal se suffire à eux-mêmes, la plupart de ces morceaux font preuve d'une certaine recherche et supportent assez bien l'absence d'images. Ah ! L'espace !

Saigon Kick

Devil In The Details



CNR

par Thierry Busson

SAIGON KICK est certainement le plus atypique des groupes de hard. Adulé par une poignée d'initiés, ignoré par le grand public, ce combo hors-normes possède des atouts que beaucoup seraient en droit d'envier. Ceux qui, comme moi, avait découvert SAIGON KICK avec le superbe «Lizard» suivent avec intérêt la carrière de ce quatuor pas comme les autres. Aujourd'hui, avec ce «Devil In The Details», SAIGON KICK rappelle quel esthète de la mélodie il peut être. Car, tout en alignant des riffs à couper au couteau et des rythmiques en béton armé, la bande à Jason (l'excellent chanteur) manie, avec une limpidité héritée de la pop sixties, l'art consommé du refrain qui tue, de la ritournelle qui enchante dès la première écoute. Comme ses prédécesseurs, cet album hybride séduit parce qu'il dépasse le cadre souvent restrictif du métal. Les déferlantes plombées succèdent aux chansons romantiques, comme si BLACK SABBATH s'accouplait avec les BEATLES, LED ZEPPELIN avec CROWDED HOUSE. Harmonies vocales, couches de piano discrètes (le superbe «Eden»), guitares acoustiques chatoyantes et flanger maîtrisé («Going on»), apportent une dimension profondément humaine à la musique de SAIGON KICK. Les purs et durs du heavy fonceur seront désorientés. Les autres salueront bien bas une oeuvre une nouvelle fois aventureuse et sans concession. Il faut écouter SAIGON KICK ! Histoire d'être un peu plus intelligent à la fin de la journée...

Heroes Del Silencio

Avalancha



EMI

par Thierry Busson

Le nouvel album des Espagnols HEROES DEL SILENCIO a toutes les qualités d'un bon disque rock. Des compositions de premier ordre, des arrangements fins et racés, une production co-signée Bob Ezrin. Bref, tout ce que n'importe quel groupe recherche. Seulement, il faut se faire à l'idée que le chant en espagnol rebute quelque peu. Non pas que cela soit désagréable, mais les sonorités de la langue ibérique accrochent l'oreille plus d'une fois. On a un peu de mal à s'y faire, reconnaissons-le. Sans cet handicap (qui risque de confiner ce groupe talentueux au rayon des curiosités exotiques dans les bacs des disquaires), «Avalancha» pourrait séduire le plus grand nombre. «Rueda, fortuna !», qui ouvre l'album, fleurit bon le LED ZEPPELIN de «Black dog», «La espuma de venus» vole très haut dans l'espace, offrant une alternative planante aux titres plus énergiques. Car le véritable talent de ces quatre toreros est de délivrer une musique tout à fait personnelle, refusant de s'enfermer dans un style bien précis. Pas une seconde une castagnette ne vient nous briser les nôtres, HEROES DEL SILENCIO s'intègre dans un esprit rock anglo-saxon sans nous servir un éventuel héritage folklorique espagnol gonflant. Bien joué. Avec cet «Avalancha» de belle facture, ces héros méritent vraiment de sortir du silence...



DES SINGLES ET DES ALBUMS EN QUELQUES MOTS...

DWIGHT YOAKAM, le country man qui fut un temps le fiancé de Sharon Stone sort «Gone» (Reprise/WEA), un album réussi et velouté que les amateurs (de blues-country) apprécieront. (NJ) / Toujours aussi spécial mais toujours aussi intéressant est le dernier **KEVIN COYNE** : «The Adventures Of Crazy Franck» (Golden Hind/Rough Trade). (NJ) / Très inspirés par le VELVET, les membres de **THE SEWING ROOM** le sont sans aucun doute et ils le prouvent avec «And Nico» (Dead Elvis Rec.). (NJ) / Tim et Neil **FINN**, ne sont pas partis planter des carottes sur Mars puisqu'ils sortent «Finn» (Emi/Parlophone), album pop et plutôt bien foutu. (NJ) / Ca ne réveillerait pas une mouche qui dort, c'est cool, c'est jazzy et la voix est belle sur «Circus» (Grapvine/Dara Rec.), septième album solo de **MARY BLACK**. (NJ) / Du côté de l'Hexagone, on salue l'arrivée d'un nouveau label au sein de XIII Bis Record, le bébé s'appelle «13» et il



arrive en criant treize fort avec une compilation du même nom présentant treize titres de douze groupes disons... heu ... un peu bruyants, tels que **NO MAN'S LAND**, **ATOMIC KIDS**, **MAD POP X**, **FLETCH**, **MST** et j'en passe. (NJ) / Des paroles rigolotes traitant de sujets pas rigolotes du tout sur une musique blues et enlevée style New-Orleans, voici **SCHULTZ & LES TONTONS FLINGUEURS** avec un album du même nom (Mélodie / Cobalt / YouYou Music). (NJ) / Dans le domaine de la bonne chanson, **Daniel Seff**, un des petits chou-chous de Francis Cabrel sort «Prévenez Les Anges» (Cargo / Columbia), album qui fait penser à beaucoup de gens mais comme ce sont des gens bien et qu'il y fait preuve de talent, c'est très beau tout de même. (NJ) / Guitares espagnoles, jazz-rock, vous aimez ? Alors vous aimerez certainement le flamenco de «Vivencias Imaginadas» (Sony/Columbia), album de **Vincente Amigo**, fils spirituel prodige de Paco De Lucia. (NJ) / Si vous avez apprécié la douceur de Sade et l'étrangeté de Grace Jones, vous prendrez un

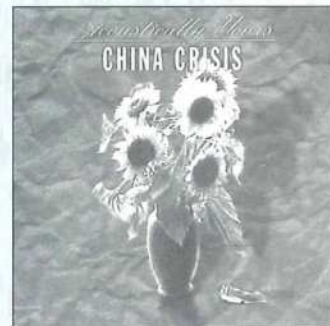
plaisir certain en découvrant la douceur étrange de «Zipless» (MCA/BMG) de Vanessa Daou. (NJ) / **MARATHON** : "Sublime Dreams" (Music Is Intelligence) N'ayant aucun lien de parenté avec ses deux homonymes, qu'ils soient anglais ou hollandais, ce **MARATHON** transalpin nous offre un néo-prog classique, chanté en anglais. Ca n'a vraiment rien d'original mais ce n'est pas parce qu'ils chantent et jouent comme Gary Chandler (JADIS) qu'il faut les traiter de crêpes. (BV) / Nouvel album de **Glenn Hugues**, qui a lâché sa bande de petits minets blonds et suédois : «Feel», ça s'appelle, et c'est chez Média 7. Comme d'habitude, les fans de l'ex-DEEP **PURPLE** (celui qui s'auto-proclame meilleure voix du rock blanc) vont adorer. Les autres... (JPhV) / Phil Anselmo, le hurleur de **PANTERA**, a mis bas "Nola" il y a quelques temps avec son autre groupe, **DOWN** (Elektra). S'il y en a qui arrivent à écouter ça... (JPhV) / Depuis que David Bowie est retourné s'amuser tout seul ou fricoter avec **NINE INCH NAILS**, **TIN MACHINE** est en stand-by. Le guitariste **Reeves Gabrels** a donc eu le temps d'enregistrer "The Sacred Squall Of Now" (CRS), où l'on retrouve Bowie lui-même et Frank Black, chacun au détour d'un morceau. Un bon album de rock, pur et dur, pour ceux qui pensent que **TIN MACHINE** est tout ce que Bowie a fait de bien depuis au moins dix ans. (JPhV) / Contrairement à ce que pouvait laisser penser la mièvre "Girl, you'll soon be a woman" sur la B.O. du "Pulp Fiction" de Tarantino, le trio d'**URGE OVERKILL** est un vrai groupe de rock n'roll et l'a prouvé il y a quelques semaines avec l'excellent "Exit The Dragon", chez Geffen (JPhV). / **Duffy**, album éponyme chez RCA/BMG : mais quand s'arrêteront-ils donc de copier les **BEATLES** ??? (Ombeline) / **DANDELION** sort chez Columbia/Sony l'album «Dyslexicon» : mais quand s'arrêteront-ils donc de copier **NIRVANA** ??? (Ombeline) / Le grunge n'est qu'un revival punk, nous sommes d'accord. **RUTHRUTH** aussi apparemment, qui apporte une nouvelle pièce au dossier "Ceux qui prennent le train en marche" avec son album «Laughing Gallery» (American / BMG) (Ombeline) / Au secours ! L'ascenseur temporel des **MOTHER HIPS** s'est bloqué à l'étage **ROLLING STONES**, couloir «Exile On Mainstreet», porte 1972. Qui les aidera à sortir de là ? (album «Back To The Grotto» - c'est bien ce que je disais - chez American / BMG) (Ombeline) / Sorti chez Média 7 un attrayant coffret de

deux CD rassemblant 26 groupes ayant participé au **Festival de Reading 95**. De la pop de **TEENAGE FANCLUB** à l'étonnant métal de **WHITE ZOMBIE**, en passant par une tripotée d'inconnus au bataillon. En prime, un éclairant livret de 200 pages, tout plein de photos et d'explications. Très informatif. (MB) / A suivre de très près, le groupe français **SPICY BOX**. Ces terroristes spécialisés dans un rap-core-reggae technoïde ont autoproduit un 8 titres très prometteur, qui échappe au carcan de la fusion explosive tarte-à-la-crème actuellement. D'autant plus prometteur que leur énorme potentiel est à la hauteur de leur sincérité. (MB) / **INES** (WMMMS), Plus tout neuf déjà mais il n'est pas trop tard pour rattraper le temps perdu. Magnifique et intemporelle, la musique d'Ines, claviériste allemande vous charmera autant que son physique. C'est beau, c'est chaud, c'est envoûtant, inattendu et de haute volée. Sensuel ! (BV) / **Dan Ar Braz** revient avec la version live de «L'Héritage des Celtes» (Columbia/Sony). 50 musiciens sur scène pour une belle fête aux sons des binious. (TB) / «Raoul & The Kings Of Spain» (Epic/Sony) est le nouvel album du **TEARS FOR FEARS** version Orzabal solitaire. Pas terrible... (TB) / Avec «Stranger In Us All» (RCA/BMG), **Richie Blackmore** a remonté **RAINBOW**. L'album est superbe de bout en bout... pour ceux qui aiment le **RAINBOW** période «Straight Between The Eyes». (TB) / **Madonna** a quand même écrit de sacrées belles chansons. La compil «Something To Remember» (WEA), uniquement composée de slows, nous le rapelle. Mention spéciale à «Live to tell» et «Oh father». (TB) / **BLUR** a sorti, il y a



quelques mois, une petite merveille: «The Great Escape» (EMI) a tout compris des **BEATLES** et du **FLOYD** drivé par Syd Barrett. L'avenir de la pop anglaise, c'est définitivement **BLUR**. (TB) / **THUNDER**, après seulement trois albums, se fait compiler avec «Their Finest Hour» (EMI). Intéret quasi-nul vu la précocité de l'objet. (TB) / Et pourquoi pas un «Greatest Hits» (EMI)

de **ROXETTE** ? Mis à part les vrais tubes, le reste sent le remplissage. Ce qui ne veut pas dire que les autres titres sont mauvais. Loin de là... (TB) / **CHINA CRISIS** a eu son heure de gloire dans les années 80.



Ils reviennent aujourd'hui avec un album live acoustique («Acoustally Yours» chez Crisis?/Telegraph) dont on retiendra plus particulièrement le romantique «Wishful thinking», qui fut un tube en son temps. (CA) / La fin d'année est synonyme de prolifération de CD dans les bacs de vos disquaires préférés. En quelques lignes, voici un petit résumé de l'actualité de ces dernières semaines : **YWIS** est un groupe progressif hollandais. «Leonardo's Dream» (SI Music/Roadrunner), son nouvel album, est inspiré de **MARILLION** et **GENESIS**. Très agréable, sans être foncièrement novateur. / Témoignage de belle qualité, l'album «Live 92/93» (Pointblank/Virgin) ne peut que nous faire regretter le blues incendiaire de feu-**Albert Collins**. / «New Beginning» (WEA), c'est le titre du nouvel opus de **Tracy Chapman**. Une fois de plus, la qualité est au rendez-vous. / Avec «It's A Mystery» (Capitol/EMI), **Bob Seger & The Silver Bullet Band** raccrochent les wagons du rock FM américain. Un peu passé de mode tout de même... / **LIFE OF AGONY** bastonne bien avec «Ugly» (Roadrunner), dans un style métal de premier ordre. A noter une belle et puissante cover de «Don't you (forget about me)» des **SIMPLE MINDS**. / «Mahone» (WEA), c'est le titre du nouvel album des **POGUES**. Ca sent toujours autant la bière et les bars interlopes. Heureusement, d'ailleurs ! Un bien bel album... / **Bonnie Raitt** a invité plusieurs de potes à venir jouer «Road Tested» (Capitol/EMI). On retrouve, à côté de la guitariste américaine, des gens comme Bruce Hornsby, Jackson Browne et Bryan Adams. Pour les amateurs de la six-cordite à la chevelure permanente. / «Stomp 442» (WEA) est la nouvelle tuerie d'**ANTHRAX**. C'est plus méchant que «Sound Of White Noise», mais c'est un peu moins bon aussi. Ou alors, c'est moi qui vieillis mal... (TB)

FLASH BACK

PETER GREEN'S FLEETWOOD MAC

«Live At The BBC»

(Essential/50-50/WMD)

5



FLEETWOOD MAC est un groupe à part dans l'histoire de la musique rock. Avant de devenir une rutilante et respectée machine à tubes du rock californien (les albums «Rumours», «Tusk» ou «Mirage», entre autres), ce groupe mythique avait connu une jeunesse anglaise bercée par les accords de la «musique du Diable». En effet, originaire de la Perfidie Albion, ce combo emmené par Peter Green, guitariste flamboyant au jeu délié qui en a influencé plus d'un, s'est forgée une réputation de maître es-blues dans les années 60. Ex-John Mayall's BLUESBREAKERS (comme son confrère Eric Clapton), Peter Green forme, avec Mick Fleetwood, John McVie, Jeremy Spencer et Danny Kirwan, FLEETWOOD MAC en 1967. Ce double album live enregistré à la BBC entre 67 et 69 est un événement car il permet de retrouver le groupe dans sa formation originelle interprétant leurs plus grands titres avec la fougue et la puissance qui les caractérisaient. De versions alternatives totalement inédites en reprises juteuses, le talent de Peter Green et de ses acolytes éclate enfin au grand jour, soutenu par un son superbe (dû essentiellement à la qualité des enregistrements effectués par la BBC et par le formidable travail de mastering signé Mick Fleetwood et Bernie Marsden). Du survitaminé «Rattlesnake shake» au torride «Jumping at shadows», en passant par une fantastique version de l'instrumental «Albatross» (un des tous premiers gros tubes de la bande à Green), le poignant «Hang on to a dream» ou un époumonant «Tallahassee Lassie», la musique bluesy de FLEETWOOD MAC se savoure sans modération. Le livret, ce qui ne gâche rien, est un modèle du genre : biographie précise, renseignements à foison et photos somptueuses. Avec ce «Live At The BBC 1967-69», le label Essential ! nous offre certainement l'un des plus beaux cadeaux de Noël de cette année 95. Et au-delà, on peut d'ores et déjà affirmer que cette exhumation intelligente restera certainement comme étant le plus excitant témoignage du FLEETWOOD MAC première période. Chapeau !

(Thierry Busson)

Lanier aux claviers, BLUE OYSTER CULT devient rapidement une des principales attractions rock des seventies. Des rumeurs ridicules de fascination pour le nazisme (Bloom est juif !) circulent sans pour autant entâcher le succès du groupe. Les années 80 seront également juteuses pour BLUE OYSTER CULT, qui livre quelques merveilles de heavy mâtiné d'heroic fantasy et de fantastique : «Cultosaurus Erectus» (80), et «Fire Of Unknown Origin» (81) qui voit l'écrivain Michael Moorcock signer pour la troisième fois un texte hallucinatoire avec l'oppressant «Veteran Of The Psychic War». BLUE OYSTER CULT, après un double live dantesque (le parfait «Extraterrestrial Live» en 1982) continuera cahin caha son chemin en sortant de nouveaux albums inégaux («The Revolution By Night» (83), «Club Ninja» en 86) avant de livrer en 1988 son ultime perle studio, le chef d'oeuvre «Imaginos». Depuis, presque plus rien si ce n'est quelques apparitions épisodiques sur scène, et une poignée de compilations. Celle-ci est la troisième depuis que le groupe s'est mis en sommeil. Et c'est certainement la meilleure. En 2 CD, Sony revisite le répertoire de B.O.C. avec rigueur, présentant un panel impressionnant de morceaux devenus... cultes ! Ce qui est somme toute logique...

(Thierry Busson)

SOFT MACHINE

«Live at the paradiso - 1969»

(Voiceprint/Clémusic)

3

Pour une fois que sort un live intéressant de SOFT MACHINE, on ne va pas boudier notre plaisir. SOFT MACHINE, groupe dadaïste et jazzy-progressif de l'école de Canterbury, fut



avec le FLOYD de Syd Barrett le loufoque chef de file d'une scène psyché qui créa moult visions roseéléphantiques chez les jeunes chevelus de la fin des sixties. Puis la machine molle s'embourba dans les seventies et dans un jazz-rock expérimental beaucoup plus sérieux et... ennuyeux. Heureusement, ce concert date justement de la meilleure période du groupe, au sein duquel exerçait encore Robert Wyatt, génial chanteur-batteur (l'autre génie, le paresseux Kevin Ayers, était lui déjà parti). Aux côtés de Mike Ratledge et de Hugh Hopper, Wyatt, sa voix divine et sa batterie possédée, plâne au-dessus de ce concert surgi du fond des âges et de bandes pirates déjà connues des spécialistes. On y retrouve bien sûr le répertoire du SOFT MACHINE des deux premiers albums (les deux meilleurs), son humour dada, sa fièvre hallucinatoire, ses soli déjantés... Bref, un live au son honnête qui comblera les amateurs. Les novices, eux, passeront leur route pour découvrir plutôt les deux premiers albums studio ou, mieux encore, la carrière, bien différente, de Robert Wyatt en solo.

(Frédéric Delage)

STEVIE RAY VAUGHAN

«Greatest hits»

(Epic/Sony)

4



Stevie Ray Vaughan restera à jamais l'une des figures légendaires du blues. Avant le revirement salvateur de Clapton, c'est lui qui a redonné, dans les années

80, ses lettres de noblesse au blues. Son importance est capitale pour une nouvelle génération d'accrocs aux trois accords. Il était donc évident que, 5 ans après son tragique décès, une compilation vienne raviver la flamme de ce héros de la six-cordes. La carrière éclair du Texan terrible est donc ici visitée avec un certain goût, n'omettant quasiment aucun des standards issus de son Stetson et de sa Stratocaster endiablée. «Texas flood», «Pride & joy», «Tightrope», «Crossfire», «Change it», «Cold shot», «Couldn't stand the weather» ou le diaphane «Life without you» sont autant de perles à l'éclat éternel. Sans oublier la somptueuse cover du «Little wing» d'Hendrix, dans une version instrumentale qui vous laisse sur le carreau. En bonus, un inédit superbe : la reprise du teigneux «Taxman» des BEATLES. Bref, une entrée en matière qui devrait vous donner envie

de plonger dans la discographie parfaite de ce génie du blues moderne.

(Thierry Busson)

BLUE OYSTER CULT

«Workshop of the telescopes»

(Columbia/Sony)

4

Sophistiquée, lourde, puissante, étrange, décalée, telle est la musique de BLUE OYSTER CULT. Un mélange de heavy et de science fiction, de rock'n'roll et d'ésotérisme. Dès son premier album éponyme en 1972, le groupe new yorkais crée un nouveau style, mélange hybride de LED ZEPPELIN, MC5 et de psychédéisme aux entourures métalliques. S'en suivra une poignée d'albums à la personnalité forte, de véritables chefs d'oeuvres de hard rock cosmique et macabre : «Tyranny & Mutation» (73), le définitif «Secret Treaties» (74), «Agents Of Fortune» (76) ou «Spectres» (77). Emmené par le ténébreux Eric Bloom (guitare, chant), le guitar-hero Donald «Buck Dharma» Roeser et le mystérieux Allen



THE WHO

«Who's next»

(Polydor)

4

Quelle veine que «Lifehouse», grand projet conceptuel de Pete Townshend au tout début des

années 70, après "Tommy" et avant "Quadrophenia", n'ait jamais vu le jour! Remercions les galères diverses ayant empêché son géniteur de mener le projet à terme. C'est-à-dire, justement, quelque part entre les boursofflés et grandiloquents "Tommy" et "Quadrophenia". Towshend, Daltrey, Entwistle et Moon reviennent alors à leur bonne vieille formule pour accoucher d'un disque majestueux : "Who's Next" fut le sommet de leur carrière. Marquant le retour de la simplicité faite inspiration. Il y a tout, sur "Who's Next" : un groupe sûr de lui et de son art, mais s'écrit comme des gamins sur des nouvelles machines appelées synthétiseurs (pas trop, juste un peu). Et neuf morceaux dont il est, aujourd'hui encore, quasi impossible d'en dégager un du lot : "Baba O'Riley", "Bargain", "Love ain't for keeping", "My wife", "Song is over", "Getting in tune", "Going mobile", "Behind blue eyes", "Won't get fooled again". Voilà donc "Who's Next" réédité pour la deuxième fois en CD, remasterisé et tout, avec sept inédits en prime. La différence sonore n'est pas toujours évidente à cerner sur une pré-cassette de qualité moyenne, et les "nouveautés" (généralement déjà entendues ici ou là, dans des versions différentes) qui ne manquent pas d'intérêt, sans être indispensables, rappellent par moments LED ZEP ou les STONES. Mais là n'est pas l'essentiel. La "note" inscrite au-dessus de cette bafouille ne revient pas à la nouvelle édition 95, mais à l'oeuvre de base, telle qu'elle fut livrée il y a vingt-quatre ans. L'un des dix, des cinq meilleurs albums de tous les temps. Et rien ne sert de discuter, cela ne me fera pas changer d'avis. Sur ce sujet, inutile d'espérer la plus petite trace d'objectivité. En fait, je serai intraitable.

(Jean-Philippe Vennin)



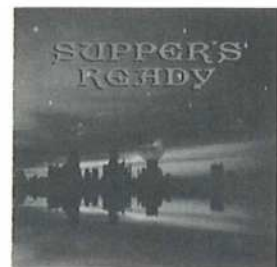
(Jean-Philippe Vennin)

SUPPER'S READY

«Tribute to genesis»
(Magna Carta/Roadrunner)

2

Troisième «tribute» sorti cette année chez Roadrunner et dédié une nouvelle fois à l'un des ténors du rock progressif, ce «Supper's Ready» est bien évidemment consacré à GENESIS. A



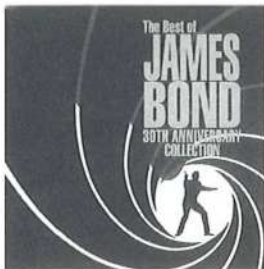
l'instar des deux précédents opus revisitant l'oeuvre de PINK FLOYD et de YES, on retrouve sur ce troisième essai la crème des groupes mélodiques américains. Une fois de plus, MAGELLAN s'en tire avec les honneurs avec une version très personnelle de «Mama», SHADOW GALLERY confirme avec une belle cover de «Entangled», CAIRO s'approprie cette merveille qu'est «Squonk», ENCHANT accouche d'un puissant «Man of our times», WORLD TRADE ferme la marche avec «Keep it dark». Les groupes pré-cités forment donc le haut du panier. Les autres suivent tant bien que mal, certains avec talent, d'autres en pompant note pour note sans posséder une once d'inspiration. Au final, un bilan malgré tout positif puisque une écoute en continu de ce «Supper's Ready» laisse une

impression agréable. Reste à voir ce que vont donner les deux «tribute» suivants, prévus pour le début de l'année 96, consacrés cette fois-ci à RUSH (ouh la la la, ça va être coton !) et JETHRO TULL. Wait and see, dirait Nicolas Gautherot !

(Thierry Busson)

VIVE LES FÊTES !

Dans le désordre, voici une pleine poignée de rééditions, compilations et autres babioles sorties par les Maisons de disques avant les fêtes. On commence par le «Classicks» de l'affreux ALICE COOPER (Epic/Sony). Attention, ça sent le piège ! Car, de classiques dans ce CD, il y en a très peu. En fait, on retrouve surtout des morceaux tirés de l'ère Sony de l'homme au boa. C'est à dire de sa période la plus soupe-au-lait. Les albums «Trash», «Hey Stoopid» ou «The Last Temptation» ne resteront pas dans les annales du hard rock. Ristent des versions live de «Billion dollar babies», «School's out» ou «No more mr nice guy» pour faire passer la pillule. Avec le «Very Best Of» de Robert Palmer, EMI a concocté un aperçu de ce que le dandy au joli minois a su faire de mieux... et de pire ! Avec le recul des années, certaines chansons flirtent



avec l'indécence. Autre temps, autre moeurs... Après 5 albums d'excellente qualité, TESLA fait les frais d'un best of également (Geffen/BMG). Avec un seul inédit, on aurait pu croire que l'opération s'avérerait inutile. C'est faux. Car TESLA mérite largement que le grand public découvre son heavy intelligent, racé et toujours honnête. Pour cela, quoi de mieux qu'une compilation fort bien agencée ? Hein, quoi de mieux ? «Bond... James Bond.» Voici réunis sur le même CD («The Best Of James Bond - 30th Anniversary Collection» chez EMI) les principaux thèmes des différents films mettant en action le célèbre 007. Des musiques de John Barry à DURAN DURAN («A view to a kill») en passant par A-HA («Living daylights») et Paul McCartney & WINGS («Live and let die»), la plupart des morceaux ici compilés vous rappelleront sans doute les moments les plus croustillants de la série des James Bond. Bon allez, moi je retourne à mon Martini dry, mon Aston Martin et mes Busson's Girls (là, j'exagère quand même un peu !). Excellente idée de Castle/50:50 que de sortir une compilation de PROCOL HARUM... «Hamburg & Other Hats» est une belle initiation à la musique d'un des groupes les plus originaux de l'histoire de la pop ambitieuse. La meilleure nouvelle est qu'une flopée d'albums aujourd'hui mythiques de ce groupe majeur arrivent en réédition remastérisée. Sus aux bacs, dirait François Bayrou !

(T.B.)



PROG PULSION

Le Rock Progressif par correspondance

• Pour le choix

- néo-progressif années 80 & 90
- symphonique 70's à nos jours
- hard-progressif/progressif métal
- et les CDs chroniqués dans ROCKSTYLE !

Et aussi pour le conseil, pour les prix, pour la sécurité (envois en recommandé)...

Renseignez-vous à

PROG PULSION

- BP 48 - 38420 DOMENE (TEL/FAX : 76 77 05 32) -

et recevez gratuitement le catalogue et l'additif des dernières nouveautés progressives !!!

NOS PARTENAIRES RADIOS



RADIO PLASTIC VALLEE - 97,3 Mhz - (Oyonnax)
Emission : 'Solid rock' (rock, hard et progressif)
Le lundi de 20h30 à 22h



RADIO BIP - 96,9 Mhz - (Besançon)
Emission : 'Rève de Fer' (Hard, Prog, Blues)
Le mercredi de 20h30 à 22h



RADIO CANUT - 102,2 Mhz (Lyon)
Emission : 'Bienvenue à bord' (rock généraliste)
Le mardi de 17h à 18h



RADIO L'EPINE - 88,6 Mhz (Châlons s/Marne) / 91,6 Mhz (Epernay) / 99,2 Mhz (Sézanne) / 88,8 Mhz (Vitry/St Dizier) / 91,2 Mhz (Ste Ménehould)
Emission : 'À fond le rock' (hard et progressif, groupes de la région)
Le mercredi de 19h à 19h30



RADIO ENGHYEN - 98 Mhz (Enghien)
Emission : 'Cacophonie' (rock, new wave) le mardi de 22h à Minuit
Emission : 'Tequila' (rock, punk) le mercredi de 22h à Minuit
Emission : 'Kaléidoscope', le dimanche de 23h à Minuit

RADIO TSF 98 - 98 Mhz (Hérouville)
Emission : 'Musical Box' (progressif, jazz-fusion, expérimental music)
Le lundi de 21h à 22h



RADIO JM - 90,5 Mhz (Marseille)
Emission : 'Elégia' (hard, heavy metal, rock indé, hardcore)
Le jeudi de 21h à 22h30



EUROPE 2 / RADIO VAL D'ISERE - 96,1 Mhz - (Val d'Isère)
Emission : 'Afficionados' (rock et nouveautés indépendantes)
Le jeudi de 19h30 à 20h



TFM-EUROPE 2 - 89,7 Mhz - (Aube)
Emission : 'La ballade musicale' (rock, pop/folk, country, français, news)
Tous les soirs de 19h30 à 22h
Emission : 'Country road'
Le samedi de 20h à 21h30



RADIO CONTACT - 95 Mhz - (Isère)
Emission : 'Rock FM'
Le mercredi de 21h à 22h
Emission : 'Rock' porter'
Le jeudi de 21h à 00h



RFM (RADIO FOREZ MONTBRISON) - 90 Mhz (Montbrison/Roanne/St Etienne/ Annonay/Tarare)
Emissions : 'Backstage' (Tous styles) Le vendredi de 19h à 21h
'Billboard' (Hard rock) le vendredi de 21h à 23h



RADIO QUI CHIFEL - BELGIQUE 107,9 Mhz (Mouscron)
Emission : 'Micro Climat' (Rock)
Le vendredi de 18h30 à 20h30h



RADIO 100 - 100,1 Mhz (Colmar)
Emission : 'Et Maintenant L'intégrale' (Progressif)
Le premier dimanche du mois de 20h à 22h



Télé Radio des Graves (TRG) - 92,6 Mhz - (Castres)
Emission : 'La Bordelaise du Rock' le mercredi de 20h à 22h
Emission : 'Bazarock' le vendredi de 13h à 15h



RADIO CAMPUS - 106,6 Mhz - (Lille et sa région)
Emission : 'Charisma' (rock progressif et mélodique) - 1 mercredi sur 2 à partir de 23h



RADIO DIO - 89,5 Mhz - (St Etienne)
Emission : 'Diviner' (rock progressif)
Le samedi de 19h30 à 20h30



COULEURS FM - 101,3 Mhz - (L'Isle d'Abeau et le nord de l'Isère)
Emission : 'Hot Time' (blues, country, rock)
Le mardi à 21h
Le vendredi à 17h



RADIO FRAMBOISE - 106,5 Mhz - Suisse (Vaud, Nyon, Lausanne, Montreux, Vevey, Neuchatel, Fribourg, Genève)
Emission : 'Rockshow' (album de la semaine, infos, live, interviews. Que du bon rock !) - Le vendredi de 20h à Minuit - Le samedi de 20h à 22h - Le dimanche de 18h à 20h



VALLEE FM - 94,5 Mhz (Vizille)
- «Eclipse» (rock progressif) le mercredi de 19h à 20h30
- «Racine» (Blues) le vendredi de 19h à 20h
- «Diapason» 1 samedi sur 2 de 16h à 17h
- «Frequence Metal» le vendredi de 20h à 21h
- «Vent d'Ouest» (Country) le samedi de 9h à 10h



VALLEE FM - 96,6 Mhz (Marne la Vallée)
Emissions :
- «Electric Ladyland» (guitare rock) le lundi de 20h à 21h30
- «Highway to rock» (rock FM) le dimanche de 18h à 19h
- «Castor Maria» (hard) le mardi de 20h à 21h30



RADIO PRIMITIVE - 92,4 Mhz (Reims)
Emission : «Musical Box» (Progressif et planant)
Le mardi de 9h à 11h



RADIO FLOTTEURS - 91 Mhz (Clamecy)
Emission : «Minimum Vital» (Progressif)
Le mardi de 21h à 23h
Emission diffusée également sur Radio Avallon - 105,2 Mhz



RADIO VALLEES VOSGES - 100,9 Mhz - (Épinal)
Emission : 'Globe rock' (toute l'histoire des grands noms de la musique)
Du lundi au jeudi de 18h à 20h



RADIO BRUME FM - 90,7 Mhz - (Lyon, Villeurbanne)
Emission : 'Bande à part' (rock progressif & mélodique)
Le 15 de chaque mois, le dimanche de 10h à 12h



RADIO METZ FM - 92,8 Mhz - (Lyon, Villeurbanne)
Emission : 'Le rock à fleur de crocs' Lundi au vendredi à partir de 19h
Emission : 'Rebel de nuit' (blues, rhythm'n'blues, country)
Le jeudi de 20h à 22h

BULLETIN D'ABONNEMENT

BULLETIN D'ABONNEMENT, à découper, photocopier ou recopier et à envoyer à
Rockstyle Abonnements - 2, Allée des Glaïeuls - 25000 Besançon

Pour la France :

OUI, je m'abonne pour un an à Rockstyle (6 numéros) à partir du numéro..... contre la somme de **125 Frs** (au lieu de 150 Frs) et je joins un chèque (attention, pas de mandat !) **à l'ordre de «Eclipse Editions».**

(Important ! Je recevrai chaque numéro dans un délai de quelques jours après sa sortie en kiosques)

Pour l'Etranger (C.E.E.) :

OUI, je m'abonne pour un an à Rockstyle (6 numéros) à partir du numéro..... contre la somme de **175 Frs** et je joins un chèque international **à l'ordre de «Eclipse Editions».**

(Important ! Je recevrai chaque numéro dans un délai de quelques jours après sa sortie en kiosques)

NOM & Prénom :
 Adresse :
 Code Postal : Ville :
 Pays :



EXTREME

"III Sides To Every Story"
A&M



Les plus beaux disques sont parfois les moins compris. Donc les moins vendus. Donc les moins "rentables", comme ils disent. Extreme et "III Sides To Every Story" en sont l'un des exemples les plus importants de ces dernières années. Troisième palier d'une ascension jusque là parfaite : un premier album éponyme plutôt fun, un deuxième ("Pornograffiti") dans le genre superproduction qui avait dû en surprendre quelques uns influencés par la seule écoute du peu représentatif hit mondial "More Than Words".

Alors qu'un vinyl compte deux faces et un CD une seule (il n'y a que l'in-éa), "III sides..." fut le premier disque à... trois faces de l'histoire du rock : Yours, Mine & The Truth (sur certains des premiers exemplaires tirés, le Mine avait disparu à l'impression. (Collector !!). Extreme avait pris le parti de toucher à tout, histoire de customiser encore un peu plus son "funk métal" déjà pas courant. Relents de heavy classique ("Warheads"), tentatives de pop endiablée (le single de "Rest In Peace", tempo hip-hop avec raper à l'invective féroce en renfort (3Cupids Dead)), passages instrumentaux limite démonstratifs mais jamais chiants, influence de Queen plus présente et mieux exploitée que personne ne l'a jamais fait ("Seven Sundays"), sucrerie acoustique comme-ils-savent-faire ("God Isn't Dead?"), ou exercice grandiloquent de rock symphonique/progressif ("Everything Under The Sun") de dix-huit minutes, avec un

orchestre classique : une bonne leçon donnée à bien des groupes avortons autoproclamés progressifs et dont l'unique but est de sonner Yes ou Marillion. L'endiablé "III Sides..." surprend, aujourd'hui encore, au détour de chaque note, de chaque son. Emmené par un Nuno Bettencourt des plus inspirés, sorte de Steve Vai avec un cœur, et le chanteur Gary Cherone, Extreme était en 92 au sommet de son inspiration. Depuis, plus de nouvelles. Début 95, un groupe du même nom sortit un album insipide dont on ne se souvient même pas du titre. Sans doute des imposteurs.

(JPhV)

TALKING HEADS

«Stop Making Sense»
(EMI-1984)



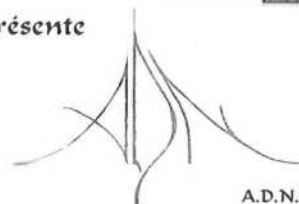
Avant de s'intéresser aux agissements gastronomiques d'Hannibal Lecter, Jonathan Demme s'était fait les dents en filmant les débordements des Têtes Parlantes et de leur leader, le ci-devant David Byrne, l'homme qui se demandait «Psychokiller, qu'est-ce que c'est ?», bien avant Chantal Lauby et Trent Reznor. Certes, cela fait beaucoup de références vaguement culturelles dans la même phrase, mais les TALKING HEADS sont considérés comme un groupe intello, à raison. De là à penser qu'ils groovent neuronal et que leurs beats sont cryptiques, il n'y a qu'un pas qu'il serait, à mon avis, erroné de franchir : d'autant que Tina Weymouth, bassiste «Tom Tom Clubeuse» à ses heures, est une femme. Oui, on peut danser et rire avec les Têtes Parlantes : l'album que voilà, concert jovial/bande son du film de Jonathan Demme, est bien là pour le prouver. Cette world-music robotique et choc mêle chaleur des rythmes afro et bip-bip kraftwerkiens sans complexes. On peut penser B'52's meets Johnny Clegg, Devo chez Frank Zappa, Peter Gabriel contre les RESIDENTS, Chick Corea vs LUDWIG VON 88. Et pourquoi pas de tels rapprochements contre-nature, étant donné le mot d'ordre «Stop making sense».

Progressions Ensemble

Avec la collaboration de



présente



A.D.N.

et



Caféine

En concert le **Dimanche 28 Janvier 1996**

à **14h30 au Théâtre Clavel**
3 rue Clavel - 75019 PARIS.

Prix des places : 70 Frs - Sur place : 90 Frs

Tickets disponibles chez J-L Rouffy,
16 rue Jean Jaurès, 91560 CROSNE

Joignez une enveloppe timbrée pour la réponse
Infos : 43.82.45.91. (Patrick)

Jussieu Music

19 rue Linné 75005 PARIS métro Jussieu
Tél : (1) 43 31 14 18

**SPÉCIALISTE
DU COMPACT
D'OCCASION**

**ACHAT
VENTE**

**REGGAE
WORLD
MUSIC
FUNK**

**PUNK
ROCK
FOLK
RAP
SOUL**

**POP INDUSTRIEL
FRANÇAIS HARD**

ouvert du lundi au samedi - 11h - 19h30 dimanche 14h - 19h

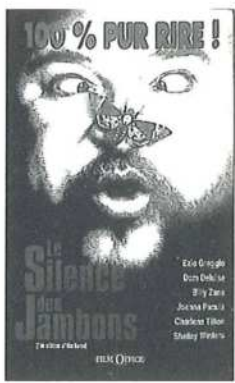
**NE MANQUEZ PAS LA SORTIE DE
ROCKSTYLE N° 14
DANS TOUS LES KIOSQUES
EN FEVRIER...**

SON & LUMIERE

Actu Vidéo

LE SILENCE DES JAMBONS

(Film Office)



La parodie a toujours fait recette au cinéma, mais il ne faut pas croire qu'il s'agit pour autant d'un exercice de style aisé et systématiquement réussi. Ce «Silence des Jambons» n'est pas le meilleur élève de sa classe, par exemple, mais il accumule cependant quelques gags bien serrés à vous faire péter la gaine de la grand-mère à l'heure des digestions houleuses. En réalité, ce sont les quinze premières minutes qui sont les plus difficiles d'accès, au moment où l'on se demande encore s'il s'agit de 0,3ème degré ou de 849ème degré !!! C'est certain, cette parodie auto-parodié parodiant sans vergogne parodie plus vite que son ombre. En tête de liste des échauffourées bidonnantes et entre deux sosies (Bush et Clinton qui se battent comme les garnements qu'ils sont), on remarque des détournements du «Silence des agneaux» bien sûr, mais aussi de «Basic Instinct» et surtout des films du sieur Hitchcock. Et oui, même la scène de la douche de «Psychose» à droit à un énième lifting loufoque, rien d'impossible au pays du gag bien lourd...

IL ÉTAIT UNE FOIS LE BRONX

(TF1 Vidéo)

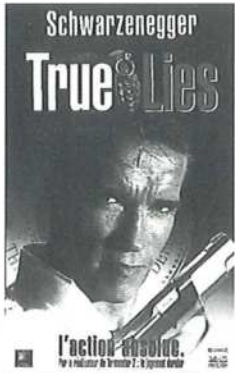


Chez Robert De Niro réalisateur, dont il s'agit ici du premier essai (réussi) derrière la caméra, on ressent immédiatement l'influence de vieil ami et compagnon de pellicule Martin Scorsese. Pour le sujet, une visite guidée du Bronx des années 60, bouillonnant de vie mais aussi souvent synonyme de danger, de bagarres de rue et plus si affinités. Mais aussi pour cette image vagabonde et vive, ces cadrages indisciplinés, ce sens du rythme et cette façon si particulière de coller à la peau de petits

trouands vivants de sombres combines et autres menus larcins. On y suit les destinées de Calogero, jeune italo-américain coincé entre l'éducation stricte mais juste de son paternel (Robert De Niro, égal à lui-même mais sachant cependant s'effacer derrière son nouveau statut de metteur en scène), une bande de copains fouteurs de merde, et les conseils avisés du caïd local (superbe Chazz Palminteri, par ailleurs auteur du scénario) qui voit en ce jeune débrouillard le fils qu'il n'a jamais eu. L'ensemble frappe à la bonne porte, celle de la sincérité, de la justesse et de l'ouverture d'esprit, sans autre prétention que le soucis de rendre cette histoire plus vraie et palpable que si elle avait vraiment eu lieu. Chapeau bas, mister Bob...

TRUE LIES

(PFC Vidéo)



Comment transformer un film français ma foi fort sympathique, en l'occurrence «La Totale» (Thierry Lhermitte, Miou-Miou et Eddy Mitchell) en grosse machine capable de tout exploser sur son passage ? Simple comme bonjour, prendre donc un film fabriqué par les «fromages qui puent» avec leurs petites mimines, le laisser mijoter pour voir si la sauce prend chez les mangeurs de grenouilles. Si c'est le cas, l'acheter pour une poignée de billets verts, retravailler le scénario en enlevant tout ce qui ne sert pas directement l'action et/ou tout ce qui peut paraître compliqué pour l'Homme Americanus moyen. Pour ce qui est de l'action par elle-même, multiplier les scènes à l'infini, prendre un costaud roi du box-office (ici Schwarzy), un réalisateur spécialiste dans l'orchestration de cascades spectaculaires (James Cameron, déjà aux manettes des deux «Terminator», d'«Aliens» et d'«Abyss») et une actrice sexy (Jamie Lee Curtis) pour les photos à placcarder devant les salles ; et le tour est joué, vous avez mis en place la grosse machine américaine... C'est bête comme chou, on peut le voir cinquante fois sans jamais être gavé (ben ouais, une fois le générique de fin enclenché, on pense déjà à autre chose, c'est ça le pur «entertainment» !) et en plus on se marre comme des tordus... Franchement, que demande le peuple ?

MAVERICK

(Warner Home Vidéo)

Avant même de sortir en salles, il était évident que «Maverick» serait une réussite. En effet, comment Richard Donner et Mel Gibson, déjà bien rodés à la franche rigolade endiablée avec les trois «Arme Fatale» qu'ils ont tourné ensemble chacun de leur côté de la caméra, pouvaient se ramasser, surtout d'après un scénario de William Goldman, déjà remarqué pour sa version de «Butch Cassidy et le Kid». Et encore, c'est sans parler de la musique impeccable composée par Randy Newman, de la présence dans le premier rôle féminin de Jodie Foster (quoique la comédie ne soit pas son fort), de seconds



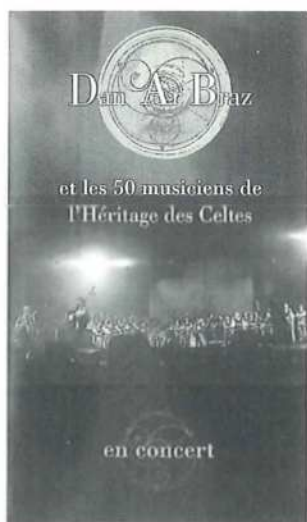
rôles tels que James Coburn, Alfred Molina et James Garner (le «Maverick» de la série télé dont est inspiré le film) ou d'une équipe technique triée sur le volet... «Maverick» est donc la réussite attendue, un western drôle et imprévisible, mais aussi et surtout une satire sur le milieu des joueurs de poker, des tricheurs au poker et des tricheurs tout court. À ce jeu-là, Bret Maverick est un petit malin, l'as des as de l'embrouille plus ou moins bien camouflée et de la demmerde instantanée, tout lui est bon pour accumuler le petit magot nécessaire à son inscription à la partie de poker du siècle. Si seulement, sa tête n'avait pas été mise à prix par un autre concurrent, tout serait (un peu) plus simple...

VIDÉOS EN VRAC...



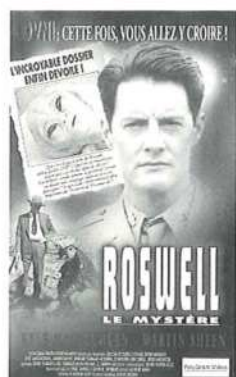
Les fêtes de fin d'année sont souvent l'occasion d'offrir des vidéos. Voici un panel représentatif de ce que l'on peut trouver en ce moment dans les bacs de votre magasin préféré. Polygram Vidéo a couplé, dans une boîte en carton du plus bel effet, une paire de vidéos de DIRE STRAITS. «The Videos» est, come son nom l'indique, une collection des clips de la bande à Knopfler. On navigue ainsi à travers les années au rythme de «Sultans of swing», «Romeo & Juliet», «Tunnel of love», «So far away», «Money for nothing» et autres «Calling Elvis» ou «The bug». A noter quelques clips inédits et les vidéos de Mark Knopfler avec les NOTTING HILLBILLIES. En tout et pour tout, pas moins de 20 clips s'étalant sur presque 100 minutes. La deuxième vidéo est le pendant de l'album live «On The Night», sorti en 1993. Devant un public considérable, DIRE STRAITS sort l'artillerie lourde (dix musiciens sur scène, des lights et un son d'enfer) avec une version dantesque de «Calling Elvis» en guise d'ouverture. Impressionnant. / Toujours chez Polygram Vidéo, voici la première trace live de BON JOVI sur scène. Filmé à

Wembley Arena, le show des «hardeux» américains tourne à plein régime quand le groupe aligne ses tubes hard FM, et patouge un peu dans la semoule quand le leader blond et ses acolytes interprètent leurs ballades inutiles et larmoyantes. Il y a quand même de sacrés bons moments comme «Living on a prayer», «Bad medicine» et surtout cette petite merveille qu'est «Wanted dead or alive». Les enfants, en plus, adoreront les marionnettes gonflables géantes qui

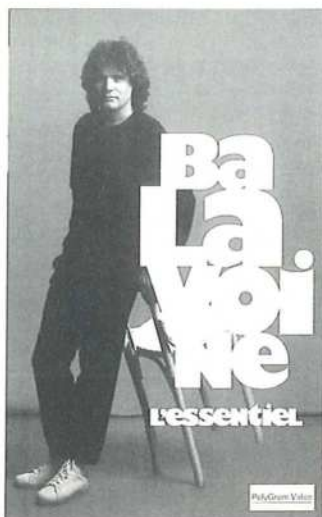


document sur Daniel Balavoine, l'un des chanteurs français les plus intéressants de ces dernières années. En un peu plus d'une heure, on retrouve quelques-unes des plus belles chansons de cet artiste trop tôt disparu. On se rend compte, finalement, que Balavoine semblait se diriger vers une carrière à la Peter Dinklage. En développant une musique toute personnelle, loin des clichés de la variété habituelle et sirupeuse, Daniel Balavoine était sur le point de dépasser le cadre de

la chanson française. Quand on réécoute aujourd'hui encore «Pour la femme veuve qui s'éveille», «Tous les cris les SOS» ou «Dieu



que c'est beau», on sent nettement l'évolution du style musical de ce vrai et grand artiste. Il aurait certainement fait un nouvel album plus tribal, avec des percussions et des instruments africains. Balavoine se serait certainement dirigé vers une world music aux accents pop. Le destin en a, hélas, décidé autrement. / Sony Vidéo s'aventure dans la BD animée. Mais pas avec n'importe qui ! En mettant en mouvements ses «Sales Blagues» de «L'Écho des Savanes», le dessinateur Vuillemin signe une des vidéos les plus corsées de l'année 95. Tous les personnages de ces histoires courtes sont franchement détestables, sales et vulgaires, obsédés sexuels, ivrognes, violents. Le style de Vuillemin, glauque et morose, où le trait est forcé à outrance, colle à la perfection à ces petites blagues scato, grossières, mais tellement jouissives ! On se marre du début à la fin. Attention, cette K7 n'est certainement pas le cadeau d'anniversaire indiqué pour un enfant ! C'est loin d'être Titi et Grosminet ! / Enfin, last but not least, Sony Vidéo vient de commercialiser le concert donné à Rennes l'année dernière par Dan Ar Braz. C'est la version live de «L'Héritage des Celtes», un des gros succès celtiques de ces derniers mois. Entouré de 50 musiciens de différentes nationalités, et de légendes vivantes de la musique celtique comme Gilles Servat, Dan Ar Braz livre un spectacle vraiment impressionnant. Simplement, j'aimerais pas être à la place de l'ingénieur du son qui doit assurer le mixage pour tout ce petit monde ! (TB)



flottent sur la scène ! / Polygram Vidéo encore et toujours : «Roswell» est un film à petit budget qui, comme son nom l'indique, évoque l'affaire de l'éventuel crash d'un OVNI aux alentours d'une base américaine en 1947. Tout le monde connaît aujourd'hui cette histoire grâce à E.T. Pradel. Le film, interprété entre autres par Martin Sheen et Kyle McLachlan, n'est guère objectif et semble soutenir la probabilité de la venue des petits hommes gris sur notre bonne vieille planète. Un petit film intéressant mais pas essentiel. / Enfin, cette fois-ci c'est la dernière, les gens de chez Polygram Vidéo (qui ont du goût et des idées) publient un beau



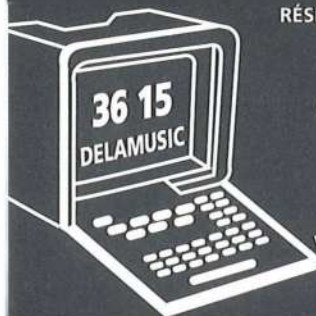
LE PARTENAIRE DE L'INDUSTRIE MUSICALE

LE GUIDE DE LA MUSIQUE



LES 10 000 NOMS
DE LA MUSIQUE
DU SHOW BIZ
DU SPECTACLE
FRANCE EUROPE
880 PAGES

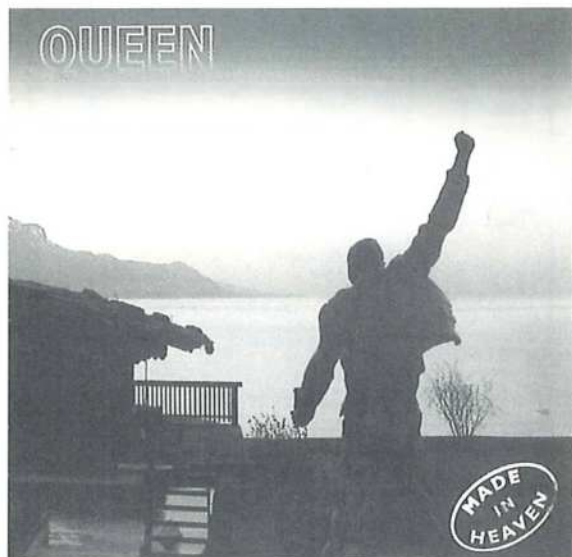
LE GUIDE DE LA MUSIQUE
c'est aussi



RÉSERVATION CONCERTS
VENTE DE CD
DATES DE CONCERTS
VENTE DE T-SHIRT
OFFRES D'EMPLOIS
VENTE DE MATÉRIELS
INFOS, CADEAUX

EN VENTE DANS LES FNAC, VIRGIN MÉGASTORE,
LIBRAIRIES MUSICALES ET PAR CORRESPONDANCE AUX
ÉDITIONS JIGAL • 102 CHAMPS ÉLYSÉES 75008 PARIS •
JOINDRE UN CHÈQUE DE 350 FR\$ PORT COMPRIS

QUEEN



L'ALBUM «Made In Heaven» (EMI) le goût du Paradis...

«Made In Heaven» est le nouvel album de QUEEN. Ce sera aussi le dernier. 4 ans après la mort de l'irremplaçable Freddie Mercury, ce vingtième chapitre referme définitivement

le livre des aventures de la Reine. Après l'enregistrement du merveilleux «Innuendo», Freddie sentait que ses heures étaient comptées. Il continua pourtant jusqu'au bout. Souhaitant enregistrer le maximum de parties vocales avant de quitter ce monde, il demanda à ses trois compères de le rejoindre en studio dès que son état le permettait. Avec beaucoup de courage, il a réussi à poser sa voix inimitable sur quelques morceaux en cours d'élaboration. Tel est le contenu de ce «Made In Heaven». Une sorte de testament post-mortem. Une ultime collection de chansons superbes.

L'album commence doucement, par une nappe de synthés angélique. Des oiseaux sifflent en arrière-plan. Le piano et la voix de Freddie viennent se greffer sur cette trame mélancolique. L'homme, alors mourant, ne laisse pas transparaître son état physique fortement diminué. Il chante comme un dieu, jusqu'au bout... «It's a beautiful day/ The sun is shining/ I feel good/ And no-one's gonna stop me now...». L'album se déroule, impérial une fois de plus, parsemé de quelques morceaux de bravoure (un «Made in heaven» lyrique, un «Let me live» teinté de gospel, un «Mother love» poignant puisqu'il s'agit du tout dernier morceau enregistré par Freddie Mercury). Certes, certaines parties vocales ont été achevées par May et Taylor. Mais ce ne peut être un reproche car, depuis les

débuts du groupe, ces deux-là ont souvent accompagné Freddie au chant, le relayant sur bon nombre de morceaux. L'émotion est vraiment omniprésente. Quasiment tous les morceaux sont des ballades, des petites merveilles de sensibilité. Et il résulte de l'écoute de ce «Made In Heaven» un sentiment de compassion. Cet album s'écoute la gorge serrée, une boule dans le ventre... On sent une certaine résignation devant la fatalité et, paradoxalement, un espoir sous-jacent. Les textes parlent évidemment, mais à demi-mots, de l'issue certaine du combat que menait Freddie. Dans «Made in heaven» : «I'm having to learn to pay the price...». Dans «Let me live» : «Let me live/ And make a brand new start». «Mother love» est, à plus d'un niveau, bouleversant : «I don't want pity/ Just a safe place to hide/ Mama please, let me back inside...». Quelques insinuations, pour les spécialistes de QUEEN, rappellent quelques uns des meilleurs moments de la vie du groupe : ici un extrait de l'intro de «One vision», là quelques notes de «Seven seas of Rhye»... Comme si la boucle était bouclée. «Made In Heaven» contient, comme d'habitude, son lot de tubes : «Heaven for everyone», le premier single, la version chantée par Freddie de «Too much love will kill you» (présente sur «Back To The Light», l'album solo de Brian May sorti en 92), et surtout le grandiose «You don't fool me», petit



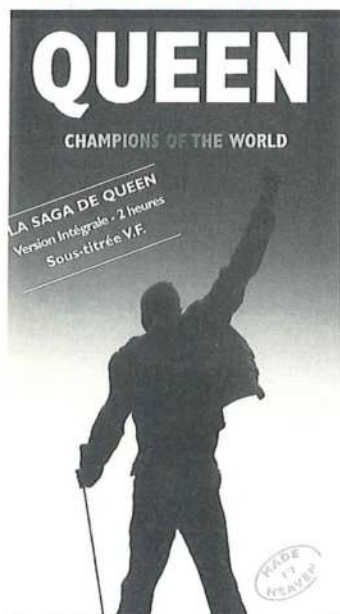
frère de «Another one bites the dust», qui cartonnera autant sur les ondes que sur les pistes de danse.

Certaines mauvaises langues disent déjà que «Innuendo» aurait dû rester le dernier album de QUEEN. Attention, qu'on ne s'y trompe pas ! «Made In Heaven» n'est pas sorti pour faire enfler une fois de plus le compte en banque de Brian May, de John Deacon ou de Roger Taylor. Il s'agit d'un vrai album, composé de vraies chansons. Le véritable instigateur de l'opération n'est autre que Freddie Mercury en personne. C'est lui qui tenait à ce que cet ultime disque de QUEEN sorte un jour. Pour les fans, pour les amoureux de musique. Et parce que ce mec ne vivait que pour la musique, que pour créer, encore et toujours. Comme Molière, Freddie Mercury est mort sur scène. «Made In Heaven», ce n'est pas «Free as a bird». Sa sortie, quatre ans après la mort du chanteur, est un vœu que les compagnons du défunt ont exaucé. On n'en dira pas autant pour les BEATLES. Il faut prendre «Made In Heaven» pour ce qu'il est : un nouvel album de QUEEN, une oeuvre issue du talent de quatre musiciens inséparables. Et, surtout, un ultime opus à la qualité irréprochable. Freddie Mercury aurait vraiment été content de l'entendre.

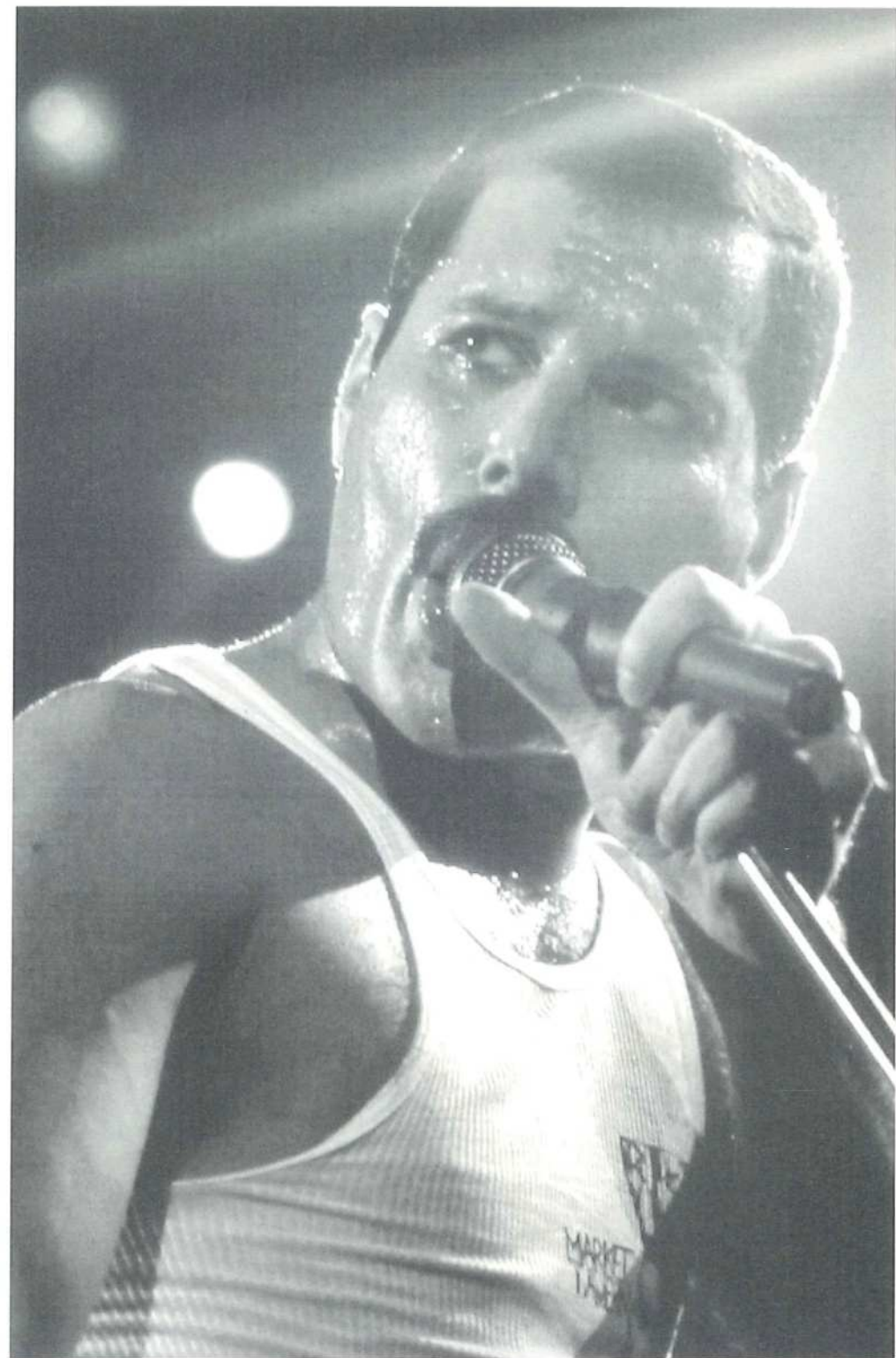
LA VIDÉO

«Champions Of The World»
(EMI)

la belle histoire...



Complément indispensable à l'album «Made In Heaven», la vidéo «Champions Of The World» résume parfaitement la folle aventure de ce quatuor essentiel. QUEEN, du premier album à «Made In Heaven», pèse dans les 130 millions de disques vendus à travers le monde. Composée d'interviews des musiciens de QUEEN, d'artistes amis (Elton John, Slash, Liz Taylor...) et de passages musicaux (extraits de clips, de concerts, d'enregistrements en studio), cette vidéo s'avère indispensable. Elle cerne, en deux heures, le parcours de ce groupe souvent décrié mais qui restera l'un des plus novateurs de l'histoire du rock. Les grands albums de QUEEN («A Night At The Opera», «A Day At The Races», «News Of The World», «The Works», «Innuendo») appartiennent désormais au panthéon de la musique. Tant pis pour ceux



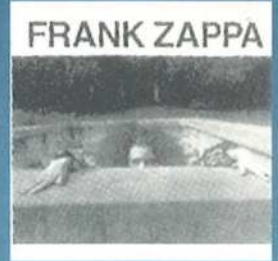
qui n'ont vu en QUEEN qu'une bande de tatas aux compositions ampoulées. Ceux-là (et ils sont nombreux dans le milieu du rock) devraient vite retourner à leurs chères études. «Champions Of The World» évoque, outre la carrière du groupe sous forme d'une story très intéressante, quelques événements marquants dans le vie du combo : le concert du Live Aid en 85 (QUEEN fut certainement le meilleur groupe sur scène ce jour-là), les tournées incroyables en Amérique du Sud, le concert de Wembley en hommage à Freddie Mercury (que la télé française, à l'époque, avait amputé de plus de la moitié. Je crois même que c'était présenté par Alexandre Debanne !). Enfin, ultime moment d'émotion, on nous propose un extrait du clip «These are the days of our lives», la dernière (et jamais diffusée) vidéo à laquelle Freddie a participé. Incroyablement amaigri par la maladie,

maquillé à outrance pour cacher les effets de ce putain de Sida, il trouve la force, en quelques minutes tragiques, de nous émerveiller. Les derniers mots qu'il prononce, à la fin de la chanson, en disent long sur l'amour qu'il portait aux fans de QUEEN : «I still love you». Un acte de foi dramatique qui arrache les larmes. Seule petite fausse note : la dernière interview de Freddie, au seuil de la mort, en bande sonore sur les images du Lac Léman. Cette très belle «carte postale» qui, peut-être, ressemble au Paradis : un lac, des montagnes, le soir qui tombe. Et la silhouette de Freddie, le bras dressé vers les cieux, comme si c'était un rendez-vous imminent, sa destination programmée. La vérité est sûrement très proche de cette vision. Pourtant, quatre ans après sa mort, Freddie Mercury est encore si vivant... Dans nos coeurs.
(Thierry Busson)



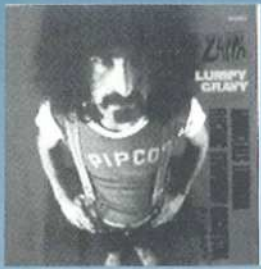
36 15 123ROCK

(1,29 FF la minute)

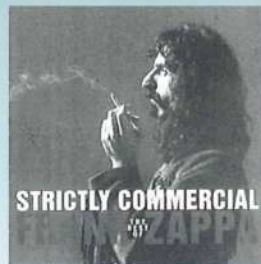
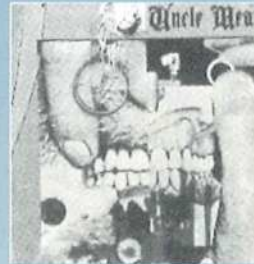
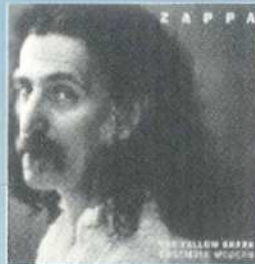
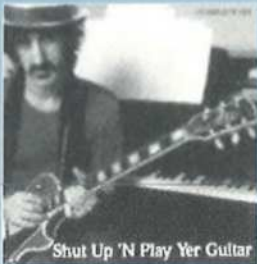


GRAND CONCOURS

ZAPPA A GAGNER !



UNE DISCOGRAPHIE COMPLETE



ET 20 COMPILATIONS

INFOS - LISTINGS SORTIES CDS ET VIDÉOS

ANNUAIRES - JEUX - CONCOURS - VPC

AGENDA PETITES ANNONCES - DES CADEAUX - TOP 10

LA PRESSE ROCK - NOS SERVICES - SUR LES ONDES - B.A.L. etc ...

Tout LE ROCK / Tous les ROCKS

Bouquins SHOPPING

EZY RIDER

«En voyage avec Jimi Hendrix»

Alain DISTER (Seuil)

Alain Dister

Ezy Rider

Portrait de Jimi Hendrix

Jimi Hendrix



Soyons clairs ! Soyons nets ! Ce bouquin n'est en aucune façon la énième biographie d'Hendrix. Le propos de l'auteur, critique distingué, consiste plutôt à nous conter son odyssée spirituelle et géographique au travers des années 60. De GREENWICH VILLAGE, été 66, à l'île de WIGHT 70, DISTER nous narre avec talent l'émergence et la chute du flower-power, mettant ses expériences perso et ses observations sur la société de l'époque en parallèle avec le parcours de Jimi. Ne pas y voir de l'égo-centrisme si DISTER parle plus de lui que de Jimi. L'icône Hendrix, mythe pop instantané, est bien le fil conducteur de ce voyage au bout de la nuit hippie, sous réserve de remplacer CELINE par GINSBERG, KEROUAC, BURROUGHS, LEARY ou HUXLEY et consorts. Document sociologique agrémenté de photos saisissantes de l'auteur, la musique y joue un rôle. Deux niveaux de lecture, donc, l'un étant complémentaire de l'autre. Drôle et émouvant, pointu et anecdotique, rempli de photos ZARMA illustrant un texte SPACED OUT (ou l'inverse ?), voici un livre, qui s'il n'est pas disponible en Hypertexte sur Internet, n'en est pas moins global. Et vive le papier !

(NG)

SCIENCE-FICTION À GOGO...

Emmanuel CARRERE, que je félicite au passage pour son prix littéraire bien mérité (lisez tous «La classe de neige» !), annonçait clairement la couleur en intitulant sa biographie de Philip K. Dick «Je suis vivant et vous êtes tous morts». Il semble en effet que Dick n'ait jamais été si présent sur tous les fronts, les auteurs des bouquins suivants présentant tous des liens avec lui (Devinez lesquels, la la lère...)

Feurst of all, K.W. JETER revisite le thème du double d'une façon si subtile qu'elle réussit à allier les univers de STEVENSON et SADE, voire Umberto ECCO et DICK, pour une utilisation machiavélique de la schizophrénie de l'auteur face au traitement de texte. Virtuosité qui confine au vertige, malaise librement consenti, donc youpi ! («La Mante», Denoël, Pdf). Informatique également, mais sur le mode cyberspace, saluons la réédition de «Gravé sur Chrome» (William GIBSON, J'ai Lu), et conspuons la sortie de la novelisation de l'inévitable film associé, «Johnny Mnemonic» (J'ai Lu), soi-disant sur un scénario du même GIBSON, ici saccagé par un tacheron qui répond au patronyme de Terry BISSON (ça ne s'invente pas : hi hi !). Deux mots pour expliquer que la nouvelle «Johnny Mnemonic» ouvrant (depuis dix ans déjà, messieurs d'Hollywood) le recueil «Gravé sur Chrome», est une Gibsonerie de la plus belle eau, l'auteur maniant (-Comme d'hab ? -Comme d'hab !) les technologies de pointe et l'écriture avec la précision et la finesse d'un cyber-MISHIMA (et non pas Marguerite DURAS, comme ose l'affirmer Philippe CURVAL ! Tu devrais écrire de la science-fiction, Philippe !). Le «roman» (sic) «Johnny Mnemonic» démontre, quant à lui, qu'il est extraordinairement facile de délayer, en un peu plus de 320 pages convenues valant leur pesant de scènes d'actions hollywoodiennes écoeurantes de manichéisme primaire, de délayer, donc, la teneur explosive et chic contenue à l'origine dans une nouvelle dense et tendue de 26 pages. La qualité l'emporte once again sur la quantité. Reste l'amusante parenté de l'auteur avec notre rédac'chef adoré... Tant qu'à chercher des analogies, allez plutôt faire un tour du côté du «Journal de nuit» de Jack WOMACK (Denoël, Pdf). La jeune adolescente Lola Hart va confier toutes ses pensées au journal intime reçu en cadeau pour ses 12 ans, s'adressant à lui comme à une amie imaginaire nommée Anne. Anne, journal, faut-il que j'insiste ? Non ? Merci. Nous serons les témoins de l'incroyable vague d'entropie déferlant sur les USA : multiplication des ghettos, SDF livrés au feu, guerres civiles, glissement progressif du délire, à rapprocher de l'itinéraire de la fillette, tumultueux à souhait, itou. Refusé par les éditeurs aux States, ce book mérite à peine l'étiquette

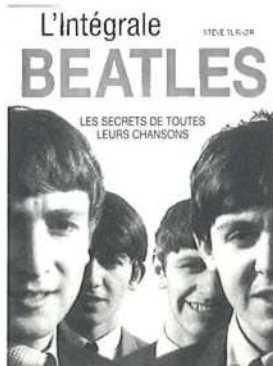
de science-fiction et le point de vue adopté ne le rend que plus touchant et plus convaincant. A must read : na ! Terminons en beauté avec le dernier incunable du peu prolifique (fainéant) mais néanmoins ultra-talentueux Emmanuel Jouanne. «L'hiver, aller et retour» (Denoël, Pdf), ou les aventures du Docteur Fer, une donzelle pas commode qui conjugue étrangement alchimie et physique quantique, électronique et nécromancie, pour finir en position foetale au pied de son Grand Oeuvre, un kangourou bleu, point nodal de toute l'information du monde. Chapeau bas, même si nous ne sommes pas dupes pour avoir déjà lu une version plus courte de ce roman («L'Age de Fer»), dans la collection éphémère de Patrick Siry. Moins dalinien que «Nuages», moins mallarméen que le cycle du rêveur de miaou, «L'hiver, aller et retour» vous fera tout de même deux ou trois trous dans le cortex : c'est sans doute l'essentiel.

(NG)

L'INTÉGRALE BEATLES

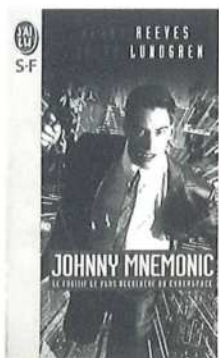
«Les Secrets de toutes leurs chansons»

par Steve Turner
(Editions Hors Collection)



Voici certainement l'un des plus beaux livres que l'on peut s'offrir pour bien démarrer l'année 96. Si vous aimez vraiment les BEATLES, l'ouvrage de Steve Turner deviendra pour vous référentiel. Car il ne s'agit pas là d'une énième biographie sur les Fab Four. Ni d'un livre d'entretiens récoltés au hasard des années. Ni d'un essai sociologique sur la carrière des Scarabées de Liverpool. Non, rien de tout cela. Le but de cet ouvrage absolument somptueux est de comprendre comment les chansons des BEATLES sont nées. L'auteur ne nous abreuve heureusement pas de souvenirs de studio rébarbatifs ni d'explications musicales tordues. Ici, Steve Turner, dans un style d'une grande finesse tout en restant ludique, dévoile comment est née l'idée de chaque chanson, quel événement ou quel personnage, quelle rencontre, a inspiré John, Paul, George ou Ringo. Pourquoi «Eleanor Rigby» ? Pourquoi le texte de «Drive my car» paraissait, à certains, un petit peu macho ? Bref, chaque chanson à une origine. Mieux, elle a, à chaque fois, une histoire. Et la somme de toutes ces petites histoires est passionnante, car bon nombre des anecdotes qui ont inspiré les BEATLES ont donné naissance à des merveilles. Toutes les chansons des BEATLES sont là. Et chaque secret dévoilé est accompagné d'une série de photos superbes. Un ouvrage passionnant de la première à la dernière page, évoquant la carrière des BEATLES sous un angle original. A se procurer sans délai...

(Thierry Busson)



Du côté de la scène

BACK STAGE

RED HOT CHILI PEPPERS

Zénith Paris

18 octobre 95

Octobre 1995 : la jeunesse parisienne s'en-tasse dans le Zénith et accueille à bras ouverts les Peppers, pour un concert sold out comme quatre ans avant. Quatre ans d'attente pour un album nouveau, écrit avec un guitariste nouveau - mais non novice, puisqu'il s'agit de l'excellent Dave Navarro, de feu (snif) Jane's Addiction. Or donc, quid des Peppers scéniques à l'heure d'aujourd'hui ? Pour le savoir, il faut patienter le temps de deux premières parties. La première, au créneau horaire trop matinal pour votre serveur, se passera de commentaires. La deuxième première partie présente pour sa part un grand intérêt. Le dénommé Moby, que nous voyons sauter et taper sur des toms, alterne techno furieuse et noisy/punk non moins énévée. On balance donc d'électrochocs de rave à riffs de Sabbath, en passant par la tronçonneuse rythmique à court terme façon Ramones. Coup de fouet garanti. Le Moby, après un court hommage à feu (snif) Cobain, termine sa crise d'épilepsie avec une reprise du "Purple Haze" d'Hendrix. Woh !

Entracte de trente minutes, impatience du public comme un soldat en permission retrouve sa bien-aimée après six mois de combat au front. Arrivent les Peppers, Flea en slip kangourou, exhibé comme d'hab' ; Kiedis en jupette de serveuse sur un bermuda blanc, Navarro en pantalon résille blanc sur un slip noir (élégance), Chad Smith... planqué derrière sa batterie. Le tout dans une grande débauche de tatouages. L'orchestre s'attaque avec mollesse au "Give It Away" des jours fastes. Mias ils ont ralenti le rythme ? Eh oui. Les Peppers se sont calmés. Sur le tempo, la zique, le show. Finie la folie. Seul le Flea, toujours hystérique, témoigne de l'ex-bargerie des Peppers. Kiedis ne secoue plus sa crinière avec autant de conviction.

Les Peppers montrent sur scène l'inconvénient de leur qualité neuve : la maturité, mère de modération. Faut-il y rajouter le caractère grave et réfléchi du guitariste pensant, Dave Navarro ? Un piercé tatoué qui ferme les yeux avec recueillement, qui, un peu décalé dans le groove bulldozer des Peppers, s'acharne à tirer de sa guitare loquace des notes d'émotion, et se concentre sur son solo comme sur une prière...

Les Peppers chantent une grande partie du dernier album, une petite partie de Blood Sugar et quelques titres de Uplift Mofo. Ainsi que l'inévitable "Higher Ground" de Mother's Milk. Après un "Suffragette City" dynamique, ils disparaissent sur fond de délire larsenolubrique du batteur. Kiedis revient faire un discours contre les essais nucléaires (bien). Le public applaudit. Public assidu, qui connaissait par coeur les paroles des grands titres (forcément) et du dernier album (déjà

??). Et voilà, c'est fini. Les Peppers ont changé. Hier, c'étaient des fadas funky. Aujourd'hui, ce sont des musiciens adultes. Mais oui, c'est vrai - nous aussi on a pris quatre ans dans la tronche...

(Ombeline)

SONIC YOUTH

Elysée Montmartre - Paris

12 septembre 95

Ce qui est bien avec Sonic Youth, c'est qu'ils ignorent jusqu'où aller trop loin. Et le sauraient-ils, qu'ils prétendraient être sourds, ou aveugles, ou autistes : Où est la barrière ? Parce qu'il y a une barrière ? On ne savait pas. Et ce qui est bien avec Sonic Youth, c'est qu'ils se soucient peu de la santé de leurs guitares. Thurston, sur "White Kross", fait glisser un bâton sur le manche en frappant maladivement les cordes de l'autre main. Lee se contorsionne dans tous les sens et martèle à son tour l'instrument avec frénésie. Et l'Elysée se retrouve plongé dans un monde furieux, grouillant de guitares hurlantes, assourdissantes, suraiguës. A ce niveau, on ne peut affirmer que le plaisir soit de nature esthétique. Non. C'est un frisson purement physique, peut-être intellectuel aussi, le plaisir d'assister à un déluge sonore inédit dans l'histoire du rock. Jugez vous-mêmes : la chanson est douce, chorus, arpèges. La tension monte. L'aigu gagne. La frénésie s'empare des trois Youth de devant, ils se vrillent autour de leurs instruments, et font monter, petit à petit, électriquement, sauvagement, l'hystérie du son. Leurs mains se rapprochent du corps de la guitare. Le public essaie de piger. Mais il ne voit rien que des corps s'acharner sadiquement sur des cordes. Et la tension monte encore. La lumière, devenue blanche, pilonne au roboscope. Obnubilé par la violence du son et des éclairs, vous ressentez pendant ces minutes d'aveuglement une extase, une vraie extase, un sentiment de plénitude. Assez inexplicable. Extase de quoi ? De connaître l'au-delà des limites ? De franchir l'interdit sonore ? Plénitude ou masochisme ? Je ne sais pas. Ces montées d'adrénaline, shoots d'héro hallucinatoires, restent un mystère pour l'entendement, c'est clair. Une torture pour l'oreille, c'est sûr. Mais un délice pour l'esprit, on ne saura trop le répéter.

(Ombeline)

SAGA + JOHN WETTON

Arapaho - Paris

12 novembre 95

Un petit coup de gueule pour commencer, ça fait du bien parfois. Pourquoi avoir fait venir Saga dans un si petit endroit ? Les instigateurs de ce concert avaient-ils sous-estimé leurs hôtes, deux ans après une successful prestation à l'Elysée Montmartre ? Toujours est-il que les quelques centaines de personnes présentes se sont retrouvées carrément les unes sur les autres, et qu'une partie d'entre elles n'y a pas vu grand chose. Bon, il y avait sans doute une raison à cela, et c'est déjà bien de monter ce genre de plan.

John Wetton n'a pas été complètement oublié. Sa prestation (trop) brève n'en a pas moins fait remonter quelques souvenirs. S'accompagnant de sa seule guitare, il a ressorti des cartons "Heat Of The Moment" d'Asia et, soutenu par une bande piano enregistrée, "Rendez-vous 6.02" de UK entre une paire de morceaux plus récents.

Saga comptait dans ses rangs, à Paris et sur les autres dates, un guitariste intérimaire : Markus Deml (ex-Kingdom Come et qui joua avec Bobby Kimball, l'ancien chanteur de Toto), qui s'était tapé d'apprendre tous les morceaux en quatre jours. Mais alors, quid de Ian Crichton ? Celui-ci s'était blessé à la main juste avant la tournée et... peu de temps après avoir mis la touche finale à son premier album solo.

Mais revenons à ce concert parisien au son approximatif (ouille, la batterie...). Saga y a passé en revue les titres les plus marquants de sa carrière, n'oubliant au passage que les albums dispensables de sa discographie. Entre classiques incontournables ("Humble Stance", "You're Not Alone", "Don't Be Late"), retrouvailles dépourssiérées ("Framed"), set acoustique de rigueur ("The Security Of Illusion", "The Flyer") et reprise d'Asia avec Wetton au chant ("Only Time Will Tell"), le groupe faillit bien oublier qu'il était venu avec un nouvel album sous le bras, le long, pompeux et limite prétentieux "Generation 13" dont il ne fit que parcourir quelques passages. Tant mieux, le show n'en fut que plus intense pour tout le monde... même backstage, en train de discuter le coup avec John Wetton !

(JPhV)

KAT ONOMA

Sonic Rendez-vous - Clermont Ferrand

27 octobre 95

Les temps semblent durs pour Kat Onoma. Sans prendre le risque de s'avancer quand aux ventes du pourtant sympathique et langoureux "Far From The Pictures" sorti il y a quelques mois, disons que le groupe strasbourgeois ne semble plus rameuter les foules. En Auvergne, le concert, d'abord prévu dans une salle de moyenne importance, fut déplacé dans une autre qui n'est ni plus ni moins qu'un club rock... et qui fut loin d'afficher complet ce soir-là. Tant pis, les absents ont eu tort et les autres - les meilleurs ! - ont profité jalousement d'une prestation (je déteste ce mot, ça me fait penser banque, économie et tout, mais bon...) sans faute de goût de Rodolphe Burger et ses amis.

Au fait, chapeau à Francis Zégut et RTL qui n'ont pas hésité à consacrer près d'une heure et demi live à ce groupe à part de la scène rock française, à travers un "Concert d'un soir" il y a quelques semaines, entre Ange et Thiéfaïne. Bravo.

(JPhV)



robbenford

and the
blue
line



VENDREDI 22 MARS PARIS LA CIGALE 20H

13/03 STRASBOURG	LA LAITERIE	17/03 TOULOUSE	LE PIED
14/03 LYON	LE TRANSBORDEUR	18/03 BORDEAUX	SALLE JEAN VILAR
15/03 MARSEILLE	TH���TRE DU MOULIN	20/03 NANTES	LA BOUCHE D'AIR
16/03 MONTPELLIER	LE ROCKSTORE	21/03 POITIERS	LE CONFORT MODERNE



Locs : FNAC, Virgin M gastore. Par téléphone : 42 31 31 31,
3615 La Liste, 3615 RTL, 3615 MCM.

MCA



TRIPLES

Peter Green's Fleetwood Mac

featuring Jeremy Spencer

Enregistrements inédits réalisés
dans les studios de la BBC de 1967 à 1971.

Peter Green's
Fleetwood Mac

live at the BBC



“ Ce voyage dans mon propre passé non seulement a réveillé mes souvenirs mais également m'a révélé pourquoi et comment j'avais depuis cette époque gardé intacte ma passion de jouer notre musique ”

Mick Fleetwood